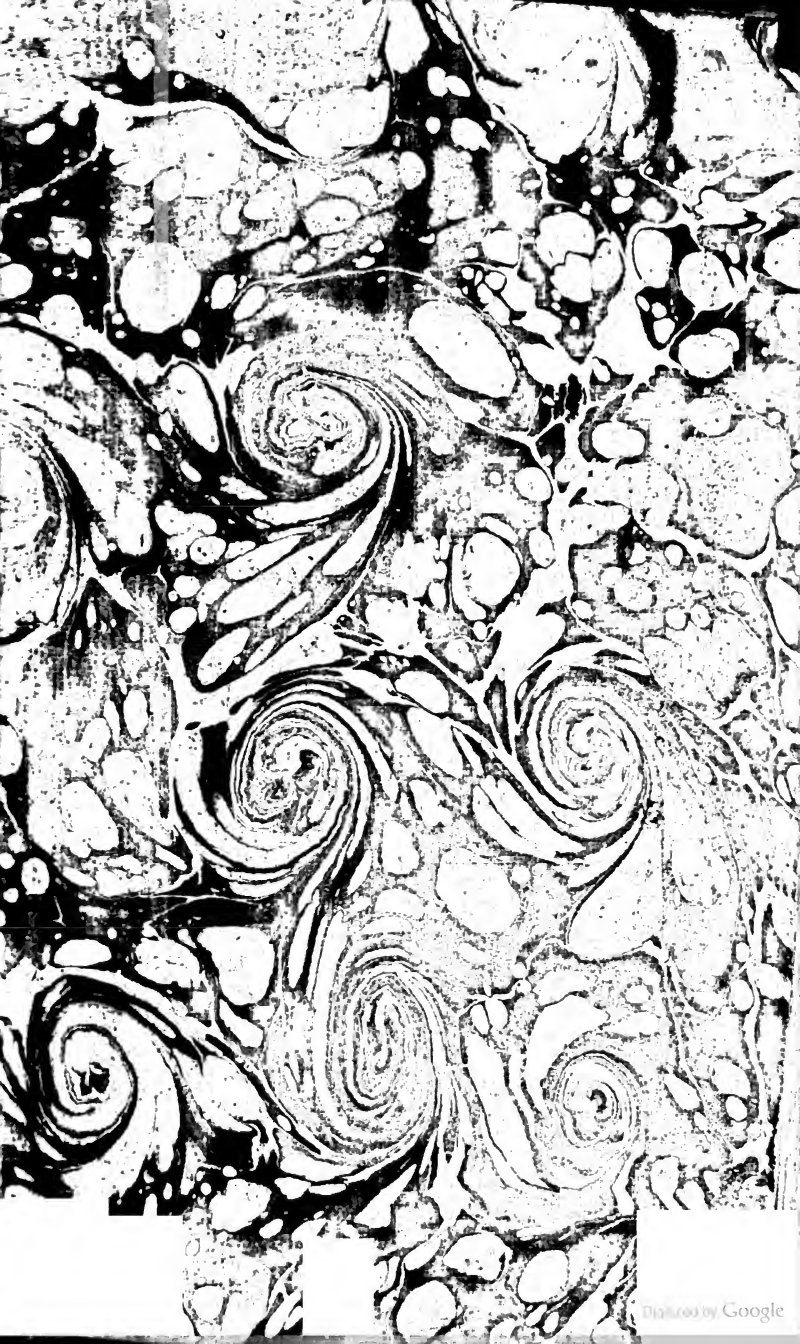
UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT


Digitized by Google

Hist 2151.4

Digitized by Google

Digitized by Google

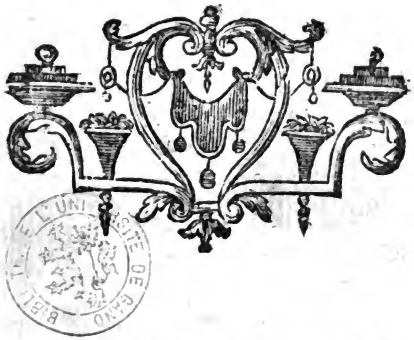
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

TOME SIXIE'ME.



A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XLV.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

TULLIE*

Fille de Servius Tullius ſixiéme Roi de Rome.

LA révolution qui mît le dernier Tarquin ſur le Trône des Romains, eut des circonſtances ſi tragiques, qu'elles ſurpaſſent tout ce qu'on en peut imaginer.

Tarquin étoit brave, iné-

* *Cette Hiſtoire eſt la ſuite de celle de Rome, contée dans l'Hiſtoire de Géganie.* Voyez le quatriéme Tome.

Digitized by Google

branlable dans le péril, ferme & constant dans l'adversité, adroit & rusé politique; mais dur envers ses Sujets, perfide envers ses Alliés, excessivement ambitieux, superbe & magnifique, son régne eut plus d'éclat que celui de ses Prédecesseurs; & comme il fut le dernier Roi des Romains, on peut dire aussi qu'il fut leur premier Tyran.

Il étoit encore presque au Berceau lorsque Tullius fut élevé au Trône: ce Prince prît de grands soins de son éducation & de celle du jeune Arvus son frere. Tanaquil leur ayeule veilloit à leur conservation: elle n'avoit élevé son gendre à la Couronne, que pour l'assurer à ses petits-fils. Le nouveau Roi répondoit à sa confiance, en donnant de jour en jour de plus grandes preuves de son attachement aux Princes.

Digitized by Google

La nature en formant les deux Tarquins, les avoit doüés d'inclinations bien différentes : on a vû le caractere du premier : il n'en étoit pas ainſi du ſecond; il étoit affable, modéré, plein de reſpect pour Tullius, naturellement vertueux, tendre, attentif à ſes devoirs, & digne enfin d'avoir un meilleur frere que le ſien.

Tullius avoit eu deux filles de ſa femme Tarquinie, apellées Tullie l'une & l'autre, du nom de leur pere. Elles étoient toutes deux belles : mais la même difference de caracteres, qui diſtinguoit les deux Tarquins, diſtinguoit auſſi les deux Princeſſes. L'aînée Tullie étoit douce, vertueuſe, tendrement attachée au Roi & à la Reine, apliquée à ſes devoirs, & s'en faiſant un unique de répondre à leurs vûës.

La jeune Tullie au contraire, n'avoit d'humain que la for-

me : elle étoit plus belle que sa sœur ; mais on oublioit qu'elle étoit belle quand on la connoissoit : fiére, arrogante, cruelle, & même féroce, souverainement ambitieuse, vindicative, dénaturée & livrée à tous les déréglemens du cœur, elle fit passer son chariot par-dessus le corps de son pere, de peur qu'un leger détour ne l'empêchât de monter plûtôt sur le Trône.

Les deux Princes étoient élevés auprès des Princesses : le jeune Junius fils de l'autre Tarquinie, étoit aussi nourri avec eux : il avoit les grandes qualités d'Arvus, & toutes les bonnes de l'aînée Tullie. Le Roi étoit bien aise d'entretenir l'union dans sa famille : il projettoit déja le double mariage de ses filles avec les deux Tarquins ; & afin de les lier tous par des alliances, il pensoit en-

core à marier Junius ſon neveu, avec Egerie fille d'Aronce, arriére-neveu de l'ancien Tarquin.

Egerie étoit de l'âge des Princeſſes ; & comme elle étoit née avec toutes les qualités vertueuſes qui rendent la beauté recommandable, elle ſe lia plus fortement avec l'aînée Tullie ; elles devinrent inſéparables. La conformité des caractéres produiſit bien-tôt la même liaiſon entre Arvus & Junius : le premier devint auſſi fort aſſidu auprès de l'aînée Tullie, qu'il aima bien-tôt éperduëment.

Mais l'amour fit à l'égard de Tarquin & de la jeune Tullie une diſtinction qui cauſa la perte de Tullius : Tarquin aima Tullie. Cet attachement étoit de convenance ; mais par une bizarerie incroyable, Tullie qui n'aimoit que le crime, prît du goût pour Junius qui faiſoit toute ſon étude de la vertu.

Ainſi l'amour jetta dès l'enfance des ſemences de haine dans la Maiſon de Servius : Tarquin trouvoit l'aînée Tullie trop indolente ; l'audace & l'orgueil de ſa ſœur lui convenoient mieux. La jeune Tullie vouloit que chacun la trouvât belle, & elle ne pouvoit ſouffrir qu'Egerie la ſurpaſſât dans le cœur de Junius : Arvus ſoupiroit tout bas pour l'autre Tullie, dont la douceur & la modeſtie étoient plus compatibles avec ſon humeur ; & cette Princeſſe regrettoit de ſon côté que ſa deſtinée l'attachât à tout autre qu'à ce Prince, dont la vertu compâtiſſoit ſi bien avec la ſienne.

Le ſeul Junius joüiſſoit d'une parfaite félicité : il voyoit tous les jours Egerie, il l'aimoit éperduëment, & il en étoit tendrement aimé : Arvus lui ouvroit ſon cœur, & il lui confioit ſes

Digitized by Google

peines : l'aînée Tullie en uſoit de même avec Egerie, elle lui avoüoit l'averſion ſecrette qu'elle avoit pour Tarquin ; elle en demeuroit là, elle n'oſoit convenir qu'elle en aimoit un autre.

La jeune Tullie n'avoit point d'autre confidente qu'elle-même ; ſeule elle connoiſſoit le fonds de ſon ame : dévorée par une ambition que rien ne pouvoit borner, elle envioit à ſa ſœur le droit de ſucceder à la Couronne, qu'elle devoit partager avec Tarquin : brûlant d'une flâme violente, mais ſecrette pour Junius, elle eût deſiré d'être unie à lui ſur le Trône ; ainſi elle regardoit les deux Princeſſes comme ſes Rivales : elle haïſſoit la vertueuſe Tullie, parce qu'elle l'excluoit de la Couronne ; & la jeune Egerie, parce qu'elle lui ôtoit le cœur de Junius.

L'artificieuſe Tullie s'apercevoit bien que Tarquin avoit pour elle plus de penchant que pour ſa ſœur : elle réſolut de l'écouter ; non qu'elle crût pouvoir l'aimer, ou qu'elle eſperât réüſſir à l'épouſer, mais afin de l'emploïer, s'il étoit poſſible, à rompre le mariage de Junius & d'Egerie. Le Prince s'aperçut qu'elle ne le fuïoit point; & ſon audace naturelle lui faiſant aiſément préſumer qu'il n'en étoit pas haï : je ne veux point, lui diſoit-il un jour qu'il étoit ſeul avec elle, me plaindre des procédés du Roi ; c'eſt votre pere, & je reſpecte en lui Tullie : mais enfin, Madame, quel droit Servius avoit-il à la Couronne ? il la doit au mariage de Tarquinie, & à la politique de Tanaquil ; mais le deſſein de mon ayeul étoit de nous conſerver le Trône, & non pas que Ser-

Digitized by Google

vius le gardât : je n'en murmure point ; mais qu'il me laiſſe du moins la diſpoſition de ma main. Il y a long-tems que vous devez vous être aperçûë que je n'ai point d'inclination pour la Princeſſe votre ſœur, j'aime ailleurs, & le choix que j'ai fait eſt plus conforme à mon caractére : J'aime cette grandeur de courage, cette nobleſſe de ſentimens, & cette élévation de cœur, que je vois briller dans la jeune Tullie. Heureux ! ſi mon ſort m'attachoit au ſien : heureux ! qu'elle ne deſaprouvât pas mes plaintes.

Tullie fit beaucoup de façons avant que de s'expliquer : elle parut embaraſſée comme une perſonne qui ſent ſa défaite ; à la fin regardant le Prince avec une certaine langueur : Seigneur, lui dit-elle, vous n'avez pas à vous plaindre du Roi, il vous rend par le mariage de ma

ſœur la Couronne de votre aïeul, & c'eſt ce qui vous attache indiſpenſablement à l'himen de mon aînée, dont les droits pourroient peut-être donner à un autre époux, des prétentions qui troubleroient la félicité de votre régne. J'avouë que s'il vous étoit libre de choiſir, il ſeroit plus doux pour vous de ſuivre l'inclination qui vous porte vers un autre objet : je ne vous cache point, ajoûta-t-elle, que je me tiendrois fort honorée de la préférence que vous m'accordez : Mais enfin, Seigneur, que voulez-vous ? il faut obéïr : il ne dépend point de nous de changer notre deſtinée, ainſi ne ſongeons plus qu'à la rendre heureuſe en nous y accoutumant.

Ah ! Madame, répondit Tarquin, que le parti que vous prenez, marque d'indifférence, & que ſi vous étiez touchée de quel-

que étincelle de ce feu qui me dévore, vous raiſonneriez bien autrement ! ce n'eſt point comme gendre de Servius que je dois régner ; c'eſt, Madame, comme petit-fils de Tarquin : Pourquoi donc violenter mon inclination par un mariage qui n'eſt point de mon goût ? qu'importe-t-il à Servius laquelle de ſes filles ſoit Reine, pourvû que j'en faſſe une heureuſe ? L'aînée Tullie n'eſt point née pour le Diadême ; elle a je ne ſçai quelle indolence qui s'accommodera mieux d'une condition privée : la courageuſe Tullie a les grandes qualités qui ſont propres à relever l'état du Trône ; elle eſt née pour commander aux autres : n'en doutez point, Madame, ajoûta-t-il audacieuſement, puiſque vous êtes née pour commander à Tarquin.

Mais comment faire, Sei-

gneur, reprit artificieuſement Tullie ? car le Roi ne voudra point qu'on s'oppoſe à ſes réſolutions : promettez-moi d'agréer ce que je ferai, reprit Tarquin, & enſuite nous délibérerons ſur la conduite qu'il faudra tenir avec Tullius. Ah ! Seigneur, repliqua Tullie avec une fauſſe émotion, ménageons ſur tout les bontés du Roi. Alors elle rêva un moment, & jettant enſuite ſur Tarquin un de ces regards, qui perſuadent toûjours celui qui aime : Seigneur, ajoûta-t-elle, tâchons de ne point choquer de front les volontés du Roi : ſans vous déclarer préciſément contre l'himen qu'il vous propoſe, affectez un autre attachement. Je vai donc, interrompit Tarquin, me déclarer votre Amant : non repartit bruſquement Tullie, vous offenſeriez le Prince votre frere : jettez les

yeux ſur quelqu'autre ; par exemple, ajoûta-t-elle, ſur Egerie ; vous devez moins de conſidération à Junius : quand vous aurez accoutumé la Cour à vous voir aimer la fille d'Aronce, alors vous reviendrez à moi, & j'agirai enſuite de façon que vous aurez lieu d'être content ; vous n'avez d'autre intérêt que de témoigner que vous n'aimez point l'aînée Tullie ; mais il faut vous y prendre de ſorte que je n'attire point le couroux du Roi, qui pouroit penſer que j'aurois part à ce changement.

Tarquin eut peine d'abord à ſe réſoudre à cette feinte ; mais on cede aiſément à des raiſons qui partent d'une bouche qu'on aime. Le but de Tullie étoit de donner de l'ombrage à Junius, de le dégoûter peut-être d'Egerie ; de les broüiller du moins, & de troubler leur bonheur, ſi

elle ne pouvoit ſe faire aimer.

Tarquin commença dès le ſoir de s'attacher à Egerie : il la trouva chez la Reine : Junius l'entretenoit ; il vint les interrompre, il parla beaucoup à la Princeſſe, il la regardoit tendrement, il ſoupiroit ſouvent, il envioit le bonheur de Junius ; enfin il embarraſſa ſi fort Egerie, qu'elle craignit qu'en effet il ne fût amoureux d'elle.

Pour donner à cette feinte toutes les aparences de la vérité, l'artificieuſe Tullie fit courir le bruit de cette nouvelle paſſion ; il vint aux oreilles de Junius, il en fut allarmé ; il accourut en faire ſes plaintes à ſa chere Egerie : il trouva Tarquin auprès d'elle. Il lut dans ſes yeux qu'elle ſouffroit une cruelle contrainte. Tarquin lui avoit parlé d'amour : elle lui avoit déclaré ſes ſentimens pour Junius, & l'engagement qu'elle

avoit pris avec lui par l'ordre du Roi. Tarquin ne parut point disposé à ceder à ces considérations ; il lui déclara qu'il l'aimeroit quelqu'évenement que son amour pût éprouver.

Junius arriva sur ces entrefaites, il vit bien au trouble d'Egerie que Tarquin lui venoit de dire des choses desagréables : peu s'en fallut qu'il n'éclatât ; mais il craignit d'exposer la Princesse : c'étoit assez que sa presence arrêtât son Rival. Tarquin sortit quelque tems après, & Junius demeura seul avec Egerie : il lui découvrit alors son inquiétude & ses craintes : la Princesse ne put retenir ses larmes ; elle connoissoit l'audace de Tarquin, elle apréhendoit qu'il ne se portât à quelque extrêmité violente contre son Amant.

L'aînée Tullie, & le jeune Tarquin aprirent avec une joie

inconcevable le nouvel attachement de l'aîné Tarquin, ils plaignoient tendrement Junius & Egerie ; mais ils s'aimoient tous deux ſans ſe l'être dit encore. L'amour de Tarquin pour la fille d'Aronce, ſembloit leur laiſſer la diſpoſition de leur cœur : Vous voila libre, ma chere couſine, diſoit un jour Arvus à la Princeſſe ; mon frere ne penſe plus à vous, il aime Egerie : le Roi ne vous donnera point un époux qui adreſſe ſes vœux à un autre ; je ne regrette point cette perte, répondoit Tullie, le Prince a je ne ſçai quoi de dur & de farouche qui me rend inſenſible au prix qui ſemble attaché à ſa main. Je perds ſans peine les eſpérances d'une Couronne que je ne puis porter qu'en l'épouſant. Ah ! Madame, reprit Arvus, le Trône vous apartient, & c'eſt vous qui le donnez à

mon frere. Seigneur, répondit la Princeſſe un peu émuë, s'il dépendoit de moi de le donner, je n'en diſpoſerois qu'en faveur du jeune Tarquin : & ſi j'en étois le maître, ajoûta le Prince, je n'en ferois jamais part à la jeune Tullie ; je ne puis ſouffrir ſon audace ni ſon orgueil. Vous ne la voulez donc point pour épouſe, reprit la Princeſſe, plus émuë : non, répondit-il en ſe jettant à ſes pieds, je ne ſuis ſenſible qu'aux charmes de votre vertu. Ah ! Prince, s'écria Tullie, en le relevant, que nous ſommes malheureux ! Le choix du Roi & l'ordre de la naiſſance nous aſſujettiſſent vous & moi à des lois bien dures : il faut que j'épouſe votre frere, & que vous ſoïez le mari de ma ſœur ; n'éclairciſſons pas davantage ce miſtére, nous y trouverions peut-être de nouveaux ſujets de nous

affliger. Non, ma Princeſſe, repliqua le jeune Tarquin, le plaiſir de vous entendre me fait oublier tous mes maux : que ne puis-je, hélas ! me flatter que vous les partagez : que ne puis-je croire que vous n'avez de la répugnance à épouſer Tarquin, que parce que vous avez des ſentimens favorables pour ſon frere. Ne me demandez point, Seigneur, répondit Tullie que je m'explique plus clairement : je vous ai dit que ſi je pouvois diſpoſer de la Couronne, je ne la donnerois point à l'aîné Tarquin ; mais que le choix du Roi, & l'ordre de la naiſſance m'aſſujettiſſoient à d'autres lois : cette derniere conſidération doit faire ceſſer toutes les autres. Croïez-moi, Prince, n'aprofondiſſons point davantage des ſentimens qui nous feront peut-être funeſtes : quelque raiſon que nous nous

puiſſions faire, craignons de n'en avoir pas aſſez pour vaincre nos malheurs.

Cependant Junius ne ſçavoit quel parti prendre : toûjours amoureux d'Egerie & toûjours aimé d'elle, il faiſoit de triſtes réfléxions ſur la concurrence de Tarquin ; il devint rêveur & ſolitaire : la jeune Tullie voyoit ſa peine, & plus il paroiſſoit affligé, & moins elle eſpéroit qu'elle pût jamais s'en faire aimer ; il ſembloit qu'elle affectât de l'éviter, elle feignoit de le plaindre, elle blâmoit Tarquin ; elle vantoit les bonnes qualités de Junius : elle accuſoit quelquefois Egerie de ne pas montrer aſſez de réſiſtance aux empreſſemens & aux importunités de Tarquin. Ces diſcours étoient raportés à Junius ; mais ils ne faiſoient point d'impreſſion ſur ſon eſprit, encore moins ſur ſon cœur : rien

ne pouvoit le conſoler de ſon malheur.

On bâtiſſoit alors à Rome le Temple de Diane. Tullius avoit perſuadé aux Latins qu'à l'exemple des Villes Gréques d'Aſie qui venoient d'édifier à cette Déeſſe un Temple magnifique à Ephéſe, il falloit en élever un en Italie, où tous les peuples lui rendiſſent en commun, le culte qu'on lui rendoit en Carie. Il les engagea à faire bâtir ce Temple à Rome, comme ſi dès-lors elle eût affecté la prééminence ſur toutes les autres Villes d'Italie : on jetta les fondemens de ce grand Edifice ſur le Mont-Aventin : Rome fut remplie d'un nombre incroïable d'Etrangers. Tous les Seigneurs Latins voulurent aſſiſter à la Dédicace de ce Temple : on n'avoit point encore vû de plus auguſte cérémonie à Rome.

Digitized by Google

La Cour de Tullius étoit alors la plus belle d'Italie : la Reine en ſoutenoit l'éclat avec beaucoup de majeſté : les deux Princeſſes n'y donnoient pas un moindre ornement : la modeſtie de l'aînée Tullie, la beauté de ſa ſœur & celle de la vertueuſe Egerie attiroient tous les regards : la bonne mine des deux Tarquins, qui devoient être bien-tôt les gendres du Roi, & celle de Junius donnoient aux Etrangers une grande idée du bonheur de Tullius.

Un jeune inconnu parut s'attacher ſur-tout au pas d'Egerie : il ſe trouvoit par tout où elle alloit, & comme il étoit lui-même bien fait, il partageoit quelquefois l'attention. La Princeſſe le remarqua ; mais on ne put ſçavoir qui il étoit : Parmi tant d'Etrangers qui étoient à Rome, il ne s'en trouva alors aucun

qui le connût ; mais l'affectation qu'il avoit à ſuivre par tout Egerie, pouvoit aiſément perſuader qu'il en étoit amoureux, & qu'il cachoit une naiſſance relevée, ſous les aparences d'une condition ordinaire.

La Princeſſe ne s'en étoit pas aperçuë : elle ne s'occupoit que de Junius, & de l'embarras que lui cauſoit Tarquin : elle fut fort étonnée de trouver un ſoir dans ſa poche des tablettes qu'elle n'y avoit point miſes ; elle les vit avec douleur, parce qu'elle crut qu'elles venoient de Tarquin : elle les ouvrit pourtant, & elle y lut ces paroles.

„ Je n'ai pû vous voir ſi belle, „ Madame, ſans brûler auſſi-tôt „ pour vous ; & je n'ai pû vous „ aimer au point où je vous ai„ me, ſans me hazarder à vous „ le dire : J'adoucis du moins „ par là l'excès de mon tour-

„ ment : je ſçai tous vos enga-
„ gemens : je ſçai que vous ai-
„ mez Junius, & je ne laiſſe pas
„ de vous adorer. Jugez, Ma-
„ dame, quel doit être mon
„ amour, puiſqu'il tient encore
„ contre de ſi puiſſans obſtacles;
„ mais jugez de mon martyre,
„ puiſque je ſuis ſur le point de
„ vous perdre, au moment que
„ je connois que je ne puis vi-
„ vre heureux ſans vous : peut-
„ être ne ſuis-je pas indigne de
„ la belle Egerie : je pourrois
„ vous offrir une Couronne, ſi
„ je croyois par là flatter votre
„ ambition ; mais vous n'aimez
„ que Junius, & vous n'aime-
„ rez jamais que lui : je ſuis
„ obligé même à le ménager,
„ pour ne point m'expoſer à vo-
„ tre haine : j'ai cependant aſ-
„ ſez de puiſſance pour tout en-
„ treprendre, & aſſez d'amour
„ pour me juſtifier. „

Cette Lettre causa de nouvelles allarmes à la Princesse, elle craignit que ce ne fût Tarquin qui se déguisât sous ce titre pour la mettre à une nouvelle épreuve : elle ne connoissoit du moins que lui qui pût s'expliquer en termes si hardis ; cette idée la tourmenta toute la nuit, elle desiroit d'être au lendemain pour éclaircir ce mystére.

Cette avanture fut bien-tôt divulguée : Egerie craignant que Junius n'en prît de l'ombrage, s'il l'aprenoit d'un autre que d'elle, lui envoya les tablettes qu'elle avoit reçûës, & elle lui fit part de la crainte qu'elle avoit qu'elles ne vinssent de Tarquin. Junius le crut comme elle, il accourut chez Egerie : ils résolurent de se plaindre au Roi des entrepriſes de Tarquin.

Tullius avoit été informé que Tarquin s'étoit déclaré Amant d'E-

d'Egerie : cette avanture le rendoit plus attentif à la conduite de ce Prince ; il voyoit avec chagrin le mépris qu'il sembloit faire de son alliance, apréhendant que s'il en contractoit une autre, il ne se souvint peut-être que son ayeul avoit porté la Couronne, & qu'il ne la redemandât. Il étoit donc de son intérêt de conclure les trois mariages qu'il s'étoit proposé de faire ; sur tout d'achever celui d'Egerie avec Junius, dont l'accomplissement ramèneroit peut-être Tarquin à son premier engagement.

Le Roi manda Tarquin : Qu'ai-je apris, Seigneur, lui dit-il avec beaucoup de douceur ? Mépriſez-vous l'alliance de Tullius, & pensez-vous que ma fille soit un parti indigne de vous ? Je n'ai point voulu croire les bruits qui courent de votre chan-

gement ; quelque belle que ſoit Egerie, vous aimez trop l'Etat pour vous engager dans une recherche qui s'opoſe à mes vûës. Tullie eſt fille du Roi ; elle portera la Couronne à ſon époux ; je ſçai que vous y avez des droits ; mais Rome choiſit ſes Princes, & ne les accepte point. Votre ayeul Tarquin fut élû au préjudice des fils d'Ancus Martius ; & quand il mourut, vous ſçavez qu'on n'eut point d'égard aux droits de votre naiſſance : Croyez-moi, Seigneur, ne cédez point à un autre la main d'une Princeſſe, qui peut vous donner un concurrent à la Couronne.

Seigneur, répondit Tarquin avec beaucoup d'artifice, j'ai pour votre alliance tout le reſpect qu'elle mérite : je ſçai qu'en me deſtinant à la Princeſſe, vous avez voulu m'aſſurer le Trône où

vous êtes monté après la mort de mon ayeul. Mais enfin, j'ai des droits que vous connoiſſez, & j'aprouve la politique qui vous fait me rechercher pour gendre; cependant, Seigneur, oſerai-je vous dire que vous ne devez point vous en prévaloir pour forcer mon inclination ? J'avouë que je n'aime point Egerie, c'étoit une feinte dont je me ſervois pour vous accoutumer à m'en voir aimer une autre que l'aînée Tullie : accordez-moi la jeune, Seigneur, & je reſterai fidéle à votre alliance.

Cette réponſe ſurprit le Roi, il en ignoroit la ſincérité ; & il crut que c'étoit une défaite de Tarquin, pour ſe diſpenſer d'achever le mariage qu'il avoit propoſé : d'ailleurs il connoiſſoit l'audace & l'ambition de la jeune Tullie ; il craignoit qu'en la donnant à Tarquin, cet

te union ne lui fût fatale ; il ne voulut pas lui faire sur ce point de réponse positive ; il crut qu'il valoit mieux le mettre à une seconde épreuve : Seigneur, répondit-il, vous voulez faire à ma fille une injure, qu'elle n'a point méritée ; son rang l'apelle au Trône : cependant je consulterai ma bonté sur le changement que vous me proposez ; en attendant que je vous aie déclaré mes intentions, consentez au mariage d'Egerie & de Junius : ne troublez plus leur bonheur, & votre obéissance me déterminera peut-être à faire plus pour vous, que vous ne devez espérer de la tendresse que j'ai pour ma fille.

Ah ! Seigneur, répondit Tarquin, vous êtes sûr que je renonce à Egerie, si vous m'accordez la jeune Tullie. Mais, reprit Tullius avec beaucoup d'émo-

tion ; eſt-elle d'accord de ce changement ? N'aime-t-elle point Arvus pour qui je la réſervois ? Elle ne réſiſtera point à vos ordres, Seigneur, reprit Tarquin avec hardieſſe, j'en ai la parole de la Princeſſe. Eh bien ! continua le Roi en le quittant, je la conſulterai ſur ce nouveau choix, & je tâcherai d'accorder le bien de l'Etat, avec l'amour que j'ai pour ma famille.

Tarquin comprît auſſi-tôt que Tullius ne conſentiroit pas facilement à ſon mariage avec la jeune Tullie ; il fût outré de douleur, & il prît déja des réſolutions funeſtes ; il vint cependant trouver Tullie : il lui aprît ce qui venoit de ſe paſſer entre le Roi & lui. Elle frémit lorſqu'il lui dît l'aveu qu'il lui avoit fait ; elle craignoit que Tullius naturellement bon, ne ſe fût laiſſé fléchir, & qu'il n'eût trop aiſé-

ment consenti à son mariage avec Tarquin. Le Prince s'aperçut de son trouble ; elle parut froide au récit qu'il lui fit ; je croyois, lui dit-il, n'avoir à combattre que les refus du Roi ; mais je crains, ajoûta-t-il, Madame, encore les vôtres. Tullie reconnut à ces reproches que Tarquin n'avoit pas si bien réüssi qu'elle l'apréhendoit. Elle se ranima : Seigneur, reprît-elle, j'ai crains le couroux du Roi, il ne consentira pas aisément qu'on raviſſe la Couronne à ma sœur : je me suis bien doutée de sa résistance ; si vous n'aviez que la mienne à craindre, vous auriez bien-tôt ma main & la Couronne.

Tarquin avoit trop d'esprit pour se laisser surprendre à ce discours : il ne soupçonnoit point encore Tullie d'aimer Junius ; mais il se persuada qu'elle avoit

plus d'amour pour le Trône que pour lui. Il ſentit toute l'amertume de cette réflexion, & il ſortit pénétré du plus cruel deſeſpoir.

L'état violent de Tarquin n'échapa point à Tullie ; mais enfin elle étoit ſi fort tourmentée par ſa jalouſie, qu'elle parut réſoluë de s'abandonner à l'évenement. Le Roi la manda & il lui reprocha qu'elle avoit écouté les propoſitions de Tarquin au préjudice de l'engagement qu'elle avoit pris avec Arvus. Tullie répondit avec beaucoup d'artifice : elle ne deſavoüa point que Tarquin lui eût parlé d'amour ; mais pour ne point irriter le Roi, elle laiſſa voir, qu'encore que la recherche de ce Prince ne lui eût point déplû, elle étoit prête de ſacrifier ſon inclination au bien de l'Etat & aux volontés de ſon pere.

Tullius parut content de cette déférence ; mais Tullie ne ceſſa point d'être inquiéte. Tarquin avoit conſenti au mariage d'Egerie ; le Roi avoit donné ordre qu'il s'achevât, & c'étoit ce qui mettoit le comble aux inquiétudes de Tullie. Ces deux Amans inſtruits de la volonté du Roi ne furent plus troublés par la preſence de Tarquin ; ils joüiſſoient du plaiſir de s'aimer & de ſe voir tous les jours.

Le Public qui ne ſçait jamais l'intérieur des Cours, ne fut point inſtruit de ces circonſtances ; on ſçut ſeulement que le Roi avoit ſoupçonné Tarquin d'avoir écrit à Egerie la Lettre qu'elle avoit reçûë de la part d'un inconnu, qu'il en avoit été offenſé, & que c'étoit par cette raiſon qu'il avoit ordonné que le mariage d'Egerie s'achevât inceſſamment.

Digitized by Google

Cette nouvelle cauſa une douleur inexprimable à celui qui avoit écrit la Lettre à Egerie ; elle en reçut une ſeconde qui lui fut renduë de la même façon, elle l'ouvrit & elle y trouva ces paroles.

„ Non, Madame, ce n'eſt „ point de Tarquin que vous „ avez reçû la Lettre qui vous „ a été écrite : un autre Amant „ brûle pour vous d'une flâme „ plus ardente & plus reſpectueu„ ſe. Il n'a encore oſé ſe mon„ trer ; il vous voit pourtant „ tous les jours ; il eſt attaché à „ vos pas ; il ne vous quitte que „ pour aller gémir ſeul de l'ex„ cès de ſon martyre : hélas ! il „ va mourir, un autre va poſ„ ſeder tant de charmes ; vous „ allez rendre Junius heureux ; „ mais il l'eſt déja, puiſque vous „ l'aimez : quelque Dieu ne pren„ dra-t-il point pitié de mon tour-

„ ment ? ſerois-je forcé, avec un
„ un amour ſi violent, de voir
„ tant d'apas prodigués à mon
„ trop heureux rival ? “

De quel nouveau malheur ſuis-je menacée, s'écria Egerie, après avoir lû cette Lettre ? à peine ai-je été délivrée de la crainte de tomber entre les mains de Tarquin, que je me vois expoſée à un ſecond péril, d'autant plus grand peut-être, que je ne connois pas celui qui me le propoſe, & que je ne pourrai parer les coups qu'il me portera. Dieux ! détournez de funeſtes préſages ; ne ſouffrez point qu'on raviſſe Egerie à ſon fidéle Junius.

La Princeſſe publia encore cette ſeconde Lettre, perſuadée que l'éclat aideroit peut-être à découvrir de quelle part elle venoit. L'avanture divulguée acheva de juſtifier Tarquin, mais el-

Digitized by Google

le augmenta les troubles de la jeune Tullie : elle prît alors une réſolution violente contre Egerie, elle forma le deſſein de l'enlever.

La Princeſſe avoit long-tems rêvé ſur cette déclaration miſtérieuſe ; elle en avoit ſoupçonné l'inconnu qui ſuivoit par tout Egerie ; les termes de la Lettre autoriſoient le ſoupçon ; elle ſçut où il demeuroit ; elle lui fit rendre ce billet.

„ Une puiſſante protection ſe „ déclare pour vous ; ſoupirez „ hardiment pour la Princeſſe „ Egerie ; ſon cœur n'eſt peut-„ être pas inacceſſible à votre „ tendreſſe, elle eſt touchée „ de votre reſpect : les déclara-„ tions miſtérieuſes ont toûjours „ un ſuccès heureux ; ſi vous „ êtes ce que je vous ſoupçon-„ ne, je veux dire d'une naiſſan-„ ce que votre déguiſement ne

„ peut cacher, oſez entrepren-
„ dre davantage ; oſez eſperer :
„ mais rompez le mariage de Ju-
„ nius, & trouvez-vous auprès
„ de la fontaine d'Egerie : votre
„ Princeſſe en porte le nom,
„ & cette rencontre vous ſera
„ heureuſe. “

Cette Lettre fut renduë à l'inconnu. Il étoit en effet amoureux de la Princeſſe, & c'étoit de lui qu'elle avoit reçû les deux déclarations qu'on a vûës : il fut émû en recevant cet avis ; il ne ſçavoit s'il y devoit déférer ; mais enfin l'amour vainquit ſes réflexions : il alloit perdre ſa Princeſſe pour jamais, s'il n'y remédioit promptement ; tous les moyens qu'on lui pouvoit indiquer pour l'ôter à ſon rival, lui paroiſſoient légitimes ; il réſolut de ſe trouver au rendez-vous. Quelques gens à lui, qu'il plaça dans les défilés du bois, au mi-

Digitized by Google

lieu duquel étoit la Fontaine, devoient le ſecourir en cas de ſurpriſe, au premier ſignal qu'il donneroit.

* Tullie ſe diſpoſoit de ſon côté à ſe trouver le ſoir à cette Fontaine. Elle avoit pris avec elle une ſeule femme à qui elle ſe confioit : elle avoit un habit extraordinaire, & tel qu'on le donnoit aux repreſentations de la Nymphe ; elle ſe cacha dans la Grotte que Numa avoit fait bâtir à la ſource de la Fontaine : c'étoit dans cette Grotte que ce Prince devoit conferer avec la divine Egerie. Au premier bruit que Tullie entendit, elle ſortit ; il faiſoit alors un beau ſoir, & les raïons de la Lune ſe rompans ſur les branchages du bois,

* Perſonne n'ignore que Numa feignit d'être dans un commerce étroit avec la Nymphe Egerie, & qu'il ſe ſervit fort adroitement de ce prétexte pour faire agréer pluſieurs nouveautés aux Romains.

Digitized by Google

réflechiſſoient la lumiére, de ſorte qu'on étoit frapé des objets ſans les reconnoître. L'inconnu fut touché d'un tranſport de religion à l'aſpect de la Princeſſe, à la vûë de la Grotte, & au ſouvenir des fables qu'on en débitoit; il prît Tullie pour la Nymphe : la ſuperſtition des ſiécles anciens autoriſoit l'idée de ces ſortes de viſions : il ſe jetta aux pieds de la Princeſſe; elle aperçut ſon erreur ; elle en voulut profiter, & feignant de le connoître : Prince, lui dit-elle, car vous vous cachez vainement ; je m'interreſſe à vos peines : votre Princeſſe en ſera bien-tôt touchée auſſi : Voyez que l'enlevement réüſſit à Romulus ; il n'eſt devenu Dieu qu'en s'élevant au-deſſus des conſidérations humaines : oſez comme lui tout entreprendre, & profitez de mes avis ; le tems preſſe, ne

perdez pas un ſeul moment.

Tullie après avoir prononcé ces mots avec un ton d'Oracle, ſe trouva au détour d'une allée où elle diſparut dans un défilé, & elle vint regagner la Grotte. L'inconnu crut qu'elle s'étoit perduë dans un nuage; il apella ſes gens, & il rentra dans Rome l'eſprit rempli des idées de cette viſion, & le cœur enflâmé d'eſperances: il paſſa la nuit à chercher les moyens de réüſſir ſans les trouver: il donna cependant des ordres pour acheter des armes; & il diſpoſa tout afin de partir de Rome, quand il auroit pris ſes meſures pour le ſuccès de l'enlevement. Ces ordres le preſſoient d'autant plus qu'il s'étoit aperçu depuis quelques jours qu'un homme, qu'il crut reconnoître, s'attachoit à le ſuivre, & qu'il craignoit qu'il ne le connût.

Digitized by Google

Mais Tullie qui avoit vû l'effet que la vision avoit produit sur l'esprit de l'inconnu veilloit pour lui ; elle songeoit à lui livrer Egerie ; l'entrepriſe n'eût pas été facile ſi la Princeſſe ne fût tombée dans une eſpéce de langueur, pour laquelle on lui ordonna de prendre l'air ; elle fit choix de la maiſon de Numa ; il ſembloit qu'elle s'entendit avec Tullie pour l'éxécution de ſes deſſeins ; cette maiſon joignoit les bois d'Egerie ; il étoit aiſé d'y cacher des gens pour l'enlevement ; Tullie diſpoſa tout, & alors elle écrivit de cette façon à l'inconnu.

„ Trouvez-vous ce ſoir pro-
„ che la Fontaine d'Egerie ; on
„ vous y livrera la Princeſſe ;
„ aïez ſoin d'y faire conduire
„ un char pour elle, & d'y
„ amener des gens pour ſon
„ eſcorte ; & aſſurez-vous du

„ ſuccès ſur la protection des „ Dieux. “

Ce Billet fut rendu auſſi miſtérieuſement que les autres : l'inconnu n'héſita pas à y ajoûter foi ; il diſperſa ſes gens autour de la Fontaine, & il fit cacher ſon char dans le bois. Tullie fit de ſon côté enfoncer la maiſon de Numa par des gens maſqués ; on n'y trouva qu'une foible réſiſtance : on enleva la Princeſſe de ſon apartement ; mais ce qui mît le comble à la violence, on éxigea d'elle une Lettre adreſſée au Roi, conçuë en ces termes :

„ Ne vous plaignez point de „ ma fuite, Seigneur : je m'ar„ rache à un Amant qui a com„ mencé à me déplaire, pour en „ ſuivre un qui me plaît : je n'é„ tois point née pour Junius ; „ je vais goûter ailleurs un bon„ heur qu'il ne troublera point :

Digitized by Google

„ le rang auquel je vai être éle-
„ vée ne deshonore point le nom
„ de Tarquin, c'eſt un Prince
„ que je ſuis, & dont je vai de-
„ venir l'épouſe. Adieu. "

Après qu'on eut éxigé cette Lettre de la Princeſſe, on prît la précaution ſecrette de lui fermer la bouche, afin qu'on ne pût entendre ſes cris; on la mena enſuite dans le bois, & on la fît monter dans le char, après quoi l'inconnu prît avec elle le chemin de l'Etrurie.

On ſe peut aiſément imaginer quel étoit le deſeſpoir de la Princeſſe; enlevée de chez elle, ſans ſçavoir où on la conduiſoit, s'éloignant peut-être pour jamais de Junius qu'elle alloit perdre, livrée à ſa douleur, elle s'affligeoit encore pour ſon Amant. Elle accuſoit quelquefois Tarquin de ſon malheur; enſuite elle reconnoiſſoit ſon erreur: flottant

ainſi dans une incertitude perpétuelle, mais devorée en ces diverſes réfléxions, par une affliction inconcevable.

L'inconnu de ſon côté, quelque charmé qu'il fût d'avoir Égerie entre les mains, ſe reprochoit ſouvent de la devoir à un crime; il étoit né avec des ſentimens généreux; cette violence lui donnoit de tems en tems des remords qui l'empêchoient de goûter la douceur qu'il eût reſſentie en d'autres occaſions, de ſe voir Maître de la Princeſſe: il fut quelquefois tenté de lui demander pardon de ſon crime, & de la remener à Rome: mais la violence de ſon amour s'opoſoit à ſes généreuſes réſolutions; & d'ailleurs il ſe croyoit favoriſé des Dieux, leur protection ſembloit autoriſer ſon attentat.

Il marcha toute la nuit pour s'éloigner de Rome, ne doutant

pas qu'il ne fût pourſuivi auſſi-tôt qu'on y ſçauroit le malheur de la Princeſſe : il ſe trouva à la pointe du jour à l'entrée d'un bois fort épais : il réſolut de s'y arrêter & d'y laiſſer repoſer ſes gens : il s'y enfonça avec eux ; & lorſqu'il fut dans l'épaiſſeur du bois, il s'aprocha du char en tremblant : il trouva la Princeſſe qui fondoit en larmes ; elle ne ſçavoit encore en quelles mains elle étoit tombée. L'inconnu leva la viſiere de ſon caſque, & mît un genou en terre ; elle ſe remît malgré ſon trouble le viſage de l'inconnu ; ſes cris & ſes pleurs redoublérent quand elle ſe vit au pouvoir de cet Etranger. Madame, lui dit-il, avec beaucoup de reſpect, j'éprouve en voïant votre douleur, que le crime eſt toûjours accompagné de remords : je me reproche la violence que

vous ſouffrez, & je n'ai point d'autre excuſe à vous donner que l'excès de mon amour; c'eſt peut-être un nouveau martyre pour vous, je vous arrache à un Amant que vous aimez, & je vous en preſente un que vous n'aimez pas, & qui joint à ce deſavantage celui d'être votre raviſſeur: jugez vous-même, Madame, de l'excès de mon tourment; ce n'eſt que par le repentir que je puis mériter ma grace, & je ne ſçaurois l'acquerir à ce prix, parce qu'il faut ſe réſoudre à vous perdre pour jamais, à ne vous point revoir, & à vous livrer pour toûjours aux vœux de mon bien-heureux rival.

Seigneur, répondit la Princeſſe, je remercie les Dieux de ce qu'ils me font reconnoître en vous quelques ſentimens de généroſité: le repentir de votre faute eſt un acheminement

à la réparer : croyez-en, Seigneur, votre vertu, & ne ſuivez point les tranſports d'une paſſion inutile ; je ſuis engagée à Junius, & la mort ſeule eſt capable de m'en dégager : rendez-moi à mes parens, qui vont me redemander en quelque lieu que vous vous cachiez : rendez-moi à mon Amant, qui va me chercher, & qui ne vous laiſſera point joüir paiſiblement de votre crime ; il vous ſuit, Seigneur, & peut-être eſt-il déja ſur vos pas ; vous allez expoſer ſa vie & la vôtre, vous allez peut-être cauſer un trouble qui diviſera toute l'Italie.

Madame, repliqua l'inconnu, ſi vous pouviez vous réſoudre à goûter votre condition, peut-être n'auriez-vous point ſujet de regretter Rome, ni Junius ; Vous voyez en moi le fils d'un des plus grands Princes de l'I-

talie, & vous trouverez l'amant le plus fidéle, le plus tendre & le plus reſpectueux : faites attention, Madame, que vous êtes en ma puiſſance, & qu'il n'eſt pas facile de vous en arracher. Ce ſont les Dieux qui vous ont miſe entre mes mains : je ne puis vous relâcher que par un ordre de leur part.

Ah ! reprit Egerie, les Dieux ne commandent point le crime : je vois que je me ſuis trompée en vous croyant encore quelques ſentimens vertueux, mais vous ne reſpirez que la violence : vous profanez le nom ſacré des Dieux en leur imputant votre attentat ; ils me vengeront de votre perfidie, & le moment n'eſt peut-être pas loin, qui vous punira de votre audace.

Egerie n'en voulut pas dire davantage : elle détourna ſes regards de l'inconnu qui devoit

s'attendre à ce traitement & qui en fut pourtant deſeſperé : il tomba dans une profonde rêverie ; il s'éloigna de la Princeſſe ſans s'en apercevoir ; il erra quelque tems dans le bois ; il ſentit là tous les combats qu'une ame née vertueuſe peut ſouffrir quand elle s'eſt écartée de ſon devoir ; il s'abandonna tellement à ſes triſtes penſées, qu'il oublia ce qu'il étoit ; il paſſa de la douleur à un deſeſpoir qui le rendit preſque furieux : cette fureur ſembla étouffer ſes remords ; il revint joindre la Princeſſe pour ſe remettre en chemin.

Pendant que l'inconnu erroit ainſi à l'avanture, l'infortunée Egerie s'occupoit de ſa douleur : on lui avoit permis de deſcendre de ſon char ; elle fit même quelques pas dans le bois, ſuivie de loin par ſes gens : il lui vint alors une penſée ; elle s'aprocha d'un

d'un arbre comme pour s'apuïer contre ; mais avec l'éguille de ſes cheveux elle écrivit ces mots ſur l'écorce de cet arbre.

„ O vous, qui que vous ſoïez, „ que les Dieux conduiront dans „ dans les détours de cette ſo„ litude, prenez pitié du ſort „ de la malheureuſe Egerie : on „ l'enleve à ſon cher Junius ; „ mais ô comble de trahiſon ! „ on a éxigé d'elle un aveu de „ ſon enlévement ; on l'a forcée „ de déclarer à l'amant du mon„ de le plus fidéle, qu'elle l'a„ bandonnoit pour ſuivre un in„ connu : quelque rivale jalouſe „ de ſon bonheur l'a livrée à „ ſon raviſſeur ; paſſant, plains„ la & la venge.

Ce fut en s'en revenant au travers du bois que l'inconnu aperçut des armes qui lui parurent extraordinaires, qui étoient attachées aux branches d'un arbre;

il s'arrêta quelque tems à les conſiderer, il vit qu'elles avoient été faites pour une taille à peu près de la ſienne ; il lui prit envie de les échanger contre celles qu'il portoit, il ſeroit moins expoſé à être reconnu : il ſe dépoüilla auſſi-tôt, & il ſe revêtit de cette armure étrangere, laiſſant la ſienne en ſa place. En cet état, il ſe raprocha d'Egerie ; elle frémit en l'apercevant, & elle s'évanoüit : il étoit ſi tranſporté qu'il ne s'en aperçut point, il ordonna que l'on continuât de marcher : il ſortit du bois tenant toûjours la route de l'Etrurie ; mais dans un ſi grand trouble de penſées, qu'il ne ſe reconnoiſſoit pas.

Après avoir fait quelques milles dans des chemins détournés, il vit quelques hommes venir à lui : un entr'autres s'étant détaché de ſa troupe, accourut à

Digitized by Google

toutes jambes, & s'arrêtant enſuite la lance levée : Ah ! c'eſt toi, s'écria-t-il en un langage étranger, perfide Britomare ; rends-moi ma chere Gyptis ; ou reçois le prix de ta trahiſon, & dans l'inſtant il pouſſa ſon cheval avec tant de vîteſſe & ſa lance avec une ſi grande vigueur contre l'inconnu, qu'il l'ébranla, & qu'il penſa l'abattre. L'étranger avoit des armes ſemblables à celles que l'inconnu avoit trouvées dans le bois, & il les manioit avec beaucoup d'adreſſe, au lieu qu'elles embarraſſoient ſon ennemi qui s'en ſervoit difficilement, & qui reçut bien-tôt pluſieurs bleſſures dangereuſes ; ſes gens le défendirent vainement : ils furent contraints de céder, & l'inconnu après avoir donné des preuves d'un courage preſque indomptable, tomba entre les pieds de ſon

cheval, noïé dans des ruiſſeaux de ſon ſang.

Sa chute décida du ſort du combat : ſes gens prirent tous la fuite, il n'y eût que ceux qui furent tués ou bleſſés qui reſtérent ſur la place ; alors l'étranger deſcendit de cheval & accourut au char : quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'au lieu de celle qu'il cherchoit, il vit une perſonne qu'il ne connoiſſoit pas ! Il n'étoit point bleſſé, il laiſſa auſſitôt Egerie, & il vint à celui qu'il avoit pris pour le raviſſeur de Gyptis : il lui ôta lui-même ſon caſque, il ne trouva point Britomare, c'étoit un autre que celui qu'il cherchoit : ſa douleur fut ſi grande qu'il ne put la modérer ; elle l'occupoit d'autant plus qu'il ne pouvoit entendre ni ſe faire entendre lui-même. Il revint à Egerie qui ne parloit que par ſes larmes, & par des ſignes

équivoques : il ſe trouva enfin quelqu'un de la troupe qui lui dît que l'intention de ſon maître étoit d'aller en Etrurie ; l'étranger fît auſſi-tôt un détachement de ſes gens pour eſcorter Egerie juſques à Cluſium : elle faiſoit des cris horribles qu'il attribuoit à l'état où étoit celui qui la conduiſoit : il donna enſuite ordre qu'on le tranſportât dans le village prochain, pour y être traité de ſes bleſſures.

Quel étoit alors l'état de la Princeſſe ? abandonnée à des Etrangers, dont elle n'entendoit point le langage, elle déploroit la nouvelle fatalité de ſa deſtinée qui la ſoumettoit peut-être à des Barbares : Que deviendroit-elle s'ils s'aviſoient de l'emmener avec eux ? Iroit-elle eſclave dans la Gaule, ou dans la Germanie eſſuïer les néges des Alpes, & paſſer le reſte de

ſa vie éloignée du fidéle Junius, ſe voir contrainte peut-être à devenir l'épouſe de quelque Prince barbare ? Elle verſoit des torrens de larmes, & elle donnoit de ſincéres regrets à la perte de ſon premier raviſſeur.

Mais le Ciel travailloit à ſa délivrance ; les gens de l'inconnu que la crainte avoit diſperſés, ſe raſſemblérent : ils eurent honte d'avoir abandonné leur maître, ils revinrent ſur leurs pas : ils s'informérent du chemin qu'avoit pris la Princeſſe, dont ils déſignérent le char ; ils ſçavoient bien qu'en la ſauvant, ils ſerviroient leur Prince : ils accoururent après elle, & enfin ils la rejoignirent : ils fondirent alors ſur ſon eſcorte, qu'ils n'eurent pas de peine à diſſiper : Egerie ſe retrouva enfin avec ſes premiers raviſſeurs, elle ſe crut ſauvée ; elle leur conta ce

Digitized by Google

qu'elle avoit pû retenir du ſuccès du combat : elle leur aprit ſur tout le lieu où leur maître avoit été laiſſé : ils raſſurérent Egerie, & ils lui dirent qu'ils alloient la conduire à Cluſium ; la crainte de retomber en d'autres mains, lui fit agréer cette condition : elle eſperoit trouver des ſecours en cette Ville, capitale de toute l'Etrurie : elle y pouvoit donner de ſes nouvelles à Rome ; enfin la néceſſité de ſa deſtinée étoit telle, qu'elle étoit obligée de s'abandonner à la conduite de ſes propres raviſſeurs.

Quelques-uns de ceux qui l'avoient délivrée une ſeconde fois, allérent à la recherche de leur maître, & les autres la conduiſirent à Cluſium : elle fut logée dans une maiſon à l'entrée de la Ville, où elle fut ſervie avec beaucoup de reſpect : on lui donna des femmes pour être auprès

d'elle : ſon apartement étoit ſimplement meublé ; mais ſa ſimplicité avoit quelque choſe de noble. Un jardin bien cultivé avoit ſa ſortie ſur un bois, partagé en allées qui donnoient beaucoup d'agrément à cette ſolitude : les yeux pouvoient s'occuper agréablement par les différens points de vûë qui ornoient les dehors de cette maiſon.

Egerie paſſa la nuit plus tranquilement dans cette retraite : La fatigue qu'elle avoit eſſuïée depuis qu'elle étoit ſortie de Rome, l'avoit ſi fort accablée, qu'elle dormit aſſez bien. Le chant des oiſeaux la réveilla le matin ; elle ſentit un certain repos en ce qu'elle n'étoit point diſtraite de ſes premiéres idées : elle pouvoit penſer librement à Rome : elle pouvoit s'occuper entiérement de Junius. Parmi les femmes qui la ſervoient, il s'en

trouva une qu'elle goûta plus que les autres, elle lui confioit une partie de ſes inquiétudes : l'autre l'inſtruiſoit des intérêts de la Cour d'Etrurie. Le vieux Porſena étoit alors Roi, il avoit un fils du même nom qu'il aimoit fort.

Le Prince, lui diſoit cette femme, fait l'eſpérance de toutes la nation : il a de grandes qualités, il eſt humain & généreux ; cependant le Roi eſt dans une affliction inconcevable : ce Prince s'eſt abſenté de la Cour, depuis quelque tems, on ne ſçait ce qu'il eſt devenu ; on croit, que la curioſité de voir les Cours étrangéres l'a obligé de quitter celle de Cluſium : le Roi a depuis quelques tems envoïé des eſpions dans les principales Villes d'Italie, pour ſçavoir celle où ſon fils peut être : il craint qu'il n'y prenne des engagemens,

contraires au bien de l'Etat.

Hélas ! répondoit Egerie en ſoupirant, le Prince d'Etrurie eſt du moins libre où il eſt, il peut revenir à Cluſium quand il le voudra ; mais jugez de ma douleur : je ſuis tombée entre les mains d'un inconnu qui m'arrache des bras de ma famille, qui m'enleve de Rome, & qui me ravit aux eſpérances d'un amant vertueux & que j'aimois uniquement : j'ignore où je ſuis, & avec qui je ſuis : on ne m'a point encore dit le nom de mon raviſſeur. Elle ſoupiroit enſuite, elle apelloit quelquefois Junius, elle verſoit des larmes, & ſa douleur ſembloit s'adoucir en la racontant.

On n'avoit apris ſon enlevement à Rome qu'un jour après : l'artificieuſe Tullie avoit ſi bien pris ſes meſures que le raviſſeur étoit bien loin avant qu'on en

fût informé. Cette nouvelle causa un grand trouble au Roi, il soupçonna Tarquin d'être l'auteur de cette violence : ses premieres craintes se renouvellérent; cependant l'étonnement dans lequel Tarquin parut lui-même, témoigna son innocence.

On ne peut s'imaginer quel fut le desespoir de Junius ; il courut aux lieux d'où Egerie avoit été enlevée, mais il n'aprit rien, dont il pût tirer le moindre éclairciſſement. Il voulut ensuite visiter toute la maison, il entra dans le cabinet, il y trouva la Lettre qu'on avoit forcé Egerie d'écrire au Roi. Il fut frapé comme d'un coup de foudre en la lisant : il crut la Princesse infidéle. Il le crut d'autant plus que les deux Lettres qu'elle avoit reçûes, témoignoient évidemment qu'elle avoit un autre amant. Il s'ima-

gina qu'il s'étoit déclaré plus particuliérement, & que la Princeſſe s'étoit laiſſée engager à le ſuivre : il ne fit point refléxion à la violence dont on avoit uſé : dans ſon premier tranſport Egerie lui parut infidéle. Junius revint à Rome rempli de cette idée funeſte, il envoïa la Lettre au Roi. La ſurpriſe & l'affliction de ce Prince redoublérent, il crut le raport fidéle : il manda Junius au Palais. Cet attentat eſt inoüi, lui dit-il, qu'un étranger ait oſé enlever ſous mes yeux & dans une de mes maiſons une Princeſſe de mon Sang : l'affront nous regarde tous deux ; je veux venger l'injure faite à la dignité Roïale : vengez celle qu'on a faite aux droits de votre amour : pourſuivez cet infame raviſſeur, & diſpoſez de toute ma puiſſance : l'inſolent qui nous a fait cet outrage ne trouvera point d'a-

ſile en aucune Cour d'Italie, & je déclare déja pour mon ennemi le Prince qui oſera lui donner retraite. Allez, Seigneur, redemander votre femme à tous ceux que vous ſoupçonnerez de vous l'avoir enlevée : ramenez-la à Rome, & quand vous l'aurez en votre puiſſance, je vous laiſſe le choix de ſon ſuplice.

Junius écoutoit ce diſcours avec un trouble nouveau : il reremercia le Roi dans les termes les plus ſoumis. L'ingrate, répondit-il, s'eſt renduë indigne de mes ſoins, ce n'eſt point pour la revoir que je ſonge à la pourſuivre, c'eſt pour la punir que je vai la chercher. L'impunité exciteroit l'audace, il faut venger la foi trahie, & l'outrage fait à la Maiſon Roïale.

Junius étoit déchiré par une douleur ſecrette, qui ne lui laiſſoit aucun repos : il revint chez

lui pour y régler ſon départ, il y trouva ſes amis qui s'y étoient aſſemblés & qui venoient lui offrir leur ſecours. Il ne voulut prendre que celui que le Roi lui donna. Il partit de Rome après avoir pris congé de ce Prince. L'artificieuſe Tullie s'étoit bien attenduë à tout cet éclat; mais elle ne prévoyoit pas que l'entrepriſe dût manquer au moment de la concluſion; & qu'une rencontre imprévûë empêchât le raviſſeur de conſommer le crime. Elle ſe flattoit que le voïage de Junius ſeroit inutile, qu'il reviendroit à Rome ſans Egerie, & qu'alors elle l'engageroit peut-être à ſe déclarer pour elle.

On reconnut bien-tôt que Tarquin n'avoit point de part à l'enlévement d'Egerie. Le dernier entretien qu'il avoit eu avec la jeune Tullie, lui avoit laiſſé de fâcheux ſoupçons; il étoit de-

Digitized by Google

meuré perſuadé que cette Princeſſe ne l'aimoit point, & que l'ambition avoit plus de part que l'amour à la conduite qu'elle tenoit avec lui : il voulut s'en éclaircir, il vint la trouver : Il eſt tems de nous déclarer, Madame, lui dit-il, le Roi ne me regarde plus comme l'amant d'Egerie : il ſçait que c'eſt vous que j'aime, & que vous ſeule pouvez faire tout mon bonheur ; commencez-le, Madame, déclarez-vous pour moi, comme je me ſuis déclaré pour vous, & ſouffrez que j'aprenne à tout le monde que je ſuis votre amant, comme j'ai déja oſé le découvrir au Roi.

Tullie n'avoit garde d'accepter ce parti, elle croyoit Egerie & Junius ſéparés pour jamais : elle formoit ſur cela mille idées flatteuſes, & la joie brilloit dans ſes yeux malgré ſa

profonde dissimulation. Ce n'est guéres le tems de penser à des fêtes, dit-elle, quand le Roi est inquiet de la perte d'Egerie ; son absence l'afflige : nous allons achever de l'irriter en nous déclarant, ne vaudroit-il pas mieux attendre qu'il en eût eu des nouvelles, la joie qu'il en auroit le disposeroit peut-être à nous écouter favorablement.

Ingratte ! répondit Tarquin, je ne vois que trop que vous cherchez à m'abuser ; il faut que vous aimiez mon frere ou quelqu'autre. Tout ce que je puis recueillir de mon incertitude, c'est qu'enfin vous ne m'aimez pas : vous ne m'avez engagé à offrir des vœux à Egerie que pour déguiser vos refus : vous me vouliez cacher mon rival. Insensé ! je me suis chargé de vos crimes : vous m'avez sacrifiée à vos vûës, & vous m'avez jugé crédule au

point, que je ne démêlerois jamais vos artifices ; mais vous ne m'êtes plus impénétrable, & je demande ou que vous consentiez à m'épouser, ou que vous vous attendiez à tout mon ressentiment.

La Princesse voïant Tarquin irrité, & croïant nécessaire de le ménager : Cruel ! lui dit-elle, en le regardant tendrement, est-ce ainsi que vous méritez le cœur de la fiére Tullie ? Ah ! vous me faites sentir toute ma foiblesse ; vous m'aprenez que je suis soumise, & que toute ma félicité dépend de vous. Ingrat ! vous en abusez, vous voulez que j'encoure la disgrace de mon pere, ou la vôtre, comme s'il falloit irriter celui à qui on doit la naissance, pour être digne du cœur d'un amant.

Cet artifice réüssit, Tarquin se crut mieux auprès de Tullie, qu'il n'avoit pensé jusqu'alors.

Digitized by Google

Elle lui adreſſoit des regards ſéduiſans : enfin, elle lui perſuada d'attendre encore quelque tems : Laiſſez-moi, lui dit-elle, tourner l'eſprit de mon pere : laiſſez-moi eſſuïer ſes répugnances, nous prendrons enſuite des meſures pour le vaincre, ſi nous ne pouvons le fléchir.

Tullie ne s'aplaudit pas longtems de ſes artifices : le Roi avoit donné à tous les Princes d'Italie part de la violence faite dans ſa Cour à une Princeſſe de ſon ſang. On en fit de vaines recherches, on aprît ſeulement que ſon raviſſeur avoit été bruſquement attaqué par des étrangers, qu'il avoit été abattu ſous leurs coups, que la Princeſſe s'étoit échapée, & qu'on ne doutoit pas qu'elle ne fût bien-tôt de retour à Rome.

Tous les ombrages de Tullie ſe réveillérent à cette nouvelle :

elle crut revoir Egerie, elle crut la revoir entre les bras de son amant : cette seule pensée la fit frémir : Souffrirai-je le triomphe de ma rivale, disoit-elle en elle-même ? souffrirai-je qu'elle épouse Junius ? Ah ! mourons plûtôt que de l'endurer, aussi-bien la vie m'est un suplice, s'il faut que je sois témoin de leur félicité : cherchons un autre amant à la Princesse, ou qu'elle périsse si je ne puis l'enlever une seconde fois. Elle formoit alors les plus funestes projets : elle menaçoit les jours d'Egerie & de Junius même : elle l'eût plûtôt immolé de sa main, que de souffrir qu'il fût à un autre.

Pendant qu'elle s'excitoit à ces cruelles résolutions, le desespéré Junius faisoit de vaines recherches : il n'aprenoit point de nouvelles de la Princesse, & il étoit difficile qu'il en aprît, il sçut seu-

lement qu'on l'avoit ôtée à ſon premier raviſſeur ; mais il ne put aprendre ce qu'elle étoit devenuë. La triſte Egerie toûjours arrêtée dans ſa ſolitude, ne voïoit point d'iſſuë à ſes maux. On ignoroit à Rome où elle étoit, & d'ailleurs ne devoit-elle pas craindre que la Lettre qu'on avoit éxigée d'elle, n'eût fait impreſſion ſur Junius : Qu'aura-t-il penſé de moi, diſoit-elle, à la vüe de cette Lettre ? balancera-t-il à m'accuſer de trahiſon ? il va ſe faire un devoir de m'oublier, comme il s'en faiſoit une de m'aimer : ſi le dépit alloit le guérir ; s'il alloit en aimer une autre. J'ai ſans doute une rivale : mon raviſſeur, quel qu'il ſoit, n'avoit pas beſoin pour m'enlever de me faire écrire comme on m'y a forcée. Grands Dieux ! quand éclaircirez-vous ce miſtére ? quand pourrai-je voir la fin de mes malheurs ?

La Princeſſe s'occupoit de ces triſtes réfléxions lorſqu'elle étoit ſeule ; d'autrefois elle s'entretenoit avec Aroncine, celle des femmes qu'on lui avoit données, qui lui plaiſoit le mieux. On a eu des nouvelles du Prince, lui diſoit-elle un jour, on l'attend inceſſamment à la Cour, la joie du Roi eſt inexprimable ; cependant elle a été un peu modérée par les circonſtances de cette nouvelle. Le jeune Porſena a été bleſſé dangereuſement, on ne ſçait par qui, en revenant à Cluſium : il a été attaqué par des inconnus qui l'ont aſſaſſiné, peu s'en eſt fallu qu'il n'ait perdu la vie, mais les bleſſures ſe ſont trouvées moins dangereuſes qu'on ne penſoit ; & dès qu'il poura ſe mettre en chemin on le ramenera ici, on l'y attend avec bien de l'impatience, & on parle de le marier dès qu'il y

ſera, le Roi veut l'arrêter auprès de lui par ce moïen.

Et quelle perſonne deſtine-t-on au Prince, répondit Egerie? La Princeſſe eſt fort aimable, répartit Aroncine, elle eſt niéce du Roi, qui a toûjours ſouhaitté cette alliance avec beaucoup de paſſion : elle aime tendrement le Prince, mais je ne ſçai s'il l'aime de même. Quelques-uns croient qu'il ne s'étoit abſenté de la Cour que pour ſe dérober aux empreſſemens du Roi qui deſiroit ardemment qu'il ſe mariât. Vous le verrez, ajoûta-t-elle auſſi-tôt qu'il ſera retabli ; car on croit qu'il viendra prendre l'air pendant quelques jours dans cette maiſon. Quoi! répondit triſtement Egerie, je verrai le Prince, & qu'importe ſa vûë à une malheureuſe qui ne cherche que la mort? ma chere Aroncine, prenez pitié de ma

deſtinée : aidez-moi à me dérober aux yeux de Porſena. Je ne puis ſoutenir l'éclat de la Cour, je ne veux deſormais ſonger qu'à vivre dans une ſolitude. Madame, interrompit Aroncine en ſouriant, la vûë du Prince ne vous doit point affliger : ſon retour vous affranchira peut-être de l'eſclavage, dans lequel vous ſemblez être. J'augure bien pour vous qu'il ait fait choix de cette maiſon, pour y paſſer quelques jours. Repoſez-vous ſur la vertu du Roi de la fin de vos diſgraces : il ne peut ſçavoir que vous êtes ici que quand le Prince y ſera.

Egerie ne comprenoit rien à ce diſcours : elle ſentoit une nouvelle inquiétude, de ce qu'elle aprenoit : qu'ai-je à faire de voir Porſena, ſe diſoit-elle en elle-même ? me rendra-t-il Junius ? m'aidera-t-il à diſſiper auprès

de mon amant les aparences du crime ? ou ne me mettra-t-il point hélas ! entre les mains de mon raviſſeur ? pourquoi faut-il enfin que le Roi n'apremne mon ſejour ici que lorſque le Prince ſera de retour ?

Ces réfléxions l'occupoient lorſqu'elle étoit ſeule. Un jour qu'elle s'en entretenoit dans les allées du bois, & que ſes femmes un peu écartées lui laiſſoient le tems de rêver en liberté, elle entendit parler auprès d'elle : comme tout pouvoit aider à l'éclairciſſement de ſon état, elle écouta fort attentivement, & elle entendit que c'étoit deux femmes, dont une diſoit à l'autre : Hé bien, ma chere Lucie, admires-tu la bizarrerie de ma deſtinée ? le Prince revient en cette Cour ; mais il raporte un cœur prévenu d'une autre paſſion : je vai le revoir amoureux d'une

d'une Romaine. Jugez de ma douleur, s'il faut que je ſouffre cette préférence. Le Roi, répondit celle qui s'apelloit Lucie, eſt tout prêt à vous rendre juſtice, il ne ſouffrira point l'injure que l'amour a voulu vous faire, il a déclaré que le Prince n'épouſeroit point Egerie.

A ce mot la Princeſſe treſſaillit, & peu s'en fallut qu'elle ne ſe découvrît; cependant comme elle avoit intérêt d'en aprendre davantage, elle ſe tut pour entendre le reſte. Il eſt vrai, diſoit l'autre femme, que le Roi s'eſt déclaré pour moi; mais crois-tu que je doive m'en glorifier? Porſena en adore une autre, s'il m'épouſe penſes-tu que j'en ſois plus heureuſe? il aime Egerie & il en eſt aimé, il ſera toûjours obſedé par ſa paſſion.

La Princeſſe ne put alors retenir ſon premier mouvement:

elle comprît aux discours qu'elle entendoit que son ravisseur n'étoit autre que le Prince fils de Porsena, dont elle avoit tant entendu parler ; elle s'écria alors ; Non Egerie n'aime point Porsena : elle n'aime que son devoir, & son devoir l'attache à Junius. Cette voix à laquelle les deux autres femmes ne s'attendoient pas, les obligea de regarder d'où elle partoit : elles aperçûrent Egerie qui n'étoit séparée d'elles que par quelques branches. Elles se levérent aussi-tôt, & elles vinrent à elle : Qu'avez-vous dit d'Egerie, lui demanda celle qui paroissoit la plus considérable, & qui étoit surprise de son extrême beauté ? celle que vous nommez est-elle connuë de vous ? où le Prince l'a-t-il laissée ? a-t-elle rompu les engagemens qui l'attachoient à Junius ? Ah ! Madame, répondit Egerie,

qui peut mieux vous inſtruire de ſa deſtinée ? vous voïez en moi celle dont vous êtes en peine : je n'ai pû tenir contre l'injure qu'on lui fait, je me ſuis déclarée dès que j'ai entendu qu'on l'accuſoit d'avoir trahi Junius : non, elle lui eſt fidéle : un cruel raviſſeur l'a enlevée à ſes eſpérances, & j'aprens de vous, hélas ! que ce raviſſeur eſt fils de Porſena.

Egerie feignit de n'en avoir point entendu davantage ; mais elle avoit jugé que celle qui avoit expliqué ſes craintes, étoit la niéce de Porſena : c'étoit elle en effet qui avoit choiſi ce lieu retiré, pour confier ſes chagrins à Lucie, celle de ſes filles qui lui étoit la plus chere. La rencontre d'Egerie la fit treſſaillir, elle voïoit ſa rivale en ſa preſence : Ah ! Madame, lui dit-elle en l'embraſſant, je par-

donne au Prince Porſena, l'amour qu'il a eu pour vous quelque choſe qu'il m'en coûte ; votre beauté le juſtifie ; mais je ne puis excuſer la violence dont il a uſé : il devoit vous faire agréer ſes vœux & ne pas vous forcer à les recevoir. Madame, reprît Egerie, le Prince voïoit ici des charmes aſſez puiſſans pour l'y retenir, & je le trouve encore plus condamnable depuis que je vous ai vûë, d'avoir donné ſes ſoins à d'autres qu'à vous.

La Princeſſe rougit, & elle laiſſa échaper un ſoupir. J'avois, reprit-elle, des droits aſſez forts ſur le cœur du Prince. Le Roi avoit réſolu l'union de nos perſonnes avant que nous nous connuſſions nous-mêmes : cependant il ſemble que l'amour en ait autrement diſpoſé ; j'aime le Prince, & le Prince vous aime.

Digitized by Google

Ces diſpoſitions ſont des obſtacles à l'alliance que le Roi s'étoit propoſée : ce Prince a ſçû votre enlevement. Tullius a informé toutes les Cours d'Italie de votre cruelle avanture, il a envoïé par tout des Députés, qui ont déſigné le Prince. On n'a point douté à Cluſium, au portrait qu'on y a fait du raviſſeur, que ce ne fût le fils de Porſenæ. Le Roi en a témoigné ſon indignation à l'envoïé de Tullius, & a promis d'en faire juſtice ; & pour être ſûre de retourner à Rome, vous n'avez qu'à vous remettre entre les mains du Roi, vous y ſerez peut-être plus à couvert des importunités du Prince, que vous ne ſeriez ici.

Aſterie, c'étoit le nom de la Princeſſe, s'informa enſuite des avantures d'Egerie, car cette maiſon apartenoit au Prince. Egerie lui aprît tout ce qui lui

étoit arrivé depuis qu'elle étoit enlevée : elle raconta enſuite que le Prince devoit venir paſſer quelques jours en cette maiſon, & qu'elle ſçavoit cette circonſtance d'une des femmes qu'on avoit miſe auprès d'elle. Trompons-le, Madame, reprit Aſterie, vous êtes loin de vos ſurveillantes ; venez avec moi à Cluſium, je préviendrai le Roi, & cependant vous ſerez hors des atteintes du Prince : vous ſerez plus libre avec moi. Je veux emploïer tous mes efforts pour conſerver votre cœur à Junius : l'intérêt que je prends à celui de Porſena, m'engage à me charger de ce ſoin.

Egerie ne balança pas ſur ce parti, elle s'éloigna avec Aſterie, & elle prît place dans ſon char : elles arrivérent à Cluſium, & la Princeſſe d'Etrurie fît préparer à la Princeſſe Ro-

Digitized by Google

maine un apartement auprès du ſien. Egerie y déguiſa ſa condition, elle y fut ſervie avec beaucoup de reſpect : elle crut que ſes malheurs alloient finir. Aſterie inſtruiſit le Roi qu'elle avoit entre ſes mains Egerie : il vint la voir ſecrettement, & il l'aſſura de ſa protection contre les attentats de ſon fils. Madame, lui dit-il, je vai travailler à vous rendre à votre patrie ; mais de grace attendez que le Prince ſoit de retour ; je veux l'arrêter ici par un engagement qu'il ne puiſſe rompre, afin qu'il ne ſoit plus en état de vous faire de violence : le Prince eſt vertueux, j'eſpere qu'il reconnoîtra ſon égarement.

Le premier ſoin d'Egerie, lorſqu'elle ſe crut libre, ce fut de donner de ſes nouvelles à Junius ; mais il n'étoit point à Rome : il la cherchoit vainement

dans toutes les Villes d'Italie. Il n'en pouvoit aprendre de nouvelles, & il avoit erré long-tems aux environs de Cluſium, où il croïoit que la Princeſſe pouvoit être, lorſqu'au ſortir d'un petit bois il vit un char, eſcorté par quelques gens à cheval, qui, lorſqu'ils l'eurent aperçu, rentrérent bruſquement dans le bois. Cette démarche parut ſuſpecte à Junius; & comme il ne devoit rien négliger, il piqua droit à l'endroit où ce char étoit rentré; il l'atteignit d'autant plus facilement que le char avoit verſé. Il en vit deſcendre une femme fort belle & fort triſte, vêtuë d'une maniére extraordinaire, qui lui fît juger qu'elle étoit étrangére: il s'aprocha pour en ſçavoir davantage. Celui qui ſembloit le chef de la troupe, parut inquiet à la vûë de Junius, & il témoigna un ſi grand

embarras, que le Romain y fit plus d'attention : il vit que la femme, dont la beauté l'avoit touché, verſoit des larmes, & il ne douta point qu'elle ne ſouffrît quelque violence. Le ſouvenir d'Egerie lui rendit le malheur de cette belle perſonne plus ſenſible : il s'y interreſſa d'autant plus qu'il entendit qu'elle faiſoit de cruels reproches à celui qu'il avoit pris d'abord pour le chef : elle affecta même de les faire en langage Toſcan, qu'elle parloit un peu, & que Junius entendoit parfaitement bien. Il s'adreſſa alors à elle : Madame, lui dit-il, vous êtes dans un lieu où les malheureux trouvent par tout des aſiles, & je vous offre mon ſecours contre quiconque vous offenſera. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, en verſant de nouvelles larmes, délivrez-moi de cet opreſſeur de

ma liberté : vous ſauverez les jours de la Princeſſe des Maſſiliens, & vous punirez le perfide Britomare, de l'avoir enlevée d'entre les bras de ſes parens & du ſein de ſa Patrie.

A ces mots Junius ſe remît l'avanture d'Egerie devant les yeux, & il crut qu'en délivrant cette étrangere, il ſe rendroit digne de la protection des Dieux : il força Britomare de remonter à cheval & de défendre ſa Princeſſe ; leurs gens ſe joignirent, & il ſe fît un combat opiniâtre dans lequel enfin l'avantage reſta au plus juſte parti. Britomare fut abattu & percé de coups, & il rendit ſes derniers ſoupirs aux pieds de la Princeſſe. Elle étoit évanoüie, & Junius après avoir écarté les gens de Britomare la fît tranſporter dans un lieu plus commode, où venant à ouvrit les yeux, qu'elle jetta

Digitized by Google

de toutes parts, elle parut moins inquiéte quand elle n'aperçut plus ſon raviſſeur : elle aprît alors qu'il avoit perdu la vie.

La Princeſſe ſe voïant libre emploïa les premiers momens à remercier ſon liberateur : Seigneur, lui dit-elle en une langue qu'elle entendoit à peine, je commence à me flatter que mes maux vont finir, puiſqu'enfin je ſuis délivrée de la tirannie de mon raviſſeur, recevez donc les témoignages de ma reconnoiſſance. Le cruel Britomare, dont votre valeur vient de me délivrer, étoit le plus puiſſant Seigneur de la Gaule ; il prît de l'amour pour moi dès qu'il m'eût vûë, je lui avois même été deſtinée par mon pere. Mais enfin, le Ciel en avoit diſpoſé autrement, le hazard amena ſur nos côtes une Colonie de Phocéens : leur chef

le vertueux Euxene me plut trop, & j'en fus aimée ; il m'obtint de moi-même dans une cérémonie où je devois choisir un époux : ce jour fatal fut marqué par un horrible attentat. Britomare indigné de la préférence, arma tous ses amis ; il m'arracha des bras de mon pere & de ceux de mon amant : il m'obligea ensuite de m'embarquer ; je suis arrivée avec lui dans ce païs, & depuis le tems que nous y sommes débarqués, il me fait errer de Province en Province, à la façon des Germains, dont il pratique les mœurs barbares : la crainte qu'il avoit d'être découvert, l'a obligé de n'habiter que les bois : nous y demeurions sous une tente où j'étois gardée comme dans une étroite prison. Après y avoir demeuré un tems, nous en partions de nuit, & nous venions dans

un autre ; il y a quinze jours que nous ſommes dans celui-ci, & nous en partions précipitamment, lorſque le Barbare vous a aperçû : il a voulu rentrer dans le Bois, mais vous êtes heureuſement ſurvenu : il me conduiſoit à Cluſium, où ſes gens avoient ordre d'amener ſon équipage : venez, Seigneur, voir ſa tente, vous la trouverez encore tenduë, & vous verrez les preuves que le traître prétendoit m'y donner de ſon amour.

Cette tente étoit plantée dans l'épaiſſeur du bois : elle contenoit un apartement commode pour la Princeſſe, & un autre pour Britomare. Il avoit fait abattre quelques arbres à une certaine diſtance de la tente, & ſes gens étoient logés tout au tour, faiſant le guet exactement la nuit, pour empêcher la ſurpriſe. Cette tente étoit meublée

proprement à la Gauloiſe : on y voyoit le nom de Gyptis écrit en différens caractéres, & tous les arbres qui l'entouroient étoient chargés d'inſcriptions, qui contenoient le recit des malheureuſes amours de Britomare ſous des noms déguiſés.

Gyptis, car c'étoit ainſi qu'on apelloit la Princeſſe des Maſſiliens, entretenoit Junius de ce détail, lorſqu'ils entendirent marcher aſſez près d'eux, & qu'ils oüirent la voix d'une femme qui diſoit à l'autre: Penſiez-vous trouver tant de galanterie dans ce Bois ? ſi nous étions au tems des Faunes & des Silvains, cette rencontre auroit quelque choſe de merveilleux : on ne manqueroit pas de croire qu'une Divinité auroit fait choix de cette retraite pour y cacher l'objet de ſes amours. Mais répondoit l'autre femme, c'eſt un amant malheu-

Digitized by Google

reux qui ſe plaint. Sans doute que les Dieux ont comme les hommes des amours infortunées : j'avouë que je ferois un peu curieuſe d'en apprendre le recit.

Cette voix, qui frapa les oreilles de Junius, lui fit faire un cri qui étonna Gyptis : Madame, lui dit-il, nous ne ſommes pas ſeuls ici, & la vertueuſe Gyptis n'étoit pas l'unique habitante de ces bois ; je croi reconnoître la voix d'une Princeſſe qui me fut trop chere, & je ne doute point que ce ne ſoit celle de la perfide Egerie que je viens d'entendre.

Junius parloit aſſez haut pour que ſa voix fût entenduë : il fût reconnu par Egerie, car c'étoit elle que le hazard avoit égarée dans ce bois avec Aſterie : elle fit un cri à ſon tour, elle avertit Aſterie qu'elle croïoit avoir entendu Junius. Elles s'avancé-

Digitized by Google

rent l'une & l'autre. Gyptis ſuivoit Junius, ravie de retrouver des femmes dans ce bois, & Aſterie accompagnoit Egerie. Junius ſe trouva le premier en preſence de la Princeſſe, il étoit émû, & l'idée fâcheuſe qu'il avoit conſervée de ſon infidélité cédoit preſque à la joie qu'il avoit de la revoir ; mais la vûë de Gyptis qui marchoit avec Junius, cauſa un ſi grand ombrage à Egerie, qu'elle en fut troublée à ſon tour. Elle ſe ſouvint de tout ce qu'elle venoit de voir dans la tente de Britomare, qui témoignoit un amour paſſionné : elle retrouvoit Junius à l'entrée de cette tente avec la plus belle perſonne qu'elle crût avoir jamais vûë : elle ne manqua pas ſur ces aparences de le croire infidéle.

Ces divers mouvemens leur faiſoient garder un morne ſilen-

ce à l'un & à l'autre, lorſqu'ils entendirent marcher avec beaucoup de précipitation après eux: ils tournérent la tête auſſi-tôt, & ils virent accourir un homme l'épée à la main, qui fondant ſur Junius, l'obligea de ſe mettre lui-même en état de ſe défendre: la Princeſſe des Maſſiliens faiſant un cri, s'avança vers cet homme pour l'arrêter: Ah! que faites-vous, barbare, lui dit-elle en un langage qu'il entendoit ſeul? vous allez tuer mon libérateur; c'eſt lui qui m'a délivrée de la tirannie du cruel Britomare: allez le voir expirant à l'entrée de ce bois; changez votre fureur en remerciment, & ſi vous aimez encore Gyptis, ne vous faites point un ennemi de mon généreux défenſeur.

Junius que ſa ſureté obligeoit de ſe tenir en garde, n'entendoit point ce diſcours: mais comme

il ſongeoit à ſe défendre & non à attaquer, il attendoit ſon ennemi de pied ferme. Dès que la Princeſſe eût parlé, l'inconnu jettant ſon épée accourut à Junius les bras ouverts, & le ſerrant tendrement : Ah ! Seigneur, lui dit-il en Grec, que Junius entendoit bien, faites grace au premier tranſport d'un amant, qui croit trouver un rival & qui rencontre le libérateur de ſa Princeſſe ; diſpoſez de ma vie & recevez pour gage de mon dévouëment, les premiers témoignages de ma reconnoiſſance ; vous me rendez l'adorable Gygtis, vous me donnez plus que l'Empire de l'univers.

Junius répondoit à ce diſcours avec une inquiétude qui lui ôtoit la liberté de l'eſprit : il étoit en peine d'Egerie, qu'il ne voïoit plus, & qui s'étoit retirée avec Aſterie : elle avoit penſé mou-

rir en voïant Junius attaqué ; mais elle eut des troubles plus cruels, quand elle vit Gyptis courir à ſon ſecours : ce qu'elle n'avoit fait que ſoupçonner, lui parut certain alors ; elle ne douta plus que Junius ne fut infidéle; & ce qui acheva de l'en perſuader, fut la réconciliation de Junius & de l'inconnu : elle obligea Aſterie de la ſuivre : fuïons, ma chere Princeſſe, lui dit-elle, & ne m'obligez point de voir plus long-tems le triomphe de ma rivale.

Les deux Princeſſes ſe perdirent bien-tôt dans les défilés du bois, & elles rentrérent dans leur char, qui les conduiſit auſſi-tôt à Cluſium. Egerie étoit dans une accablement de deſeſpoir qu'elle ne pouvoit déguiſer. Voila donc pourquoi le traître a négligé de me venger, diſoit-elle, il s'arrêtoit aux pieds de

Digitized by Google

cette étrangere. Asterie tâchoit en vain d'excuser Junius: vous le condamnez sur des aparences. Il y a dans cette rencontre quelque chose que nous n'entendons pas ; souvenez-vous que dans les inscriptions que nous avons lûës, l'amant de l'inconnuë se plaignoit de sa cruauté. Si Junius eût été cet amant, se seroit-elle si fort interressée pour ses jours ? faites-y attention, ma chere Princesse, & craignez de faire une cruelle offense à Junius. Egerie toûjours abusée par l'aparence, rentra chez elle toute baignée de ses larmes.

Mais Junius sentoit lui-même une inquiétude cruelle, il parcourut inutilement le bois : tout infidéle qu'étoit Egerie, il l'appelloit sans cesse ; & comme la jalousie est ingénieuse à se former de nouveaux sujets d'allarmes, il se persuada que la sui-

te d'Egerie étoit une ſuite de ſon inconſtance ; il crut qu'elle étoit allée rejoindre ſon raviſſeur : elle me fuit la perfide ! diſoit-il à Euxene : elle n'a pû ſoutenir la vûë de ſon premier amant : hélas ! toute ma colere cédoit au plaiſir de la revoir : j'allois tomber à ſes pieds, j'allois lui témoimoigner encore toute ma tendreſſe.

Euxene tâchoit de le conſoler ; ils avoient ramené Gyptis dans la tente de Britomare : les gens de Junius qui l'avoient rejoint y gardérent la Princeſſe pendant que Junius & Euxéne s'entretenoient de leurs avantures. Les charmes d'Egerie avoient frappé ce dernier : il crut l'avoir vûë quelque part ; mais lorſqu'il entendit ſon nom, il ſe reſſouvint d'une inſcription qu'il avoit lûë dans un autre bois, où il avoit erré quelques jours : ce ſouvenir lui rapella ce-

lui du nom de Junius qu'il y avoit vû joint avec celui d'Egerie : Ah ! Seigneur, lui dit-il, votre Princeſſe eſt innocente, je vous en donnerai des témoignages certains : il lui conta enſuite ce qu'il avoit vû gravé ſur l'écorce d'un arbre. Junius craignit que ce ne fut une feinte d'Euxene, pour calmer ſon deſeſpoir ; le vertueux Phocéen l'en aſſura ſi fermement, qu'il ſe réduiſit à croire qu'Euxene, qui n'entendoit pas bien le langage Latin, s'étoit peut-être trompé ; mais ſon incertitude adoucit un peu ſa peine. Quelques avis qu'il reçut de Rome lui apprirent quel étoit le raviſſeur de la Princeſſe ; il ſçut que c'étoit Porſena, Prince d'Etrurie : il connut du moins où il pouvoit la chercher ; l'eſpoir de ſe venger, ou de mourir, diminua de ſa ſouffrance. Il parut donc plus diſpo-

ſé à écouter les remontrances d'Euxene ; il le pria même de lui conter ſes avantures, pendant que la Princeſſe de Marſeille prenoit quelque repos.

„ Que me demandez-vous, „ Seigneur, répondit Euxene ; „ ignorez-vous les malheurs de „ l'infortunée ville des Phocéens ? tout l'univers à retenti du bruit de ſes diſgraces ! „ c'eſt où j'ai reçu la naiſſance. „ Vous avez ſans doute entendu „ parler des conquêtes du grand „ Cyrus, ce fameux vainqueur „ de l'Orient. Il avoit donné le „ Gouvernement de la Baſſe-Aſie au célébre Harpage : ce fier „ Méde crut qu'il devoit ajoûter „ aux Etats de ſon Maître les „ Villes Gréques de l'Ionie : Phocée étoit une des plus riches „ & des plus floriſſantes : ancienne colonie des Athéniens, elle „ avoit conſervé cet amour de

„ la liberté, incompatible avec
„ l'eſclavage que les Perſes por-
„ tent par tout. Elle refuſa donc
„ d'ouvrir ſes portes à ces fiers
„ Tirans. L'orgüeilleux Harpage
„ rangea ſes nombreuſes Trou-
„ pes au pied de ſes murailles,
„ & bien-tôt le nombre triom-
„ phant de la valeur, elle ſe vit
„ forcée de ſubir le joug de ſes
„ nouveaux Maîtres. Je ne pus
„ me réſoudre à vivre dans l'eſ-
„ clavage. Je ramaſſai ce que je
„ pus de mes Citoïens, & nous
„ nous embarquâmes, réſolus de
„ mourir plûtôt que de vendre
„ notre liberté. Les Dieux nous
„ guidérent vers les côtes de la
„ Gaule Ligurienne, où quel-
„ ques-uns des nôtres avoient
„ autrefois fondé une Colonie,
„ qui en peu d'années avoit pris
„ de ſi grands accroiſſemens,
„ qu'elle étoit devenuë la plus
„ riche & la plus puiſſante Vil-
le

„ le de cette vaſte contrée.

„ Je veux parler, Seigneur,
„ de la fameuſe Marſeille, bâtie
„ il y avoit ſeulement cinquan-
„ te ans, par quelques Citoïens de
„ Phocée, qui cherchant de nou-
„ veaux établiſſemens, avoient
„ été conduits dans la Ligurie
„ par un ordre ſecret des Dieux.
„ Ils avoient été accompagnés
„ par la vertueuſe Ariſtarque,
„ Prêtreſſe de Diane, qui s'é-
„ toit jointe à eux, lorſqu'ils paſ-
„ ſérent par Ephèſe, Ville ſi
„ connuë par le culte & par le
„ Temple ſomptueux de cette
„ illuſtre Déeſſe : ils s'arrêtérent
„ ſur la côte où Marſeille fut bien-
„ tôt fondée.

„ La douceur & la pureté de
„ ſon air, la beauté & la com-
„ modité de ſon Port, le goût
„ des ſciences qu'on y aporta de
„ Gréce, & cette fatalité heu-
„ reuſe qui préſide à la deſtinée

„ des Villes, qui doivent parve-
„ nir à un certain point de gran-
„ deur, y attirérent bien-tôt une
„ foule d'habitans qui vinrent s'y
„ établir de toutes les parties de
„ la Gaule : ils se mêlérent avec
„ les Grecs, & bien-tôt ils ne
„ firent plus qu'un Peuple & qu'u-
„ ne Nation. Bien-tôt ils n'eu-
„ rent plus que les mêmes Dieux,
„ & les mêmes mœurs ; enfin
„ jamais Ville n'a eu tant de ré-
„ putation dès son origine, &
„ n'a pris un si rapide & si prompt
„ accroissement.

* „ Nanus régnoit alors à Mar-
„ seille ; c'est un Prince vertueux,
„ que ses grandes qualités avoient
„ élevé à la Roïauté, mais qui
„ temperoit par la douceur de
„ ses lois, & par la sagesse de sa
„ conduite, ce que le gouverne-
„ ment Monarchique peut avoir
„ de trop dur & de trop absolu.

* Cette Histoire est tirée d'Athenée, Liv. 13.

Digitized by Google

„ La jeune Gyptis ſa fille faiſoit l'objet des vœux de tous les „ Grands du Païs ; & comme elle devoit porter en dot l'Empire à celui qu'elle choiſiroit pour „ époux, l'ambition lui faiſoit „ autant d'amans que ſa beauté. „ Je ne vous entretiendrai point „ de ſes charmes, Seigneur, „ vous l'avez vûë : c'eſt cette admirable Princeſſe, que la valeur de vos armes a délivrée „ des mains du barbare Britomare.

„ On étoit prêt de donner un „ époux à la Princeſſe ; & c'eſt „ un uſage reçû parmi les Peuples de cette Province, que lorſque le Roi marie ſa fille, il „ faſſe aſſembler les Grands de „ l'Etat dans le parvis du Temple de Diane, la Déeſſe tutelaire de la Ville, où il leur „ donne un ſomptueux banquet. „ La Princeſſe eſt enſuite mandée

„ & elle va preſenter, par l'ordre
„ de ſon pere, une Couronne à
„ celui qu'elle veut pour époux.
„ Ce fut dans ce tems-là, Sei-
„ gneur, que j'entrai avec mes
„ Vaiſſeaux dans le Port de Mar-
„ ſeille, après avoir fait avertir
„ Nanus de mon arrivée par un
„ exprès. Le Roi aprît cette nou-
„ velle avec joie : je lui avois en-
„ voïé des preſens ſur leſquels il
„ jugea que mon établiſſement
„ dans ſes Etats augmenteroit la
„ réputation de ſa puiſſance. Il
„ me fit inviter fort poliment à
„ quitter mes Vaiſſeaux, & à
„ venir dans la Ville : j'eus de
„ lui une Audience publique où
„ il me pria d'être preſent au
„ choix que la Princeſſe devoit
„ faire d'un époux. J'apris cette
„ nouvelle avec une certaine é-
„ motion, & ſans avoir vû la
„ belle Gyptis, j'enviai déja le
„ bonheur de celui ſur qui ſon
„ choix tomberoit.

„ Ce jour arriva ; je vins au feſ-
„ tin, accompagné de tous mes
„ Grecs : le Roi me traita avec
„ toute la bonté poſſible. J'étois
„ vétu magnifiquement à la Gré-
„ que, & tous ceux de ma ſui-
„ te n'avoient rien oublié pour
„ me faire honneur. Le Roi me
„ traita en Citoïen. Nous devons
„ notre établiſſement à vos an-
„ cêtres, me dit-il, en me ten-
„ dant la main ; & puiſque vous
„ êtes nos fondateurs, il eſt bien
„ juſte que vous participiez à nos
„ fêtes. Ce traitement donna de
„ l'ombrage à tous les Grands,
„ & je m'aperçus que le fier Bri-
„ tomare qui aſpiroit à l'himen
„ de Gyptis, murmuroit ſecret-
„ tement de l'accüeil que je re-
„ cevois.

„ Le banquet commença : on
„ y parla des révolutions de l'A-
„ ſie, & Nanus me pria de lui
„ conter de quelle maniére no-

„ tre malheureuſe Patrie étoit „ tombée ſous le joug des Per„ ſes. Je lui obéis, & je l'aſſu„ rai enſuite que mon deſſein „ en m'arrachant à leur eſclava„ ge, avoit été de venir cher„ cher dans ſes Etats la liberté „ que Phocée avoit perduë. Le „ Roi loüa ma réſolution, & il „ m'aſſura que je trouverois dans „ ſa Cour toute la protection dont „ j'avois beſoin.

„ La Princeſſe arriva dans ce „ moment; diſpenſez-moi, Sei„ gneur, de vous exprimer quel„ le fut ma ſurpriſe: je n'avois „ jamais rien vû de ſi beau, ni „ de ſi majeſtueux: je ne conſi„ derai que ſes charmes, & j'a„ voüe, Seigneur, que je crus „ que le Ciel ne m'avoit arraché „ aux fers des Perſes, que pour me „ faire porter toute ma vie ceux „ de cette admirable Princeſſe.

„ Mais elle alloit choiſir un

„ époux : elle alloit bien-tôt com-
„ bler les vœux d'un autre : de-
„ vois-je en effet douter que ſon
„ cœur n'eût pas déja fait ce
„ choix ? Je jettois des yeux in-
„ quiets ſur tous ceux qui m'en-
„ vironnoient, & il n'y en avoit
„ pas un que je ne regardaſſe com-
„ me mon rival, je ſouffrois dé-
„ ja tous les tourmens de la ja-
„ louſie.

„ Cependant chacun étoit at-
„ tentif au choix que Gyptis al-
„ loit faire : le Roi lui parla a-
„ vec beaucoup de dignité, &
„ il lui dît que ſur tout elle prît
„ garde que ce choix fût utile à
„ l'Etat & au Peuple : il lui
„ mît auſſi-tôt une Couronne
„ de fleurs ſur la tête. Vous ju-
„ gez bien dans quelle agitation
„ j'étois : l'aimable Gyptis n'é-
„ toit pas moins émuë. Elle jet-
„ ta des regards modeſtes ſur
„ tous ceux qui compoſoient l'aſ-

„ ſemblée, & après avoir regar-
„ dé de nouveau le Roi, comme
„ pour lui demander ſon conſen-
„ tement, elle vint me preſenter
„ la Couronne que je reçus de ſa
„ main avec un profond reſpect.

„ Mais, Seigneur, le perfide
„ Britomare avoit pris des meſu-
„ res que le Roi n'avoit pas pre-
„ venuës, pour s'aſſurer la poſ-
„ ſeſſion de la Princeſſe : il avoit
„ aſſemblé tous ſes amis, afin
„ d'en venir à la force, ſi le
„ choix de Gyptis ne répondoit
„ point à ſon attente. La ſolem-
„ nité de la fête ſervit de prétex-
„ te à ſes Partiſans, pour ſe trou-
„ ver au Temple. Leurs armes
„ étoient cachées ſous leurs ha-
„ bits ; & comme on n'étoit
„ point en garde contre ce qui
„ arriva, le Temple fut ouvert
„ à tout le monde.

„ Nanus vit alors ſon autorité
„ mépriſée, l'aſile ſacré de Dia-

Digitized by Google

„ ne violé „ & rien ne put arrê-
„ ter les rebelles : tout le Tem-
„ ple parut rempli de gens ar-
„ més. Les Gardes de Nanus ne
„ firent qu'une foible réſiſtance :
„ j'apellai tous les Phocéens à
„ mon ſecours, & je me jettai
„ avec eux ſur les Mutins : il ſe
„ commença alors le plus cruel
„ combat & le plus opiniâtre. Les
„ Grecs, penſans combattre pour
„ les intérêts de Diane, n'ou-
„ blioient rien pour repouſſer les
„ révoltés ; mais ceux-ci étoient
„ ſupérieurs : d'ailleurs je fus mis
„ hors de combat par une large
„ bleſſure, que je reçus dans la
„ cuiſſe ; enfin l'impie Britoma-
„ re ſe rendit maître de la Prin-
„ ceſſe, pendant que les ſiens
„ ſoutenoient les derniers efforts
„ des Phocéens. Il ſortit du Tem-
„ ple avec une eſcorte, compo-
„ ſée de ſes meilleurs Soldats,
„ & il conduiſit la Princeſſe dans

„ un Vaiſſeau, qui l'attendoit „ dans le Port, & qui mît auſſi- „ tôt à la voile.

„ Ce fut, Seigneur, de cette „ façon que la Princeſſe me fut „ enlevée, & que ſur le point de „ me voir ſon époux, le cruel „ Britomare la ravit à mes eſpé- „ rances : j'étois reſté noïé dans „ mon ſang. Nanus avoit été em- „ mené dans le Palais par quel- „ ques-uns de ſes Gardes, & on „ en avoit fermé les portes. Les „ rebelles aïant apris la fuite de „ Britomare, s'étoient auſſi-tôt „ diſperſés, & ils étoient ſortis „ de la Ville, où le calme fut „ rétabli en peu de tems.

„ Nanus y aprît auſſi-tôt la per- „ te de ſa fille ; ſon premier ſoin, „ après avoir ſçû cette triſte nou- „ velle, fut de demander ce que „ j'étois devenu : on lui dit l'é- „ tat où je me trouvois. Mes gens „ m'avoient enlevé du Temple

„ ſans connoiſſance, & ils m'a-
„ voient porté chez moi. Nanus
„ m'y vint viſiter, il voulut voir
„ penſer mes bleſſures ; & ſur ce
„ qu'il aprît qu'elles n'étoient pas
„ mortelles, il dît qu'il eſpéroit
„ donc que ſa fille ne ſeroit pas
„ long-tems entre les mains de
„ ſon perfide raviſſeur.

„ On ne put me cacher le mal-
„ heur de la Princeſſe ; mais on
„ tâcha d'adoucir, autant qu'il fut
„ poſſible l'amertume de cette fu-
„ neſte nouvelle. Nanus avoit en-
„ voïé quelques Vaiſſeaux legers
„ après elle, mais ils ne purent
„ la joindre ; ils ſçurent ſeule-
„ ment que Britomare avoit dé-
„ barqué avec elle au *Port d'Her-*
„ *cule*, ſur les côtes de l'Etrurie.

„ Le deſir de venger ma Prin-
„ ceſſe, me rendit bien-tôt mes
„ forces ; bien-tôt je me crus en
„ état d'aller à la pourſuite du
„ raviſſeur ; je me mis auſſi-tôt

„ en Mer, & je courus à la re-
„ cherche de l'aimable Gyptis.
„ C'eſt à vous, Seigneur, que
„ je dois la liberté de l'adorable
„ fille de Nanus ; diſpenſez-moi
„ de vous conter mes autres a-
„ vantures, elles n'ont rien d'in-
„ terreſſant. Je deſcendis au *Port*
„ *d'Hercule*, où j'avois ſçû que
„ Britamore avoit débarqué. J'ai
„ depuis ce tems parcouru tou-
„ te l'Etrurie, & je commençois
„ à ſoupçonner les Dieux d'être
„ du parti de mon rival, lorſ-
„ que je viens d'aprendre que c'é-
„ toit à vous que je devois la dé-
„ livrance de ma Princeſſe.

Ce fut ainſi qu'Euxene finit ſon recit. Junius le remercia des circonſtances curieuſes dont il l'avoit inſtruit : O ! mon cher Euxéne, lui dit-il, en lui ſerrant la main, toutes vos diſgraces ſont finies, vous revoïez votre Princeſſe, vous la retrouvez fi-

déle ; votre rival eſt mort, & tous les Ports vous ſont ouverts pour retourner en votre Patrie ; mais, hélas ! mes maux ne ſont que de commencer : j'ai perdu en un jour la ſeule Perſonne qui faiſoit tout mon bonheur, elle m'eſt enlevée par un inconnu, & j'aprens que ce raviſſeur eſt le Prince d'Etrurie : j'ignore ce que ma Princeſſe eſt devenuë, & ſi elle eſt véritablement infidéle ; ſi le ſort me la montre un ſeul moment, il la ravit auſſitôt à mes yeux : quelles traverſes, mon cher Prince ! & quand puis-je eſpérer qu'elles finiront ?

Ces triſtes réfléxions occupérent Junius & Euxene juſques à la tente de Britomare : ils y trouvérent la belle Princeſſe des Maſſiliens qui les attendoit avec impatience, ils la priérent de leur conter la ſuite de ſes avantures, elle voulut bien avoir cette complaiſance.

Digitized by Google

„ Que voulez-vous que je vous
„ raconte, répondit la Princeſſe ?
„ imaginez-vous quelles horreurs
„ je reſſentis lorſque je me vis
„ ſeule entre les mains du traitre
„ Britomare. Je m'étois évanouïe
„ dans le Temple, & je fus con-
„ duite en cet état ſur le Vaiſ-
„ ſeau du perfide ; il y avoit dé-
„ ja long-tems que nous étions
„ partis de Marſeille, lorſque je
„ reconnus en quelles mains j'é-
„ tois tombée. Britomare tâcha
„ d'abord de m'apaiſer, il fut
„ même quelque tems ſans ſe pre-
„ ſenter devant moi, & ce ne
„ fut que lorſque nous fûmes ar-
„ rivés au *Port d'Hercule*, qu'il
„ oſa ſe montrer ; je l'accablai
„ des plus cruelles injures, je
„ lui repreſentai toute l'horreur
„ de ſon crime, je le menacai de
„ la colére des Dieux & de celle
„ des hommes : mais que pou-
„ vois-je eſpérer d'un traître qui

Digitized by Google

„ pour ſatisfaire une paſſion im-
„ modérée avoit inſolemment
„ violé l'aſile reſpectable de Dia-
„ ne, trahi la fidélité qu'il de-
„ voit à ſon Prince, & manqué à
„ ce qu'il y a de plus recomman-
„ dable ſur la terre. Britomare
„ en devint plus furieux & plus
„ intraitable ; il me fit monter
„ dans un char, eſcorté par
„ des gens impitoïables comme
„ lui : il me fit parcourir toute
„ l'Etrurie ; mais comme il ſe
„ doutoit qu'on ſeroit pourſuivi,
„ & qu'il craignoit d'être recon-
„ nu à ſes armes, il les laiſſa
„ dans un bois, & il en prit d'au-
„ tres qu'il fit faire ſecrettement
„ à Cluſium ; c'eſt ainſi que j'ai
„ vécu depuis trois mois. Enfin
„ comme ma réſiſtance commen-
„ çoit à le laſſer, il étoit réſo-
„ lu d'en venir avec moi à la
„ derniere violence, il me l'a-
„ voit même déclaré, lorſque la

„ valeur du brave Junius m'a ga-
„ rantie de ce dernier malheur. "

Euxene ſe ſouvint alors de la rencontre qu'il avoit faite & du combat où il s'étoit engagé avec un inconnu qu'il avoit trouvé revêtu des armes de Britomare, & qui conduiſoit dans un char une femme qu'il avoit priſe pour Gyptis; il conta cette avanture à Junius, qui à ce récit reconnut le raviſſeur de ſa Princeſſe; il ſe fit dépeindre cette inconnuë, & il ne douta point que ce ne fut la niéce de Tullius; il aprît de cette maniére qu'elle avoit été conduite à Cluſium.

Euxene ne crut par devoir en demeurer là, il voulut achever d'éclaircir les doutes de Junius; il le conduiſit dans le bois où il avoit vû ſon nom gravé ſur l'écorce des arbres avec celui d'Egerie. Le Prince Romain vit ces témoignages de la fidélité de ſa

Digitized by Google

Princeſſe avec tranſport ; mais ſes ombrages ne furent pas tout à fait diſſipés. Il craignit encore qu'Egerie ne ſe fût enfin renduë aux vœux téméraires du raviſſeur. Gyptis qui s'étoit fait raconter les avantures de Junius, ne put croire Egerie infidéle ; elle raſſura ce Prince ſur ſes craintes, elle ſouhaitta enſuite d'être conduite à Cluſium : Venez-y, Seigneur, ajoûta-t-elle en parlant à Junius, peut-être y retrouverez-vous votre Princeſſe, vous y aprendrez ſans doute qu'elle ne vous a point trahi, & qu'elle ne s'eſt point lâchement livrée aux vœux du Prince Porſena.

Ce Prince menoit une vie triſte & languiſſante ; les armes de Britomare lui avoient été fatales, Euxene l'avoit abattu ſous ſes coups. Depuis que le Prince Phocéen eut reconnu ſon erreur, il en témoigna ſa douleur, & en en-

voïant Egerie à Cluſium, il avoit ordonné qu'on prît ſoin de la guériſon de Porſena : on a vû qu'il l'avoit fait tranſporter dans un Village prochain, où il étoit reſté ; que les gens de ſa ſuite écartés par la valeur d'Euxene, s'étoient raſſemblés, qu'ils avoient rejoint Egerie, & qu'aïant apris à peu près où étoit le Prince, ils l'avoient enfin retrouvé.

Il avoit été impoſſible d'empêcher que la Cour d'Etrurie ne fût inſtruite de ce malheur ; un des gens du Prince s'étoit rendu à Cluſium, il avoit annoncé que le Prince revenant de Rome, où il avoit paſſé quelque tems inconnu, avoit été attaqué par une troupe de bandits, dont le nombre l'avoit accablé. Le Roi crut d'abord cette avanture, il y envoïa ſes Medecins & ſes Chirurgiens, & il aprît avec une fort grande joie que les bleſſures

de ſon fils étoient plus grandes qu'elles n'étoient conſidérables.

Dès que le jeune Porſena ſe crut en liberté de parler, il s'informa du ſort d'Egerie : il ſçut que ſes gens l'avoient conſignée dans une maiſon qu'il lui avoit deſtinée, & qu'elle y étoit avec Aroncine, dont l'habileté lui étoit connuë ; il avoit beaucoup d'impatience d'être en état d'aller la revoir, balançant quelquefois à la renvoïer à Rome ; mais ne pouvant s'y réſoudre qu'il n'eût encore fait quelque tendre eſſai ſur ſon cœur.

L'envoïé de Tullius arriva alors à Cluſium, où il ſe plaignit de l'enlevement d'Egerie, & déſigna ſi bien le Prince qu'il fut reconnu ; & les eſpions que le Roi avoit envoïés à Rome, comme dans les principales Villes d'Italie, pour y faire recherche d'un Prince, étant alors revenus à

Cluſium, ils confirmérent le raport de l'envoïé de Tullius.

Le vieux Porſena avoit projetté de marier ſon fils avec Aſterie ſa niéce : cette Princeſſe étoit belle ; mais elle étoit encore plus vertueuſe ; cependant par un effet de la bizarrerie de ſon étoille, elle avoit aimé Porſena ſans pouvoir s'en faire aimer ; c'étoit la raiſon de la fuite du Prince : Il n'avoit pû ſe captiver ſous les lois que ſon pere lui vouloit impoſer ; il étoit ſorti de Cluſium & il étoit venu déguiſé à Rome, où il devint éperduëment amoureux d'Egerie. On a vû les ſuites de cet amour.

Le Roi d'Etrurie parut fort irrité de l'attentat de ſon fils, il avoüa tout à l'envoïé de Tullius : Raportez à votre Maître, lui dit-il, que je lui ferai juſtice de la violence de mon fils ; il a manqué à ce qu'il devoit à la Ma-

jesté Roïale, & il a violé le droit des gens ; c'eſt un téméraire à qui j'aprendrai ce qu'il doit aux Rois : je vai aporter tous mes ſoins pour vous faire retrouver votre Princeſſe. Il avoit en effet donné des ordres pour cela, lorſque le hazard la fit retrouver par Aſterie, dont elle devint inſéparable.

La fuite d'Egerie avoit cauſé une inquiétude cruelle à Aroncine ; elle ſçavoit que le Prince ſe repoſoit ſur elle de la garde de cette Illuſtre Priſonniére : comment excuſer ſa négligence, elle ne ſçavoit quel prétexte y donner ; mais enfin, il falloit que le Prince fût inſtruit de l'évenement, il alloit arriver à Cluſium; elle ne trouva point d'autre expédient que de recourir à la bonté du Roi, elle lui avoit avoüé ce qu'elle ſçavoit de la Princeſſe, & elle le ſuplia de ſouffrir qu'elle dît au Prince que ſur les plain-

tes de l'Ambaſſadeur Romain, on avoit fait des recherches ſi exactes, qu'enfin Egerie étoit tombée entre les mains du Roi. Le vieux Porſena conſentit volontiers à cette feinte, & le Prince crut véritablement l'avis qu'Aroncine lui fit donner.

Il perdit donc l'eſpérance de revoir la Princeſſe, il ne douta point que le Roi ne la rendît aux inſtances de Tullius : toute ſa paſſion alors ſe réveilla, il ſentit plus que jamais la douleur de voir le triomphe de ſon rival, & peu s'en fallut que ſes plaies ne ſe rouvriſſent. Peut-être fût-il retourné à Rome diſputer le cœur d'Egerie à Junius, ſi le Roi ne lui eût envoïé des gardes avec un ordre exprès de revenir à Cluſium.

Il fallut donc ſe réſoudre à partir; il revint accablé de douleur, & formant divers projets qui ſe détruiſoient l'un l'autre. Gyptis

étoit alors en chemin pour venir à Cluſium : elle y arrivoit avec ſon eſcorte : le Prince envoïa demander ce que c'étoit, on lui répondit que c'étoit la Princeſſe des Maſſiliens avec Euxene, Prince de Phocée, qui alloient chercher les Ports d'Etrurie pour retourner à Marſeille : à ce nom le Prince crut qu'il devoit quelque civilité à la Princeſſe ; il s'avança au-devant d'elle. Gyptis avertie que Porſena venoit, deſcendit de ſon char, & ſe fit conduire par Euxene au-devant du Prince. Junius qui avoit frémi en entendant parler de Porſena, ſe réſolut à tout ce qui pouvoit arriver.

Le Prince rendit à la Princeſſe ce qu'il devoit à ſon rang ; il fit un accüeil fort obligeant au Prince de Phocée ; mais ſa ſurpriſe ne fut pas médiocre quand il aperçut Junius avec eux ; il

rougit en le reconnoiſſant. Junius l'examinoit attentivement, & il ſe préparoit à ſe défendre en cas que le Prince donnât quelques ordres contre lui ; mais la vûë de Junius inſpira à Porſena des ſentimens plus généreux. Il s'aprocha de lui, & le ſaluant avec une politeſſe qui lui étoit naturelle : Seigneur, lui dit-il, vous n'ignorez plus que je ſuis votre rival : dans d'autres lieux je pourois vous diſputer la main d'Egerie ; mais en ceux-ci je ne ſçai vous combattre que de généroſité ; vous avez déja le cœur de la Princeſſe, & j'en uſe aſſez franchement avec vous, pour vous avoüer tout mon deſavantage : je l'ai éloignée de vous ; mais il ne m'a pas été poſſible de vous bannir de ſon ſouvenir. Cet aveu, ajoûta-t-il en ſouriant, eſt aſſez obligeant pour un rival, & puiſque j'ai pû me réſoudre à vous

vous le faire, il me ſemble que je ne dois plus vous être ſuſpect.

Ce diſcours achevoit de lever les doutes de Junius : Seigneur, répondit-il avec beaucoup de reſpect, je n'ai jamais douté de la généroſité du Prince Porſena, ſa vertu le rend recommandable à toute l'Italie ; & ſi j'avois à craindre quelque changement dans les inclinations de la Princeſſe Egerie, je ne pourrois du moins lui reprocher que ſa legereté ; mais elle juſtifieroit la ſienne par les grandes qualités de ſon nouvel amant. C'eſt ainſi que ſe paſſa cette premiere entrevuë.

Le Prince envoïa cependant donner avis à Porſena de l'arrivée de la Princeſſe, d'Euxene & de Junius. Le Roi fut charmé d'aprendre que ſon fils revenoit à Cluſium avec ſon rival ; il marqua un apartement dans le Palais

pour Gyptis & un pour ſon amant. Il déclara enſuite le rang d'Egerie, & il lui manda que Junius arrivoit avec eux à Cluſium & avec le Prince ſon fils.

Cette nouvelle, qu'il croyoit devoir cauſer une joie fort vive à Egerie, l'affligea exceſſivement ; elle embraſſa tendrement Aſterie, & verſant un torrent de larmes entre ſes bras : Ah ! ma chere Princeſſe, lui dit-elle, je n'en doute point, je ſuis trahie, Junius arrive avec la Princeſſe des Maſſiliens ; c'eſt ſans doute cette belle perſonne avec laquelle nous l'avons vû ; il vient me montrer ſa nouvelle conquête ; il vient en triompher à mes yeux : s'il en étoit autrement, reviendroit-il ſi tranquilement avec ſon rival ? ſans doute qu'il m'a cédée au Prince : hélas ! ma chere Aſterie nous allons être ſacrifiées toutes deux au caprice de nos amans.

Digitized by Google

J'ai meilleure opinion de Junius que vous, répondit Aſterie, & je ne veux point le condamner que je ne ſois mieux informée. Le Prince ne revient point pour vous épouſer, le Roi ne le ſouffrira jamais : vous n'avez donc rien à craindre de lui. Je m'imagine, ajoûta-t-elle en riant, que le Prince de Phocée eſt l'amant de la Princeſſe des Maſſiliens, & je prévois que le dénoüement de cette avanture nous ſatisfaira tous. Ne vous faites donc point des idées trop fâcheuſes, ma chere Egerie, & attendez l'évenement ſans vous allarmer.

La Princeſſe ne goûtoit point ces raiſons, elle croyoit que l'arrivée de Junius mettroit le comble à ſa diſgrace.

Porſena étoit ravi du retour de ſon fils : il ſortit au-devant de lui, ſous prétexte d'aller au-devant de la Princeſſe des Maſ-

ſiliens. Dès que le Prince l'apperçut, il deſcendit de cheval & il vint ſe jetter aux pieds du Roi ; ce Prince le reçut en pere, il l'embraſſa les larmes aux yeux : le Prince lui preſenta enſuite Gyptis & Euxene ; mais Porſena qui s'étoit fait informer qui étoit Junius, alla à lui & l'embraſſa avec une affection ſinguliére : il revint enſuite à Euxene, & ils entrérent dans Cluſium, où le Roi conduiſit la Princeſſe dans l'apartement qu'il lui avoit fait préparer, après quoi il manda le Prince dans ſon cabinet.

Ce fut là que le vieux Porſena fit ſentir à ſon fils, non-ſeulement qu'il étoit pere, mais encore qu'il étoit Roi : Je vous pardonne vos égaremens, lui dit-il, parce que vous êtes mon fils ; mais tout autre que vous paieroit de ſa tête le crime que vous avez

commis : ſongez cependant à mériter votre grace par votre ſoumiſſion : je vous défens de penſer à Egerie, & je vous ordonne de regarder dès aujourd'hui Aſterie comme votre femme.

Le Roi n'attendit pas la réponſe ; il laiſſa le Prince dans l'accablement que cet ordre devoit lui cauſer : il avoit prévû ce coup ; mais quelque préparé qu'il y fût, il lui parut inſupportable : il alloit ſe ſéparer pour jamais d'une Princeſſe qu'il adoroit, & en épouſer une qui lui étoit indifférente ; en vain il ſe la repreſentoit ornée de tous les charmes qu'il pouvoit deſirer, il ſuffiſoit que ce ne fut point Egerie, pour qu'il ſe crût le plus malheureux de tous les hommes.

Aſterie aimoit de bonne foi le Prince, elle étoit fâchée que le Roi lui impoſât la néceſſité de l'épouſer ; mais elle obéïſſoit à Por-

ſena, qui croïoit ce mariage néceſſaire au bien de ſon Etat. Elle lui fit part des ſoupçons qui reſtoient à Egerie contre Junius ; le Roi eut la bonté d'en entretenir le Romain, il fut ravi de ces diſpoſitions ; les aſſurances que le Prince lui avoit données de la fidélité d'Egerie, avoient achevé de le raſſurer.

On ne peut exprimer la joie de Junius en aprenant les craintes d'Egerie : il ne douta plus qu'il ne fût encore maître de ſon cœur, puiſqu'elle étoit jalouſe. Il conta au Roi les avantures de Gyptis ; Porſena en donna avis à Aſterie, qui tout auſſi-tôt le raporta à Egerie : quel fut ſon raviſſement quand elle crut ſon cher Junius fidéle ! il vint la voir, & il ſe jetta à ſes pieds. Il eſt plus aiſé de s'imaginer ce qu'ils ſe dirent que de l'exprimer. On n'a jamais vû deux amans plus ſatisfaits. Le fils du

Digitized by Google

Roi prît enfin ſon parti, il avoit revû Egerie en particulier, il lui avoit demandé mille fois pardon; la force de la tendreſſe qu'elle avoit pour Junius le toucha; elle lui parla d'Aſterie, & elle le convainquit qu'elle méritoit toute ſon attention. La Princeſſe Romaine le conduiſit aux pieds de la Princeſſe Etruriene, avec laquelle il prît un engagement qu'il ne viola plus.

Le bruit de cette révolution parvint bien-tôt à Rome, elle y produiſit des effets bien contraires. Tullius en fût ravi, il ne ſongea plus qu'à finir l'alliance qu'il avoit projettée depuis longtems: il réſolut d'achever le mariage de ces deux filles avec les deux Tarquins.

L'aînée Tullie & le jeune Tarquin s'aimoient toûjours tendrement; mais ils étoient vertueux, & la voix du devoir faiſoit plus

ſur eux que celle de l'amour ; ils ſe réſolurent d'obéir & de ſe ſéparer pour jamais : ils ſe firent donc un tendre adieu ; mais l'aîné Tarquin plus hardi demandoit toûjours la jeune Tullie, & comme elle ne pouvoit ſe réſoudre à en épouſer un autre que Junius ; elle prenoit le refus de l'aîné Tarquin pour prétexte du ſien : cependant elle avoit bien d'autres vûës, elle prévit à la fin qu'elle ne pouvoit être à Junius ; mais elle ne put ſe réſoudre à ſouffrir qu'il fût à Egerie : elle ſe mît en tête d'empêcher leur mariage, & elle forma les plus funeſtes projets. Elle ſe déroba de Rome, & elle prît la route de Cluſium ; mais afin qu'on ne la cherchât point, elle laiſſa un billet dans ſon cabinet qu'elle conçut en ces termes.

„ Les obſtacles qui ſe trouvent „ aux volontés du Roi, à l'union

„ de ma ſœur & à la mienne
„ avec les deux Tarquins, m'o-
„ bligent de recourir à l'autori-
„ té des Dieux: réſoluë à me re-
„ gler ſur leur réponſe, je vai
„ conſulter les fortunes d'An-
„ tium: ne deſaprouvez point
„ mon entrepriſe; je ne cher-
„ che que le bien de l'Etat, &
„ la ſatisfaction du Roi: je re-
„ viendrai auſſi-tôt à Rome ac-
„ complir l'ordre des deſtinées,
„ & me joindre à celui des deux
„ Tarquins que le Ciel m'indi-
„ quera: on voudroit inutile-
„ ment me chercher, je veux
„ conſulter l'Oracle ſans être
„ connuë. TULLIE.

La Princeſſe après avoir écrit ce billet, deſcendit déguiſée en homme par une échelle de corde, & elle alla joindre un eſclave qui l'attendoit avec des relais de l'autre côté du Tibre. Elle ſortit ainſi de Rome, & elle prît le che-

min de l'Etrurie, déterminée aux derniéres extrémités contre Egerie.

La fuite de Tullie fit beaucoup de bruit à Rome. Le Roi qui la connoiſſoit, en eut de l'inquiétude ; il craignit les artifices & les ruſes d'une fille ambitieuſe & dénaturée : ſur tout rien n'égala la ſurpriſe de Tarquin : il avoit perdu ſes premiers ombrages ; mais ce voïage miſtérieux & précipité les fit renaître ; il voulut ſuivre la Princeſſe. Il ſortit de Rome avant que le Roi eût donné ordre de l'en empêcher ; il ne doutoit point que ce Prince ne ſe perſuadât que ce voïage étoit concerté avec lui, & qu'il ne cherchât à le retenir. C'étoit en effet les vûës de Tullius ; & lorſqu'il aprit que Tarquin étoit parti bruſquement, il en fut extrêmement allarmé, croïant qu'il étoit allé joindre Tullie, & qu'ils

ne manqueroient pas de revenir mariés ; mais le Ciel en avoit autrement disposé.

Tarquin cherchoit en vain à pénétrer les motifs de Tullie, il ne pouvoit les trouver ; il ne croyoit pas la Princesse assez dévote pour se mettre des scrupules dans la tête, il falloit donc qu'elle eût d'autres vûës ; mais que s'étoit-elle proposé ? qu'elle étoit la cause de ce départ ? c'est ce qui lui causoit une inquiétude inconcevable.

Un jour que l'excès de la chaleur l'avoit obligé de s'arrêter dans un bois pour y attendre le frais, il étoit descendu de cheval & il erroit à l'avanture dans les diverses routes de ce bois, lorsqu'il crut y apercevoir quelques caracteres tracés sur l'écorce d'un arbre ; il s'en aprocha, il y vit le nom d'Egerie & celui de Junius : il y devint plus at-

tentif : que penſa-t-il lorſqu'il reconnut que la Princeſſe y rendoit juſtice à la fidélité de ſon amant, & qu'elle s'y plaignoit qu'une rivale qu'elle ne connoiſſoit point l'avoit livrée à ſon raviſſeur ? ce détail lui fit ouvrir les yeux ſur cent circonſtances qui lui avoient échapé; il ſe ſouvint que Tullie l'avoit engagé à paroître amoureux d'Egerie. Ah ! ſans doute, s'écria-t-il, elle me trahiſſoit ! la perfide vouloit donner de l'ombrage à Junius pour l'obliger de venir à elle : voilà par quels indignes motifs la cruelle agiſſoit ; elle m'eût ſacrifié à Junius, s'il eût été aſſez lâche pour abandonner la Princeſſe.

Ces réflexions irritérent Tarquin au point qu'il ſe crut guéri. Tullie ne lui parut plus digne de lui : il ſe flatta de l'avoir oubliée, & il revint en diligence à Rome pour ſe recon-

Digitized by Google

cilier avec Tullius. Il arriva au Palais, il se rendit droit à l'apartement du Roi : Seigneur, lui dit-il, je suis prêt d'obéïr à vos ordres, je viens me rendre à l'engagement que vous avez voulu que je contracte, je suis disposé à épouser la Princesse Tullie.

Le Roi fut étonné de ce changement, peu s'en fallut qu'il ne lui fut suspect ; mais enfin comme il souhaittoit ardemment cette double alliance, il n'en demanda pas davantage : il donna des ordres pour achever les deux mariages, & dès le lendemain l'aîné Tarquin devint l'époux de l'aînée Tullie.

Ce fut alors que la jeune Tullie arrivée à Clusium se fit couper les cheveux & peindre les sourcils : elle se fit instruire de l'état de la Cour de Porsena, elle vit le Roi, elle vit le Prince ;

& ce qui la fit frémir, elle vit ſa rivale avec ſon fidéle Junius.

Peu s'en fallut que ſa haine & ſon amour ne la trahiſſent; mais enfin elle ſe rendit maîtreſſe de ſon tranſport. Elle ſuivoit exactement la Cour, & elle trouva moïen de ſe faire preſenter à Euxene comme un jeune Grec que la tirannie des Perſes avoit chaſſé de ſa patrie. Tullie parloit cette langue parfaitement: ſon air hardi & ſa beauté plurent au Prince Phocéen, il la prît à ſon ſervice. Il étoit abſolument néceſſaire aux deſſeins de Tullie d'être près de la Cour, pour examiner Egerie; elle ſe fit informer de ſa conduite, & elle ſçut qu'elle devoit partir pour Rome dans le tems qu'Euxene devoit s'embarquer avec Gyptis pour Marſeille. Elle n'avoit point de tems à perdre: elle alla chez Egerie de la part d'Euxene, elle demanda

Digitized by Google

à l'entretenir dans son cabinet. La malheureuse Egerie la suivit sans aucune défiance : la Princesse l'écoutoit & elle étoit fort attentive à la ressemblance qu'elle trouvoit entre ce jeune Grec & la fille de Tullius ; elle en étoit si fort occupée, qu'elle n'avoit point d'autre attention. Tullie s'en aperçut & en profita : elle tira un poignard qu'elle cachoit sous sa robbe & elle le plongea dans le sein de la Princesse, qui tomba comme une personne morte sur une pile de carreaux. La cruelle Tullie sans s'étonner, sortit du cabinet dont elle attira la porte ; & au lieu de retourner chez Euxene, elle alla monter à cheval dans une ruë voisine, d'où elle reprît le chemin de Rome avec plus de bonheur que son crime ne le méritoit.

On fut plus d'une heure sans

s'apercevoir du malheur d'Egerie ; mais une de ſes femmes étant entrée dans ſa chambre, la trouva noïée dans ſon ſang : elle fit un cri auquel les autres accoururent. On crut la Princeſſe morte. Le malheureux Junius informé de l'état déplorable où étoit ſa chere Egerie, penſa mourir cent fois en l'aprenant ; d'autant plus affligé qu'il ignoroit de quelle part venoit cet horrible coup. Le Roi, le Prince, la vertueuſe Aſterie, l'aimable Gyptis, & ſon fidéle Euxene n'étoient pas moins occupés à conſoler ce Prince, qu'à donner leurs ſoins à ſecourir Egerie.

On ſçut enfin que le Grec d'Euxene étoit entré avec la Princeſſe dans ſon cabinet, & elle-même étant un peu revenuë de la foibleſſe que lui avoit cauſé la perte de ſon ſang, elle confir-

ma les ſoupçons qu'on avoit pris contre ce perfide Grec. Quel fut le deſeſpoir d'Euxene lorſqu'il ſçut qu'on attribuoit cet attentat à un homme qui lui apartenoit ?

Il donna ordre qu'on le pourſuivit. Egerie fit entendre qu'elle ſoupçonnoit Tullie de s'être déguiſée pour la poignarder ; elle dit la reſſemblance qu'elle avoit remarquée entre la fille de Tullius & l'aſſaſſin ; mais on n'y ajoûta point foi, on crut que c'étoit l'effet de ſa bleſſure, & on ne ſongea qu'à lui donner tout le ſoulagement dont elle avoit beſoin : heureuſement ſa plaie ne ſe trouva point dangereuſe, & les Medecins répondirent d'abord de ſa vie. Cette eſpérance rendit le repos à Junius, & raſſura tous ceux que ce coup avoit allarmés. Le courage que la Princeſſe témoigna dans cette ſituation, contribua beaucoup à ſa guériſon.

Digitized by Google

Le Roi donna de nouveaux ordres pour la pourſuite de l'aſſaſin ; mais il étoit déja hors de l'Etrurie. La farouche Tullie revint à Rome, perſuadée qu'elle s'étoit vengée de ſa rivale ; le mariage de Tarquin avec ſa ſœur ne l'affligea point. Elle vint ſe jetter aux pieds de ſon pere : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez à votre fille la hardieſſe qu'elle a priſe de ſe dérober quelques jours à votre preſence ; elle a voulu conſulter les Dieux ſur la double alliance que vous avez crûë néceſſaire entre vos filles & les deux Tarquins ; la réponſe qu'elle a reçûë eſt telle que vous pouviez l'eſpérer : commandez, Seigneur, je ſuis prête d'épouſer le jeune Tarquin.

Le crédule Tullius ajoûta facilement foi aux paroles de ſa fille, & dès le ſoir même Arvus fut uni à la jeune Tullie. Le Roi

ſe crut par ce double mariage au comble de ſes vœux ; il ſe flatta de voir la paix aſſurée dans ſa famille, que la douceur de l'aînée Tullie ſerviroit de frein à l'impétuoſité ambitieuſe de l'aîné Tarquin, & que l'humanité d'Arvus adouciroit la férocité de la jeune Tullie.

Mais les vûës d'un pere tendre, & d'un Roi ſage & politique furent bien-tôt trompées par une fille dénaturée, & par un Gendre ambitieux. Tarquin en revoïant l'aînée Tullie s'aperçut qu'il s'étoit trop preſſé de donner la main à ſa ſœur ; ſes feux ſe rallumérent par la jalouſie : il ne put voir entre les mains de ſon frere une femme qu'il idolâtroit : la jeune Tullie elle-même ne vit qu'avec deſeſpoir la Couronne aſſurée à ſa ſœur par ſon mariage avec l'aîné Tarquin. L'ambition reprît le deſſus dans un cœur où l'a-

mour ſembloit s'être éteint depuis qu'il n'étoit plus entretenu par la jalouſie, & que la cruelle Tullie penſoit n'avoir plus de rivale.

Mais on aprit à Rome la guériſon d'Egerie, preſque auſſitôt qu'on y ſçut ſa bleſſure: Tullie ne craignoit pas qu'on oſât l'accuſer de ce crime, ſon rang de fille du Roi la mettoit à couvert; mais la convaleſcence de ſa rivale lui cauſa les plus cruels tourmens: Je la reverrai donc triomphante, s'écria-t-elle, & l'ingrat Junius pourra impunément l'adorer; l'orgueilleuſe étalera ſa victoire à mes yeux, tandis qu'épouſe du foible & de l'imbécile Arvus, j'aurai perpétuellement devant les yeux un objet que je déteſte: malheureuſe de perdre en même-tems la Couronne & la poſſeſſion d'un traître que j'adorois!

La furieuſe Tullie tourna auſ-

ſi-tôt toutes ſes vûës du côté de Tarquin ; c'eſt à lui de me vanger, ajoûtoit-elle, qu'il me rende la Couronne, & qu'il me mette en état de perdre Egerie : s'il m'abandonne ma rivale, je conſens à lui abandonner Junius.

La barbare Tullie étoit trop adroite pour ſe déclarer à Tarquin ; elle ne lui fit voir qu'un regret artificieux de l'avoir perdu : le Prince la crut aiſément. Un amant dont la paſſion n'a point la vertu pour fondement, ne conſulte jamais que ce qui le flatte. Tullie pour gagner Tarquin & pour l'enflamer davantage, ne le fit pas languir longtems : elle crut qu'elle ne pouvoit trop acheter la vengeance qu'elle méditoit.

Ce fut alors que Junius ramena la vertueuſe Egerie à Rome ; elle s'étoit arrachée de la Cour

d'Etrurie avec peine : elle y étoit attachée à la Princeſſe Aſterie & à l'aimable Gyptis par les liens de la plus douce amitié ; mais ſon devoir la rapelloit à Rome. Elle vit partir la Princeſſe des Maſſiliens avec l'heureux Euxene. On avoit apris à Marſeille la mort du cruel Britomare & l'heureuſe délivrance de Gyptis. Nanus leur avoit envoïé un Vaiſſeau ſur lequel ils s'embarquérent ; ils furent reçus avec toute la joie & toutes les marques de l'allegreſſe publique que leur mariage acheva de combler.

Le jeune Porſena épouſa enſuite la genereuſe Aſterie. La Princeſſe Egerie vit ces deux mariages avec joie, parce qu'ils mettoient le comble aux vœux des deux Princeſſes, qui lui étoient également chéres ; mais elle conſervoit un fonds de triſteſſe, qu'elle avoit peine à vaincre :

elle craignoit toûjours la haine implacable de Tullie, qu'elle n'avois que trop éprouvée.

Egerie arriva dans ces diſpoſitions à Rome. Le Roi la reçut avec les témoignages de la plus grande bonté : il fit le même accueil à Junius, & bien-tôt il leur permit de s'épouſer. Cette cérémonie ſe fit ſans pompe & ſans ſolemnité. Egerie craignit de réveiller la jalouſie de Tullie par un trop grand appareil.

Mais c'étoit aſſez à la barbare Princeſſe qu'elle vît ſa rivale entre les mains de Junius, pour qu'elle jurât ſa perte : elle ne ceſſa plus alors de preſſer Tarquin de s'unir à elle par des nœuds plus étroits : elle le prît par l'endroit où il étoit le plus ſenſible, c'eſt-à-dire, par l'ambition ; elle lui dit que le Trône lui apartenoit : elle lui repreſenta la dignité de ſa naiſſance qu'il

raportoit aux Héraclides, autrefois maîtres du Peloponneſe & depuis ſouverains de la célébre Corinthe : elle lui retraça la façon dont un autre s'étoit emparé de la Couronne à Rome, & quoique cet autre fût ſon propre pere, elle n'oublia rien pour le rendre odieux à ſon gendre : enfin elle tourna toutes ſes vûës contre ſa ſœur, & elle agit ſi puiſſamment ſur l'eſprit du farouche Tarquin, qu'ils complotterent dans cet horrible entretien, lui de ſe défaire de ſa femme, & elle de ſon époux.

Peu de jours ſuffirent pour l'accompliſſement de cet odieux complot, le jeune Tarquin & l'aînée Tullie périrent preſque au même tems : on ne douta point qu'ils n'euſſent été empoiſonnés ; mais ce qui fit horreur, c'eſt qu'au bout d'un aſſez court intervalle, dans un tems où les pleurs

pleurs du Roi n'étoient pas ſechés, & où les regrets du peuple duroient encore, l'audacieux Tarquin & la perfide Tullie, ſans conſulter la volonté du Roi, s'unirent eux-mêmes par un mariage qui ne mit pas même le comble à leurs crimes.

Tullius fut obligé de diſſimuler encore cet attentat : il avoit pleuré ſecrettement la mort déplorable de ſa fille & celle de ſon gendre, il gémit en particulier de l'alliance déteſtable qu'il vit faire entre le frere de l'un & la ſœur de l'autre; & il jugea que le mépris qu'on faiſoit de ſon autorité étoit un préſage funeſte pour la ſûreté de ſes jours ; mais qu'eût fait un pere malheureux qui ne pouvoit venger la perte de ſes enfans que ſur ceux qui lui reſtoient ? l'infortuné Tullius crut qu'il n'avoit plus d'autre parti à prendre que celui du ſi-

lence & de la diſſimulation.

Cependant les jours d'Egerie offenſoient cruellement l'implacable Tullie ; elle ne s'étoit pas renduë coupable d'un parricide & d'un adultére pour en demeurer là, & le remords du crime la ſollicitoit ſans ceſſe d'en commettre de nouveaux ; il falloit qu'elle immolât Egerie : mais comment y réüſſir, tant que Tullius regneroit ? elle crut qu'il n'y avoit que le Trône qui lui pût aſſurer l'impunité, & elle enhardit Tarquin à tout oſer contre ſon propre pere.

L'ambitieux Tarquin n'étoit que trop diſpoſé à ſuivre les conſeils audacieux de Tullie : il commença donc à mettre dans ſes intérêts ceux des Patriciens que le gouvernement trop populaire de Tullius rendoit ennemis ſecrets de ce Prince, & ſes libéralités parmi les Plebeïens jetté-

rent dans ſon parti tous ceux que le mauvais état de leurs affaires, que la débauche ou que l'amour de la nouveauté diſpoſent toûjours en faveur de la tirannie. Bien-tôt le Roi n'ignora plus les complots qui ſe formoient contre ſa puiſſance & contre ſa vie. Le malheureux Tullius frapé de l'horreur du crime & de la néceſſité de punir ſon gendre & ſa fille, tâcha de les adoucir; il leur fit connoître qu'il n'ignoroit aucun de leurs deſſeins, & il emploïa tantôt les plus tendres prieres pour les fléchir, & tantôt les menaces les plus terribles pour les intimider; mais ni les avertiſſemens, ni les exhortations ne pûrent rien ſur des eſprits que l'amour du crime aveugloit: Tarquin même eut l'audace d'avoüer ſes deſſeins; du moins il demanda que ſon droit fût décidé dans le Sénat.

Alors Tullius crut qu'il n'avoit plus rien à ménager, il fit assembler le Sénat & il y fit citer Tarquin ; il lui demanda quelle raison il avoit de conjurer contre sa vie ? Répondez, lui dit-il, sans rien dissimuler ; & puisque vous avez choisi le Sénat pour Juge, dites de quoi vous m'accusez.

Tarquin comptoit sur le suffrage des Sénateurs, dont il avoit gagné les plus puissans ; il eut donc la hardiesse d'accuser Tullius de lui avoir ravi la Couronne pendant sa minorité, sous la promesse trompeuse de la lui rendre lorsqu'il seroit majeur. Le Roi l'écouta patiemment, & il lui répondit ensuite avec beaucoup d'éloquence, s'il est vrai que les discours qu'on lui fait tenir, ne soient pas l'ouvrage des Historiens : les plus zélés Partisans de Tarquin n'oférent en-

core se déclarer pour lui.

Tullius profita de leur consternation, il congédia le Sénat & il convoqua le peuple : il monta sur son Tribunal, & il exposa le sujet de cette assemblée ; & sans se plaindre de Tarquin, il se contenta d'insinuer que ce Prince prétendoit que le peuple n'avoit pas eu droit de lui déférer la Couronne : voïant ensuite que les Plebéiens s'indignoient que quelqu'un révoquât leur pouvoir en doute, il les pria de ne point s'aigrir contre Tarquin : Ecoutez ses remontrances, leur dit-il, avec une modération étudiée, donnez-lui même le gouvernement, si vous trouvez qu'on lui ait fait tort ; je remets volontiers la Couronne entre les mains de ceux qui me l'ont confiée.

Ce discours produisit tout l'effet que Tullius en avoit attendu, il feignit de vouloir descendre

de ſon Tribunal ; mais les prieres du peuple l'arrêtérent ; tous le preſſérent de garder une Couronne qu'il avoit ſi bien méritée, & quelques-uns propoſérent même de faire main-baſſe ſur Tarquin & ſur ſes partiſans : ce dernier fut obligé de ſe dérober à la fureur du peuple, qui voulut l'immoler à la ſureté de ſon beau-pere ; & Tullius fut reconduit au Palais, au milieu des acclamations & des applaudiſſemens.

Le perfide Tarquin craignit que le mauvais ſuccès de cette entrepriſe ne l'expoſât au juſte courroux du Roi ; il ſe tint longtems enfermé dans ſa maiſon, il y forma bien-tôt de nouveaux complots : la parricide Tullie ne ceſſoit de l'animer contre ſon pere ; elle lui conſeilla de tenter la voie de la réconciliation, penſant qu'après avoir appaiſé Tul-

Digitized by Google

lius, elle viendroit bien à bout de desarmer le peuple. Cette voie réüssit, le foible Tullius en crut trop aisément de trompeuses aparences : il ne se défia point des recherches de sa fille & de son gendre, il les crut sinceres, & il leur rendit son amitié.

Tarquin avoit la parole des conjurés, qui craignoient avec raison que le Roi ne leur pardonnât pas aussi aisément qu'il avoit fait à ses enfans ; ils s'assemblent dans la place, un jour que le peuple étoit dispersé dans la campagne. Tarquin sort alors de sa maison, suivi d'une troupe de conjurés, qui portoient tous des poignards cachés sous leurs habits ; il est reçû par les autres, il se met à leur tête, & il marche au Sénat qu'il convoque & où il se fait reconnoître Roi ; alors l'imprudent Tullius averti de ce nouvel attentat, sort de

ſon Palais & il accourt précipitamment au Sénat; il y voit ſon gendre revêtu de toutes les marques de la Roïauté. Le courageux vieillard s'aperçut bien au ſilence des Sénateurs qu'il n'avoit rien à eſpérer d'eux; mais il voulut défendre ſes droits juſques au dernier moment de ſa vie, il ſe jette ſur Tarquin pour l'arracher du Trône où il étoit inſolemment aſſis.

Tarquin fut ravi qu'il eût commencé l'attaque; il ſe ſaiſit impitoïablement de ſon beau-pere & il l'enléve: le malheureux Roi apelle inutilement ſa garde, qui ſéduite ou intimidée, garde un lâche ſilence. Le parricide Tarquin n'aïant plus rien alors qui l'arrêtât, précipite lui-même Tullius du haut des degrés dans la Place publique; il ſe releve à peine, & il implore envain le ſecours du peuple, il ne trouve

de toutes parts que des gens dévoüés à Tarquin ; il reprend le chemin du Palais, escorté par quelques domestiques fidéles : il est enfin tué par les ordres de Tarquin, & les conseils de la barbare Tullie.

Alors Tullie ne garda plus de mesures, elle monte sur son chariot, & elle accourt pour prendre part à la victoire de son mari : elle trouve sur ses pas son pere misérablement massacré, la ruë étoit trop étroite pour qu'elle pût passer à côté du cadavre ; le cocher épouvenré s'arrête à cet horrible spectacle ; la feroce Tullie s'en irrite & elle force ce malheureux de passer par-dessus le corps expirant de son pere : cette ruë fut depuis apellée à cause de ce funeste évenement, la ruë *Scelerate*.

Ce fut ainli que Rome tomba sous le pouvoir du dernier Tar-

quin, ſon orgueil lui fit donner le titre de *Superbe*, & ſes crimes le rendirent le fleau des Romains ; il remplit la Ville de meurtres : la triſte Egerie fut la premiere victime que la barbare Tullie immola à ſa fureur : Junius périt bien-tôt par les embûches du perfide Tarquin : la crainte qu'un fils vertueux ne vengeât ces morts illuſtres, porta dans la ſuite Tarquin à ſe défaire de cet enfant. Il lui reſtoit un frere qui ſauva ſa vie en affectant une imbécilité qu'il ſçut ſi bien contrefaire, qu'il en acquit le nom de *Brutus* : ce fut lui qui vengea tant de meurtres, & qui délivra enfin Rome de l'eſclavage des Tarquins.

Digitized by Google

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

PERCALE,

Sous Cleoméne & Demarate, Rois de Lacedémone.

LE ſecours que Cleoméne avoit accordé à Iſagoras, avoit jetté entre les Athéniens & les Lacedémoniens des ſemences de jalouſie, qui produiſirent dans la ſuite une haine déclarée: Cliſthénes rétabli dans le gouvernement, n'oublia point les efforts faits pour l'en dépoüiller; & les Athéniens,

qui pendant qu'ils avoient été ſoumis au joug des Piſiſtratides, n'avoient ſongé qu'à ſe maintenir, ne ſe virent pas plûtôt libres, qu'ils penſérent à s'acroître *, & qu'ils affectérent la ſouveraineté de la Gréce, que les Lacedémoniens étoient ſeuls en état de leur diſputer.

La révolution qui venoit de ſe faire dans les villes Gréques d'Ionie, faiſoit alors l'attention de tous les Grecs d'Europe. Darius Roi de Perſe s'étoit engagé mal-à-propos dans la guerre contre les Scythes, & il avoit mené avec lui les Princes, qui ſous ſa protection, avoient aſſervi leur Patrie. Hiſtiée, tiran de Milet

* *Et Athenienſes quidem augeſcebant. Si quidem dum tirannis ſubjecti fuerunt, nullis fini timorum in bello: praſtantiores erant, liberati verò tirannis, multò primi extitêre. Unde liquet eos dum continebantur, ſegnis propoſiti fuiſſe, tanquam Domino laborantes: at libertate parta, ſibi ipſi quiſque rem gerere properabat.* Herod. Lib. 5. chap. 78.

& Miltiade, Prince de la Cherſonèſe, avoient été commis à la garde d'un pont que les Perſes avoient jetté ſur le Danube. Au bruit de la déroute de Darius, Miltiade voulut en rompant le pont, couper le retour aux Perſes : Hiſtiée s'y opoſa, & ſon avis fut ſuivi. Le Roi informé de l'importance de ce ſervice, emmena Hiſtiée à Suſe, & il l'y arrêta par ſes bienfaits. Miltiade au contraire craignant le reſſentiment de ce Prince, ſe ſauva dans la Cherſonèſe, où il acheva d'établir ſa domination.

Hiſtiée ſuivit Darius à regret. De quelques biens qu'il fut comblé à la Cour de Perſe, il eût mieux aimé être le premier à Milet que le ſecond à Suſe. Il cherchoit donc les moïens de rompre ſes liens, lorſque le ſoulevement de l'Ionie lui en fournit l'occaſion.

Digitized by Google

Darius en repaſſant d'Europe en Aſie, avoit laiſſé ſous le commandement de Megabize une armée de quatre-vingt mille hommes, avec ordre de ſoumettre la Thrace & la Macedoine, & d'y éxiger le feu & l'eau qui étoient les marques de l'hommage. Toute la Gréce en fut allarmée, & chaque ville en particulier trembloit déja pour ſa liberté, lorſque la défection de Milet & des principales Villes de l'Ionie, raſſura les Grecs juſtement allarmés de l'invaſion dont les Perſes les menaçoient.

Ariſtagoras gendre d'Hiſtiée & qui gouvernoit Milet en l'abſence de ſon beau-pere, avoit engagé Artapherne, frere de Darius & Satrape de Sardis, à ſe liguer avec lui contre les Naxiens. Le mauvais ſuccès de cette expédition fit craindre à Ariſtagoras que les Perſes ne l'en puniſſent, & ce

Digitized by Google

fut pour éviter ſa perte, autant que pour obéir aux invitations ſecrettes d'Hiſtiée, qu'il porta les Miléſiens à ſecoüer le joug des Perſes. Exemple qui fut bientôt ſuivi de la révolte de toutes les colonies Gréques alors ſoumiſes à la domination des Perſans.

Ariſtagoras demanda du ſecours à toute la Gréce, il vint lui-même à Lacedémone, où il fut refuſé, & peut-être l'eût-il été par les Athéniens, ſi leur intérêt particulier ne les eût engagés d'entrer dans la ligue qu'il leur propoſa.

Hippias s'étoit retiré à Sardis auprès d'Artapherne, & il ne ceſſoit de le ſolliciter contre les Athéniens. Ceux-ci craignant l'effet de ſes ſollicitations, envoïérent des Ambaſſadeurs à Sardis pour en empêcher le ſuccès; mais Artapherne aïant répondu qu'il fal-

loit avant tout rétablir Hippias, ils réſolurent de tout hazarder pour la conſervation de leur liberté : ils s'unirent donc avec Ariſtagoras, & ils armérent une eſcadre de vingt vaiſſeaux, qui mit Sardis en cendres. Darius irrité de cette audace, jura d'en tirer la plus terrible vengeance *; & cependant il envoïa Hiſtiée en Ionie, penſant que ſa preſence arrêteroit la rebellion. Hiſtiée ne ſe vit pas plûtôt libre qu'il ſe joignit aux Ioniens. Il n'avoit ménagé la révolte de Milet que comme le ſeul moïen qui lui reſtoit de ſe procurer la liberté, jugeant que le Prince au premier bruit de la révolte, le renvoieroit à Milet pour la faire finir ; ce fut ainſi qu'il trompa la confiance de Darius.

* Tous les jours un Officier avoit ordre d'avertir Darius à ſon ſouper, qu'il ſongeât de ſe venger des Athéniens.

Digitized by Google

Le Roi crut donc n'avoir plus rien à ménager : trois de ſes gendres accoururent à Sardis qu'ils remirent ſous l'obéïſſance des Perſes. Les Athéniens revenus chez eux refuſérent d'autres ſecours. Ariſtagoras forcé d'abandonner Milet & de ſe retirer en Thrace, y périt avec ſon armée. Les Miléſiens rétablirent leur ancien Gouvernement, & refuſérent l'entrée de leur Ville à Hiſtiée, qui peu de tems après tomba entre les mains des Perſes, qui le firent attacher à une croix, & envoïérent ſa tête à Darius. Ce Prince plus ſenſible au ſouvenir de ſes ſervices, qu'à ſa trahiſon, ne put refuſer des larmes à ſon malheur.

Rien ne réſiſta plus aux armes des Perſes : Milet fut pris & ſaccagé ; Darius ne s'occupa que du deſſein d'humilier la Gréce, & de ſe venger en particulier

des Athéniens. Quelque précaution que les Lacedémoniens euſſent priſes dans cette rencontre pour ne pas offenſer les Perſes, il étoit impoſſible qu'ils échapaſſent au péril general ; leurs Rois étoient alors diviſés entr'eux, & la défiance où ils étoient l'un de l'autre, jointe à la jalouſie qui s'étoit élevée entre Athènes & Lacedémone, préparoit en aparence une puiſſante diverſion en faveur de Darius.

Des deux Rois qui régnoient alors à Sparte, Cleoméne de la branche des Euriſthenides étoit le plus puiſſant & le plus accrédité. Le refus qu'il avoit fait de ſecourir Ariſtagoras, avoit été enviſagé par les plus ſages comme un trait de prudence, pour ne pas expoſer mal-à-propos l'Etat au reſſentiment des Perſes ; & la réſiſtance qu'il fit au contraire à ceux qui vouloient céder au tems,

Digitized by Google

lorſque Darius eût tout-à-fait déclaré ſes intentions, fut regardée par les plus prévenus, comme un témoignage inconteſtable de ſon amour pour ſa patrie & de ſon inviolable attachement à la liberté de la Gréce. D'autres ſoupçonnérent qu'il y eut peut-être dans ſa conduite plus de vûës perſonnelles que de véritable zéle pour le bien general. Cleoméne étoit exceſſivement ambitieux, & s'il eut quelques qualités recommandables, elles furent balancées par les plus grands défauts: il ſe crut tout permis pour ſatisfaire ſon ambition; fourbe par ſiſtême & par inclination, naturellement cruel, perfide, ingrat & profane juſques au ſacrilége, il contoit pour rien les ſervices qui ceſſoient de lui être utiles; & il mépriſoit juſques aux Dieux qu'il faiſoit profeſſion d'adorer: furieux & livré à tous les

excès de la colere, il tomba dans des égaremens d'eſprit, qui dégenérérent enfin en phrenéſie : c'eſt ainſi que ce Prince eſt caractériſé par les anciens Hiſtoriens.

Demarate ſon collegue, de la race des Proclides, avoit des inclinations plus douces & plus humaines ; beaucoup plus jeune que Cleoméne, il l'emportoit encore ſur lui par les agrémens perſonels, qui prévenoient d'abord en ſa faveur : il joignoit à cet avantage les plus excellentes qualités de l'eſprit & du cœur : adroit dans tous les exercices, qui rendoient alors les jeunes gens de Sparte ſi célébres ; l'hiſtoire lui rend ce glorieux témoignage, qu'il fut le ſeul Roi de Lacedémone qui eût remporté le prix aux jeux olympiques. Brave ſans témérité & attaché à ſa patrie ſans emportement, il n'alla point

Digitized by Google

au-devant du danger ; mais il ſçut le braver à propos, lorſqu'il s'offrit : cherchant à ménager un ennemi tout puiſſant, il évita ſans lâcheté toutes les occaſions de l'irriter : ainſi dans un état libre il conſerva toûjours un eſprit modéré ; & lorſqu'il fut obligé de chercher un azile chez des Princes, qui regardoient comme un crime l'amour de l'indépendance, il ne rabattit rien de celui qu'il avoit pour la liberté.

Deux Rois de mœurs & de qualités ſi differentes, ne pouvoient long-tems être unis. Demarate, quoique plus jeune connut tout le danger que l'Etat couroit ſous un Prince tel que Cleoméne, & il étoit réſolu de s'opoſer à ſes deſſeins, lorſqu'un autre intérêt vint achever ce que la diverſité des caractéres avoit commencé. Cleoméne & Demarate devinrent rivaux d'a-

mour comme ils l'étoient d'Etat, & les charmes de Percale leur inſpira une paſſion à tous deux, qui cauſa enfin la perte de Demarate.

Quoique ce Prince fût aimé, & que ſon rival fût haï, un troiſiéme l'avoit emporté par les ſoins & par la jalouſie de Cleoméne. Leotychides Prince de la race des Proclides, & qui tenoit le premier rang après Demarate, s'étoit auſſi déclaré l'amant de Percale. Il n'avoit aucune qualité recommandable : il étoit laid, petit, & boiteux; ſon eſprit ſe reſſentoit de la foibleſſe de ſon corps, & quoiqu'il fût brave, parce que le courage étoit naturel à tous les Lacedemoniens, il avoit ſi peu de bonnes qualités, qu'elles parurent confonduës avec les mauvaiſes.

Il alloit cependant épouſer

Percale, & le jour étoit marqué pour la cérémonie. Demarate avoit fui de Sparte, & il s'étoit retiré à quelques milles de cette Ville, dans une maiſon qu'il avoit ſur les bords de l'Eurotas. Percale gémiſſoit en ſecret du ſacrifice qu'on l'obligeoit de faire de ſa liberté : Que deviendrai-je, diſoit-elle ? Femme de Leotychides, pourrai-je oublier Demarate, dont l'ardeur vertueuſe m'a inſpiré une tendreſſe ſi raiſonnable? Livrée à un engagement à jamais déplorable, bannirai-je toute honte pour ſatisfaire un penchant qui va devenir criminel ? Victime malheureuſe de la tirannie, me rendrai-je l'objet du mépris de mes Citoyens en ſacrifiant le devoir à l'inclination, ou ſubirai-je le ſort d'une perpétuelle contrainte, en ſacrifiant l'inclination au devoir? Toûjours à plaindre, hélas ! d'avoir ſans

ceſſe à combattre, ou l'amour, ou les remords inſéparables du deshonneur.

Percale faiſoit ces triſtes réfléxions ſur le point d'être unie pour jamais à Leotychides; mais qui avoit ordonné cet hymen bizare? ce n'étoit point un pere, dont les volontés ſont abſoluës: c'étoit Cleoméne qui la forçoit de combler les vœux de Leotychides, moins dans la vûë de le favoriſer que dans le deſir de la ravir à l'amour de Demarate. Cette idée lui inſpiroit une noble fierté. Cleoméne étoit Roi; mais le pouvoir des Rois étoit borné à Lacedémone. Elle n'étoit point obligée de ceder à ſes ordres; on le croïoit ſon frere, & peut-être auſſi ne l'étoit-il pas. Dans cette incertitude hazarderoit-elle tout le bonheur de ſa vie? elle s'étoit engagée par les plus tendres ſermens de n'en épouſer

jamais

jamais d'autre que Demarate : elle crut que cette conſidération la diſpenſoit d'obéir à l'injuſte volonté de Cleoméne.

Percale prit alors ſon parti ; elle part du Palais des Rois de Lacedémone dans la réſolution de déclarer publiquement l'engagement où elle étoit avec Démarate : elle monte dans un char qui devoit la conduire au Temple de Junon, où Cleoméne l'attendoit. C'étoit une loi établie par Lycurgue que les amans devoient enlever leurs maitreſſes : c'étoit ſous les yeux de ce Légiſlateur * que cet enlevement ſe devoit faire, comme pour demander ſon conſentement. Leotychides l'attendoit à l'entrée du Parc des Exercices : Percale aprochoit de ce Parc fatal, elle vit le Temple d'Hercule où les jeunes gens alloient offrir un ſacrifi-

* *Plutarq. in Licurg.*

ce, avant que de commencer leurs exercices : elle aperçoit d'un même coup d'œil le Temple de Caſtor & de Pollux ; celui d'Apollon, de Diane & des autres Divinités, qui préſidoient à ces ſortes de jeux. Un bois de planes occupoit un des côtés du Parc ; il étoit environné d'eaux de toutes parts, comme d'une Mer : deux Ponts y donnoient entrée ; ſur l'un étoit encore la ſtatuë d'Hercule, & ſur l'autre étoit celle de Lycurgue *; c'étoit où ſe devoit faire l'enlevement.

Percale n'attendit point les approches de Leotychides : elle deſcend fiérement de ſon char, & elle court embraſſer la ſtatuë de Lycurgue : cette démarche où l'on ne s'attendoit pas, excita l'attention de tout le monde : que devint Leotychides lorſqu'il

* Cette deſcription eſt tirée de Pauſanias. *in Lacon.*

lui entendit prononcer ces funeſtes paroles ?

Sage Lycurgue, s'écria-t-elle, votre intention a-t-elle été en publiant vos divines lois, & en fondant ſur leur obſervation la ſureté de la République, d'autoriſer le parjure & le ſacrilége ? je ne le puis croire du plus ſaint & du plus pieux des Legiſlateurs. Vous étiez trop reſpectueux envers les Dieux, pour aprendre aux hommes à mépriſer ſi honteuſement leur autorité ; c'eſt pourtant où l'on veut me réduire, à l'abri de ces lois reſpectables. Je ne diſſimule plus que Demarate avoit toutes mes inclinations, je croïois en l'aimant ſuivre un penchant vertueux, parce que lui-même il eſt le plus vertueux des hommes. Mille ſermens me lioient à lui, & aujourd'hui on veut que je les rompe, pour épouſer Leotychides. Qui me déliera

de mon ancien engagement ? Qui me rendra ma foi, dont j'ai disposé, & que je ne puis donner à un autre sans devenir parjure ? Souffrez, sage Lycurgue, que je m'affranchisse de cette tirannie, & que j'implore votre protection pour conserver ma liberté. Je ne puis être la femme de Leotychides, si je suis celle de Demarate : excusez-moi, sage Lycurgue, & ne souffrez pas qu'on me fasse plus long-tems violence : & vous adorable Minerve, ajouta-t-elle, vous dont les Temples * ornent le dehors de ce Parc : accordez-moi un azile dans l'enceinte de vos murs sacrés ; & vous, Lacedémoniens, vous respectables Ephores, prenez ma défense & jugez entre Leotychides & moi.

Percale se tut alors, & aussitôt le peuple l'environne pour la

* Il y avoit deux Temples de Minerve aux dehors du Parc. *Paus. ibid.*

défendre contre Leotychides, il voulut faire de vaines remontrances, on refusa de l'écouter, & Percale alloit être conduite au Temple de Minerve, lorsque Chilon, qui tenoit un des premiers rangs à Lacedemone, perce la foule & s'avance jusques à Percale : son empressement donna de l'inquiétude au peuple. Chilon paroissoit émû ; il avoit peine à retenir ses larmes, & on voïoit dans ses regards & sur son visage qu'il étoit agité par quelque violente passion, lorsqu'il prît ainsi la parole : Arrête Leotychides, s'écria-t-il, & vous peuple de Lacedémone écoutez-moi ; aucun n'a droit de disposer de la main de Percale : elle n'est point la sœur de Cleoméne, & j'implore contre lui l'autorité du Sénat. Percale est ma fille, j'en donnerai des preuves incontestables, & je prens à témoins tous

les Dieux de ce que je vai vous revéler. Je ne voulois point élever de filles, & je formai la réſolution cruelle d'expoſer celles qui me naîtroient. J'éxécutai trop rigoureuſement ce projet inhumain : je dérobai Percale à la tendreſſe de ſa mere, à qui je perſuadai aiſément qu'elle étoit morte, & je l'expoſai dans le Temple de Minerve : je rapelle avec douleur ce funeſte moment. Je ne pus cependant étouffer tout-à-fait en moi la voix de la nature. Je veillai au ſort de ma fille : un Eſclave que j'envoiai dans le Temple, me raporta qu'il l'avoit vûë enlever par une femme qu'il avoit ſuivie, & qui l'avoit emmenée hors de Lacedémone : Cette femme nourriſſoit une fille d'Ariſton, dont la mienne a pris la place. Je rendrai compte au Sénat des autres événemens de cette Hiſtoire. Ce que je vous dis

ſuffit pour donner du poids à ma déclaration. Lacedémoniens, rendez-moi ma fille; & vous, Percale, reconnoiſſez votre pere, obéiſſez à ſa voix pour la premiére fois; je ne puis vous donner de plus grande preuve de ma tendreſſe, qu'en vous dégageant dès à preſent de la violence qu'on veut vous faire ſouffrir.

Ce récit fut écouté par le peuple avec avidité : un certain murmure répondit d'abord de la foi qu'il ajoûtoit à ce diſcours, & bien-tôt on y donna un aplaudiſſement general : on admiroit la force de la nature qui s'étoit réveillée par la compaſſion. Le ſentiment du merveilleux ſaiſit tous les eſprits, & aucun ne douta que Chilon ne fût le pere de Percale, parce que chacun le ſouhaitta.

Elle-même elle ſentit une douce joie lors qu'elle s'entendit reclamer par Chilon. Elle fut tendre-

ment émûe, & la nature parlant dans ſon cœur par un mouvement dont elle n'avoit point encore connu le tranſport, elle ſe tourna vers Chilon, & ſe jettant reſpectueuſement à ſes pieds, il l'en releva auſſi-tôt, & l'embraſſant affectueuſement aux yeux du peuple, il acheva de le perſuader par cette démarche qu'elle étoit véritablement ſa fille.

L'effet qu'un ſi tendre ſpectacle produiſit dans tous les cœurs, jetta la terreur & la crainte dans l'ame de Leotychides ; il n'oſa contredire les préjugés du peuple ; il ſe vit enlever Percale, ſans y faire aucune réſiſtance ; elle fut conduite chez Chilon qui avoit pris place avec elle dans ſon char. Une foule incroïable de peuple leur ſervit d'eſcorte ; & ce jour qui devoit être pour Percale une ſource intariſſable de larmes, fut pour elle un jour

de triomphe & de victoire.

Cleoméne attendoit vainement au Temple de Junon l'arrivée de Leotychides & de Percale ; le tems qu'ils devoient s'y rendre étoit déja passé : il ne sçavoit à quoi attribuer ce retardement lorsque Leotychides lui vint faire part de son infortune.

Cleoméne crut d'abord que c'étoit un stratagême de Demarate pour s'assurer la possession de Percale, & qu'il avoit suscité Chilon pour la reclamer, dans l'espérance qu'il la lui livreroit dans la suite. Quelque emporté que fût Cleoméne, il crut qu'il falloit dissimuler cet affront, il revint au Palais, où il s'enferma dans son cabinet ; il y manda sa mere veuve d'Anaxandride, il l'interrogea sur la naissance de Percale : quelle fut sa surprise lorsqu'elle lui avoüa qu'elle n'étoit point mere de cette vertueu-

ſe perſonne, & qu'elle ne l'avoit reconnuë pour ſa fille que pour empêcher qu'il ne l'épouſât.

Cet aveu jetta Cleoméne dans le plus violent deſeſpoir : il prévit que tous ſes artifices étoient inutiles, que Demarate alloit infailliblement devenir l'époux de Percale, & que le peuple une fois prévenu en faveur de Chilon, forceroit le Sénat à faire tout ce que Demarate deſireroit.

Cleoméne ne voulut point que Leotychides ſe ſéparât de lui : il forma dès ce moment les plus funeſtes projets ; il faut, lui dit-il, vous réſoudre à renoncer à la main de Percale ; mais cette victoire coûtera cher à Demarate, je vous expliquerai mes deſſeins lorſqu'il en ſera tems : reſtez cependant dans ce Palais, c'eſt à Demarate d'en ſortir & non pas à vous : l'ingrate Percale apren-

Digitized by Google

dra ce que c'eſt que d'offenſer Cleoméne. Leotychides obéit, il ſe ſoumit aveuglément aux volontés de Cleoméne.

Pendant qu'ils prenoient enſemble des meſures qui devoient être à jamais funeſtes à Demarate, Chilon entretenoit ſa fille du miſtére de ſa naiſſance, & dans le même tems il envoïa donner avis à Demarate du changement qui venoit d'arriver dans ſa deſtinée : il revint auſſi-tôt à Lacedémone, où il aprît ce que ſa chere Percale avoit fait en ſa faveur. Ce fut pour ce Prince un nouveau ſujet de l'aimer : il la retrouva plus tendre que jamais : Que ne lui dit-il point pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance ! quelles promeſſes, & quels ſermens ne lui fît-il point de l'aimer éternellement !

Ne me remerciez point de ce que j'ai fait, lui dit-elle, mon pro-

pre intérêt m'a forcée à le faire ; j'étois engagée avec vous avant que Cleoméne m'eût obligée à recevoir la foi de Leotychides. J'avois fait cette promeſſe à la face des Dieux, eux ſeuls pouvoient m'en dégager ; je l'ai déclaré devant le peuple, en ateſtant Lycurgue. Le ſuccès a juſtifié mon audace, les Dieux l'ont aprouvée en envoïant mon pere à mon ſecours : remercions ces Dieux de nous avoir exaucés ; c'eſt à eux ſeuls à qui nous devons raporter le bonheur dont nous allons joüir.

Je ne veux point, Madame, répondit Demarate, ôter aux Dieux la part qu'ils ont dans le grand évenement qui décide aujourd'hui du bonheur & du repos de ma vie ; mais puis-je ſans ingratitude vous refuſer les tranſports de reconnoiſſance que vous méritez pour me l'avoir procu-

ré si grand, si peu attendu ? c'est à l'excès de votre délicatesse que je le dois, ma chere Percale ; si vous m'aviez moins aimé, si vous eussiez été moins sensible au souvenir de vos sermens, si ma fidélité vous eût moins touchée, par quel miracle aurois-je pû espérer la félicité que les Dieux m'ont accordée pour prix de vos généreux efforts ?

Seigneur, interrompit Percale, ne nous aplaudissons point encore du succès : nous sommes, il est vrai, à la veille de notre bonheur ; mais il n'est point encore parfait : achevons de vaincre nos ennemis, Cleoméne est le plus redoutable : je prévoi qu'il ne se rebutera pas ; ce qu'il a manqué d'obtenir d'une façon, il le tentera peut-être d'un autre : hâtons-nous de le prévenir, je tremble que ses artifices ne rendent peut-être infructueux les

ſoins que j'ai pris de m'arracher des mains du foible de Leotychides.

Demarate comprit que Percale avoit raiſon : il ſe rendit auprès de Chilon, avec lequel il prît les plus juſtes meſures pour aſſurer un plein ſuccès à leur alliance : Chilon étoit charmé des vertus de Demarate, & peut-être que ce qu'il avoit apris de ſon engagement avec Percale, avoit été une des plus fortes raiſons qui l'avoient porté à la reconnoître pour ſa fille : elle lui donnoit du moins un gendre digne de lui. Chilon étoit de l'une des plus nobles maiſons de Lacedémone, & du nombre de celles qui rempliſſoient toûjours les premieres Magiſtratures. Il pouvoit donc aſpirer ſans ambition à l'alliance de Demarate, Cleoméne en étoit informé, & c'étoit ce qui lui faiſoit craindre le crédit de Chi-

Digitized by Google

lon dans la vengeance qu'il projettoit contre ſon Collegue.

Toute la ville étoit attentive aux ſuites de cet évenement : on n'ignoroit point la haine dont Cleoméne étoit animé contre Demarate ; on ſçut qu'ils avoient aimé Percale, l'un & l'autre : on craignit que la jalouſie aigriſſant deux Rois, que l'émulation du gouvernement avoit déja indiſpoſés, ils n'en vinſſent à quelque extrêmité qui fût funeſte à l'un & à l'autre. Pluſieurs jours s'étoient écoulés, & déja des bruits fâcheux revenoient aux oreilles de Demarate : il crut qu'il falloit mettre encore le peuple dans ſon parti. Il fit écrire ſon Hiſtoire & ſes amis la diſtribuérent dans le public : elle étoit compoſée ſur le récit des faits qu'il avoit apris des amis même de Cleoméne, en voici le détail.

Digitized by Google

HISTOIRE

De Cleoméne & de Demarate, Rois de Lacedémone, & de Percale fille de Chilon.

PErſonne n'ignore la façon miraculeuſe dont Cleoméne & Demarate, l'un de la branche des Euriſthonides, l'autre de celle des Proclides, & tous deux de l'auguſte race des Heraclides, ſont parvenus à la Couronne; mais quoique cette Hiſtoire ſoit connuë de tout le monde, on ne peut en refuſer le récit à l'éclairciſſement de celle-ci.

Cleoméne eſt fils d'Anaxandride; mais s'il a ſuccédé à ſon pere, & s'il porte la Couronne, c'eſt l'effet du hazard le plus ſingulier & le plus bizare. Il avoit épouſé une Princeſſe vertueuſe & aimable, dont il n'avoit point

d'enfans : les Ephores apréhendérent de voir finir en lui la ligne des Euriſthenides : & ils lui propoſérent de répudier ſa femme qui étoit auſſi ſa niéce, pour en épouſer une autre : cette propoſition lui fit horreur & il la rejetta. Les Ephores pour adoucir ce qu'elle avoit de rude, ſe réduiſirent à lui demander, que s'il ne pouvoit ſe réſoudre à répudier ſa premiére femme, il eût à en prendre une ſeconde, quoique la Polygamie ne ſoit pas en uſage à Lacedémone. Anaxandride accepta cette derniere condition, & il donna une compagne à ſa femme ; il en eut ainſi deux à la fois, & ce fut la derniere qui au bout de neuf mois le fit pere de Cleoméne.

La Couronne fut ainſi aſſurée dans la branche des Euriſthenides ; mais par un évenement qu'on n'avoit point prévû, la

premiere femme d'Anaxandride devint groſſe peu de tems après l'accouchement de la ſeconde. Les parens de celle-ci traitérent cette groſſeſſe de fabuleuſe : les Ephores voulurent être preſens à l'accouchement, qui juſtifia la verité de la groſſeſſe : la Reine accoucha de Dorieüs & bien-tôt de Leonidas & de Cleombrote, au lieu que la mere de Cleoméne n'eut jamais d'autre enfant que lui.

Le droit de la naiſſance acquerant à l'aîné celui de ſucceder à la Couronne, Dorieüs ne put ſouffrir une loi qui lui parut injuſte ; il ſe fit chef d'une Colonie qui alla périr en Sicile, où l'on aſſure qu'il eſt mort ; ainſi le Sceptre fut aſſuré à Cleoméne.

Ariſton Collegue d'Anaxandride n'étoit point encore marié, & il ne le fut même que quelques années après. Il étoit lié de la

plus étroite amitié avec Agetus que ſa nobleſſe diſtinguoit des autres Citoïens : il avoit épouſé une des plus belles femmes de Lacedémone. On dit que ſa beauté étoit l'effet d'un prodige qui a toutes les aparences d'un miracle : on aſſure que dans ſon enfance elle étoit d'une laideur inſuportable, & que ſa nourrice, qui voïoit avec peine la douleur que ſes proches en avoient, s'aviſa de la porter tous les jours au Temple d'Heléne, & de lui demander avec la plus grande ferveur qu'il lui plût de changer les traits de cet enfant. On ajoûte enfin qu'un jour au ſortir du Temple, une femme s'étant aprochée de cette officieuſe nourrice, & l'aïant preſque forcée de lui faire voir la fille qu'elle portoit, la prît entre ſes bras, & qu'après lui avoir frotté doucement la tête, elle avoit dit que

ce ſeroit un jour la plus belle perſonne de Lacedémone : en effet ſes traits changérent ſi fort, & prirent une forme ſi différente, qu'elle charma tous ceux à qui elle faiſoit peur auparavant.

Quoi qu'il en ſoit *, cette merveilleuſe perſonne étant devenuë l'épouſe d'Agetus, Ariſton, qui la voïoit tous les jours, l'aima ſi éperduëment, qu'il engagea ſon ami à la lui céder, il l'épouſa enſuite, & c'eſt de ce mariage dont eſt né Demarate.

Les deux Rois régnérent toûjours en bonne intelligence juſques au tems qu'Anaxandride vint à mourir : ſon fils Cleoméne fut auſſi-tôt reconnu Roi ſous la conduite d'Ariſton, qui veilloit ſeul au gouvernement pendant la minorité de ſon Collegue. Le ſage Ariſton laiſſa une grande autorité à la Reine, me-

* *Herod. lib. 6. c. 61. & ſeqq.*

re de Cleoméne, à qui ſeule il confia le ſoin de ſon éducation. Agariſte, c'eſt le nom de cette Princeſſe, prît un grand aſcendant ſur l'eſprit du jeune Cleoméne, qu'elle gouverna moins en Roi qu'en fils.

Ce fut dans ces circonſtances que nâquit la vertueuſe Percale, ſon Pere Chilon n'avoit point envie d'élever de filles : on ſçait que tous les Peres ont le pouvoir à Lacedémone d'abdiquer leurs enfans. Chilon aïant pris cette réſolution rigoureuſe, il fît expoſer Percale dans le Temple de Minerve ; & cependant pour veiller à ſa conſervation, il chargea un eſclave d'examiner ce que cet enfant deviendroit, & de ne la point abandonner qu'il n'en fût inſtruit.

Les Dieux qui prennent ſoin de la deſtinée des hommes, ſe rendirent protecteurs de l'infor-

tunée Percale. La Reine, femme d'Ariſton, venoit d'acoucher d'une fille, qu'on élevoit à quelques milles de Lacedémone. Cette jeune Princeſſe mourut ſi ſubitement que celle à qui on l'avoit confiée craignit qu'on ne lui imputât ſa mort : elle accourt à Lacedémone incertaine de ce qu'elle alloit devenir. Elle paſſe devant le Temple de Minerve, & elle s'y arrête pour rendre ſes hommages à la Déeſſe, & pour lui demander ſon ſecours : elle aperçoit l'aimable Percale. Cette rencontre lui inſpira un projet qui lui réüſſit. Elle prend la réſolution de ſubſtituer cette fille abandonnée à celle qu'elle avoit perduë, elle s'en ſaiſit auſſi-tôt & elle reprend le chemin de chez elle. L'eſclave qui l'examinoit, la ſuivit, & enſuite il la joignit en chemin. Il loüa ſa piété, & ſans en examiner les motifs, il l'aſ-

ſura qu'un jour les Dieux la récompenſeroient de ſa charité. Il revint auſſi-tôt faire part à Chilon de ce qui s'étoit paſſé : il fut charmé que la vie de ſa fille fût aſſurée, & il chargea l'eſclave d'avoir ſoin de lui en dire ſouvent des nouvelles.

Ce fut ainſi que Percale fut ſubſtituée à la fille d'Ariſton : elle fut amenée au bout d'un an dans le Palais de Lacedémone : elle y fut reçûë avec beaucoup de tendreſſe par le Roi & par la Reine ; ils étoient charmés de ſa beauté : elle montroit déja beaucoup d'eſprit, & lorſqu'elle eut encore atteint quelques années, on jugea qu'elle ſeroit un jour la plus belle perſonne de Lacedémone.

Demarate avoit alors douze ans, & il avoit ſenti d'abord pour Percale une amitié ſur laquelle il ne ſe contraignoit point : il

l'alloit voir tous les jours, il lui faiſoit les plus tendres careſſes : Percale y répondoit avec un empreſſement égal. Jamais un frere n'avoit plus aimé ſa ſœur que Demarate aimoit Percale, & jamais ſœur n'avoit chéri ſon frere au point que Percale chériſſoit Demarate.

Cleoméne n'étoit point encore marié, quoi qu'il eût déja dix-huit ans : on crut qu'il convenoit aux intérêts des deux Rois qu'il épouſât Percale. Elle étoit fille d'Ariſton, & l'autorité que cette alliance donneroit à ce Prince ſur ſon gendre, procureroit un bien à l'un & à l'autre, en ce qu'Ariſton auroit ſeul l'autorité, & gouverneroit plus abſolument ſous le nom de Cleoméne. Ce fut l'intérêt & la politique qui jettérent le plan de ce mariage, & c'eſt ce qui a cauſé les diférens changemens qui ſe ſont faits depuis

depuis dans la condition, & dans la fortune de Percale; c'eſt enfin ce qui a obligé Chilon à déclarer qu'il étoit ſon pere.

Il y avoit une trop grande différence d'âge entre Cleoméne & Percale, pour qu'il pût alors faire aucune impreſſion ſur ſon cœur : elle le regardoit avec une certaine timidité froide qui faiſoit de la peine à Cleoméne. Elle avoit déja dix ans, & il étoit aiſé de s'apercevoir qu'elle ſeroit parfaitement belle : ſoit fatalité, ſoit idée de l'avenir Cleomene commença d'avoir des ſentimens que la perfection où la beauté de Percale eſt parvenuë, a rendus très-vifs dans la ſuite. Il étoit affligé qu'elle parût ſi réſervée en ſa preſence, & qu'elle ſemblât n'avoir d'attachement que pour ſon frere. Quoi qu'il ne prévît pas l'obſtacle que cet attachement mettroit un jour à ſon bonheur,

il l'envioit à Demarate.

La jeune Percale n'avoit de plaiſir qu'avec le Prince, elle lui faiſoit quelquefois des plaintes de l'engagement où elle étoit deſtinée : Je ne ſuis point née, diſoit-elle, pour être la femme de Cleoméne : ce n'eſt point tant ſon âge que j'enviſage, que ce je ne ſçai quoi qui m'attache à vous. Promettez-moi, mon frere, ſi vous devenez Roi avant que ce mariage s'accompliſſe, de vous y opoſer : je ſerois plus heureuſe, ſi jamais on ne me ſéparoit de vous. Demarate lui répondoit inſpiré par de pareils ſentimens, & il lui diſoit des choſes fort tendres. Ce fut ainſi que l'amour entra dans leur cœur ſous les aparences de l'amitié.

Cependant Demarate entrant dans l'âge où les jeunes gens de Lacedémone commencent leurs

exercices, il vit moins Percale : on l'occupoit tous les jours à la lutte & à la courſe, & il réüſſiſſoit avec un progrès qui ſurprenoit ſes maîtres. Quelques années ſe paſſérent ainſi ſans qu'il connût bien les ſentimens qu'il avoit pour ſa ſœur : Enfin, il vint à les démêler, il en fut ſurpris, & bien-tôt il les condamna, réſolu de fuir ſa preſence & de vaincre une paſſion qui lui inſpira de l'horreur.

Percale, dont les ſentimens étoient plus reglés & qui les connoiſſoit moins, s'aperçut avec peine que le Prince la voïoit plus rarement, & qu'il ſembloit même la fuir : elle en conçut un chagrin qu'elle ne put cacher : elle crut qu'il l'aimoit moins, ou qu'il ne l'aimoit plus, & que l'âge lui aïant peut-être inſpiré quelque attachement de cœur, il alloit s'y livrer tout entier ; ainſi

elle ſentit de la jalouſie avant que de ſçavoir ſi elle avoit de l'amour.

On voïoit ces deux jeunes amans rêver l'un auprès de l'autre, ſoupirer ſouvent, & n'oſer ſe dire la cauſe de leurs ſoupirs : on les voïoit chercher la ſolitude, & garder preſque toûjours un profond ſilence.

Percale le rompit la premiere : Seigneur, dit-elle à Demarate, êtes-vous réſolu de me fuir encore long-tems ? aprenez-moi du moins ce qui cauſe en vous ce changement ? Ai-je mérité votre haine ? vous m'aimiez autrefois ſi tendrement : pourquoi, mon frere, ne m'aimez-vous plus, ou pourquoi m'aimez-vous moins ? Ma ſœur, reprit Demarate, je vous aime toûjours & plus ardemment que jamais ; la conduite que je tiens vous trompe, je n'ai que l'ombre de l'in-

difference ; mais enfin , je ſuis obligé de vivre comme je fais, ne me le reprochez point, j'en ſouffre plus que vous. Qu'entens-je, Seigneur, répondit Percale ? vous vous contraignez avec moi ! eſt-ce un crime que d'aimer une ſœur, ou craignez-vous de donner de l'ombrage à Cleoméne ? Ma ſœur, repartit Demarate, je ſuis ſi malheureux, que je ſuis preſque réduit à ſouhaitter qu'il vous épouſe. Vous ! mon frere, interrompit-elle, vous pourriez faire des vœux ſi contraires à mon repos. Grands Dieux ! quelle offenſe vous ai-je faite pour me deſirer les plus grands malheurs qui me puiſſent arriver ? Ils ſont moindres que les miens, interrompit Demarate : Adieu, ne me forcez pas d'en dire plus que je ne dois, peut-être me haïriez-vous davantage, que vous ne m'aimez.

Digitized by Google

Le Prince ſortit, & laiſſa Percale dans une ſurpriſe inconcevable. Elle s'abandonna à ſes larmes : l'ingrat ! s'écria-t-elle, avec quel mépris il me traite. Eh ! pourquoi, juſte ciel ! dévrois-je le haïr ? pourquoi me cache-t-il ſes maux ? croit-il que j'y ſois inſenſible ? non, il m'eſt plus cher que la vie, & c'eſt un prétexte dont il tâche à couvrir ſon ingratitude : elle verſa de nouvelles larmes, & elle demeura dans un accablement de douleur qu'elle n'avoit point encore éprouvé.

Le Prince ſentoit ſon malheur d'autant plus vivement qu'il n'y voïoit point de remede que la fuite ; mais comment s'y prendre ? & ſous quel prétexte s'arracher aux liens qui l'attachoient à Lacedémone ? Ces triſtes réfléxions le rendoient rêveur & mélancolique, il ne cherchoit plus que la ſolitude, il fuïoit tous

Digitized by Google

ceux dont l'entretien l'avoit autrefois le plus amuſé.

Percale n'étoit ni moins rêveuſe, ni moins tourmentée de ſa douleur. Un jour qu'elle ſe promenoit ſeule dans les jardins du Palais, aſſez éloignée de ſa ſuite, elle entra dans une grotte pour ſe dérober à l'importunité de ceux qui pouvoient l'interrompre : A peine y eut-elle fait quelques pas, qu'elle reconnut le Prince couché ſur un lit de gaſon, la tête apuïée ſur une de ſes mains, & les yeux à demi fermés, qui laiſſoient ſeulement paſſer quelques larmes. Elle s'arrêta à ce triſte ſpectacle; mais venant à penſer que le Prince ne l'apercevoit point, elle crut qu'elle pourroit ſurprendre ſon ſecret : elle avança donc quelques pas, & elle alla s'aſſeoir ſur un autre ſiége, dans un endroit où le Prince ne pou-

voit l'apercevoir : elle y resta quelque tems sans entendre que quelques soupirs qui témoignoient que ce Prince souffroit une cruelle peine : enfin il lui échapa quelques paroles entre-coupées qui n'avoient point de suite ; mais comme il étoit plein de sa passion, & qu'il croïoit être sans témoins, il se livra plus librement à ses réfléxions. Miserable Demarate, disoit-il, qu'as-tu de plus affreux à craindre que le mal que tu souffres ? attens-tu pour mourir que ton suplice croisse encore ? que ne m'arrachoit-on en naissant de ce funeste Palais ; inconnu à toute la terre, j'eusse du moins mené une vie innocente : je n'eusse point brûlé d'une flâme abominable : que dis-je, puis-je encore avoüer ces desirs condamnables qui m'emportent hors de moi, & qui m'écartent si loin de la vertu ? Non,

allons en cacher le ſecret dans les extrémités de la terre. Fuïons un objet ſi fatal à mon innocence, quittons du moins Sparte, allons loin d'une ſœur trop belle pour mon repos, expier les déréglemens de mon cœur, & mourir de douleur d'avoir été frere de Percale.

Que devint-elle à ce diſcours ? Quoi ! Demarate l'aimoit d'une amitié criminelle : il condamnoit lui-même ſes ſentimens, & quels étoient donc les ſiens à elle-même ? étoient-ils différens de ceux de ſon frere ? elle penſa mourir après cet examen : elle ſentit qu'elle étoit épriſe des mêmes feux. Cette réfléxion acheva de la deſeſperer ; elle oublia que le Prince étoit là, elle fit un ſoupir qui la trahit.

Le malheureux Demarate entendit qu'il n'étoit pas ſeul, il frémit en penſant qu'il s'étoit

peut-être trop expliqué, il se leva brusquement pour s'en instruire : quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut Percale, mais si tremblante, si pâle, & si effraïée, qu'il ne jugea que trop qu'elle avoit tout entendu. Alors il passa d'une crainte à l'autre : il s'imagina que Percale alloit le haïr : quel nouveau genre de suplice! Percale sans rien dire tenoit elle-même les yeux baissés sans oser les lever sur le Prince : elle sembloit vouloir lui épargner la honte d'un aveu qu'elle craignoit qui ne lui échapât.

Demarate ne put en effet être le maître de son desespoir : O ! ma sœur, s'écria-t-il, ô ! ma chére sœur, se peut-il que vous m'aïez entendu ? je voulois vous cacher toute ma vie l'excès de mes maux : je cherchois du moins à conserver les dehors de l'innocence, les Dieux ne l'ont pas

voulu, il faut que je ſente toute l'amertume du crime : hé bien ! je cede à leur volonté ; mais j'ai aſſez de courage pour réſiſter à l'ardeur inſenſée qui me dévore. Adieu ma ſœur : plaignez le ſort déplorable d'un frere qui mérite plus de pitié que de haine. Le Prince ſortit à ces mots, & laiſſa Percale éperduë, & preſque ſans ſentiment : elle revint enfin à elle-même ; mais ce fut pour mieux connoître l'excès de ſon malheur. Tout le déſordre de ſon cœur ſe peignit à ſes yeux : elle vit qu'elle adoroit Demarate, & que le trait qui empoiſonnoit le bonheur de ce Prince, avoit porté le même feu dans ſon ame. Elle ne put vaincre ſa douleur, elle fondit en larmes, & jamais on n'a ſenti d'affliction plus vive ni plus raiſonnable.

Cleoméne, qui paſſoit par cet endroit, avoit vû ſortir Dema-

rate tout troublé, de la grotte où Percale étoit encore; il avoit été étonné du deſeſpoir qu'il avoit vû dans les yeux du Prince. Je ne ſçai quelle curioſité le prît de voir ce qui l'avoit cauſé: il entra à ſon tour dans la grotte, il y vit Percale fondant en pleurs: il ne ſçut que penſer de cette rencontre. Madame, lui dit-il tout épouventé, qui vous fait ainſi verſer des larmes? Demarate ſort de cet endroit: auriez-vous à vous plaindre de lui? parlez, tirez-moi de cette mortelle inquiétude.

Percale ſentit une nouvelle peine en connoiſſant la voix de Cleoméne: l'amour qu'elle avoit, Demarate lui rendoit la rencontre de ſon rival encore plus deſagréable; & elle eut une ſecrette confuſion qu'il l'eût ſurpriſe en cet état, ne ſçachant quel compte rendre de ſes pleurs. Vous ne

répondez point, reprît l'impatient Cleoméne : mépriſez-vous la part que je prens à votre peine ? & celui qui eſt deſtiné à devenir votre époux, eſt-il indigne de vous offrir du ſecours ?

Ce diſcours rapelloit au ſouvenir de Percale un engagement pour qui elle avoit une horrible répugnance, & elle ſe ſentoit moins en état que jamais de l'accomplir : elle ſe leva bruſquement, & ſortant ſans regarder preſque le Roi, elle lui dît avec une froideur qui le deſeſpera qu'elle n'avoit point beſoin de ſecours, & qu'il n'étoit pas encore ſon époux.

Cette réponſe outra Cleoméne de dépit & de fureur, il réfléchit ſur les circonſtances de cette rencontre. L'affliction de Percale avoit une cauſe, le trouble où il avoit vû Demarate devoit avoir un ſujet. Ils étoient

tous deux rêveurs & ſolitaires depuis quelque tems, on les entendoit ſoupirer. Le fier Cleoméne porta ſes vûës juſqu'où elles pouvoient aller : il crut que Demarate & Percale s'aimoient, & comme cet amour mettroit un obſtacle éternel à ſon bonheur, il en craignit les ſuites ; il vint s'en plaindre à Ariſton & il lui laiſſa voir ſes ſoupçons, ſans néanmoins les lui découvrir tout-à-fait.

Ariſton étoit trop ſage pour s'en arrêter aux conjectures d'un amant : il promit à Cleoméne d'avancer ſon mariage, & de diſpoſer l'eſprit de ſa fille à l'écouter plus favorablement. Il vint enſuite trouver Menalippe, c'étoit le nom de la Reine ſa femme : il lui fît part des allarmes de Cleoméne, & il la pria de diſpoſer l'eſprit de Percale à l'obéïſſance.

Menalippe aimoit trop tendrement ſes enfans, pour les ſoupçonner d'un amour criminel : elle manda Demarate ; elle fit enſuite venir Percale ; elle les examina l'un après l'autre, & elle trouva en eux une ſi grande triſteſſe, qu'elle commença de craindre que Cleoméne ne ſe fût point trompé : elle leur dît cependant qu'il ſe plaignoit qu'on differât trop ſon mariage, & elle avertit Percale qu'elle ſe diſpoſât à le voir inceſſamment s'achever.

Percale rentra chez elle dans la plus cruelle affliction : épouſer Cleoméne ! s'écria-t-elle, faire choix d'un époux dans la ſituation où je ſuis ! non : je ne puis m'y réſoudre : Ariſton peut diſpoſer de ma vie ; mais il ne ſçauroit m'obliger à donner mon cœur. Hélas ! reprenoit-elle, à quelle paſſion eſt-il livré ce cœur ?

Digitized by Google

ne vaudroit-il pas mieux que j'aimaſſe Cleoméne ? qui m'empêche donc de l'aimer ? je tremble, j'ai peine à le croire, c'eſt Demarate; c'eſt ſon frere, pour qui Percale ſe ſent brûler. Grands Dieux ! puis-je l'avoüer, & pouvez-vous l'entendre ! frapez juſtes Dieux ! vengez Cleoméne, prenez-moi pour victime de tant de crimes : le mien mérite la mort que je vous demande.

Le malheureux Demarate faiſoit les mêmes réflexions : il vit que c'étoit une néceſſité que ſa ſœur épouſât Cleoméne ; il n'y avoit que ce ſeul moïen qui les pût guérir tous deux : il fit dire à Percale qu'elle ſe réſolût à obéïr, & elle le promit : le jour fut pris pour ce fatal himen. Cette cruelle réſolution coûta bien des larmes à l'infortunée Percale.

Tel étoit l'état de deux amans qui croïoient trop s'aimer alors,

& qui croiront bien-tôt ne pas s'aimer assez, lorsqu'un évenement auquel on ne s'attendoit pas, vint éloigner le mariage de Cleoméne.

Gorgo, cette femme qui avoit élevé Percale, aprît qu'elle alloit épouser Cleoméne : elle craignit que l'incertitude de sa naissance ne fût connuë un jour, & qu'on ne lui en fît un crime. Elle accourut à Lacedémone : elle vint trouver Ariston, elle lui aprît que Percale n'étoit point sa fille, & qu'elle ignoroit de qui elle étoit née. Ariston crut qu'il étoit à propos d'informer Cleoméne de ce secret. Il perdoit avec regret le titre de pere de Percale ; mais il ne changea point de sentimens envers elle. La tendre Menalippe en aprenant qu'elle n'avoit plus de fille, se consola de celle qu'elle avoit perduë, en consentant que celle-ci la remplaçât auprès d'elle.

Digitized by Google

Cleoméne fut frapé de cette nouvelle, comme d'un coup de foudre : il eût paſſé ſans héſiter par-deſſus le défaut de condition ; mais la fiere Agariſte ſa mere ne put ſe réſoudre à voir une fille inconnuë devenir l'épouſe de ſon fils. Elle déclara qu'elle ne conſentiroit point à cette alliance que la condition de Percale ne fût éclaircie.

Cet évenement étoit trop ſingulier pour ne pas ſurprendre : Demarate aprît avec une joie inexprimable, qu'il n'étoit point frere de Percale, & qu'enfin il pouvoit ſe livrer ſans réſerve au feu qui le dévoroit : il ſe flatta que rien ne s'opoſeroit plus à ſon bonheur, & qu'Ariſton & Menalippe aimant tendrement cette vertueuſe fille, ils l'accorderoient ſans peine à ſes vœux.

On peut juger quelle fut la ſurpriſe de Percale, en aprenant

Digitized by Google

le changement qui venoit d'arriver à ſa condition, elle n'étoit point fille d'Ariſton ; mais elle ignoroit quel étoit l'auteur de ſa naiſſance : qu'elle honteuſe chûte ! cette réfléxion lui cauſoit un embarras qu'elle ne pouvoit développer.

Du moins, diſoit-elle, cette révolution me rend mon innocence : je puis ſans honte aimer un Prince aimable ; & ſi ſa condition l'éléve au-deſſus de la mienne, du moins je n'ai point de ſentimens indignes du rang dans lequel je croïois être née : enfin ma chute va m'ôter à mon tiran ; je n'épouſerai point Cleoméne, & je pourai ſans ſcrupule aimer toûjours Demarate.

Demarate entra dans ce moment, il vint ſe jetter aux pieds de Percale : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, que faites-vous ? ſongez-vous que je ne ſuis plus di-

Digitized by Google

gne de cet honneur, & que vous le rendez à la fille d'un inconnu? Cruelle, répondit le Prince, voulez-vous empoiſonner ma joie? voulez-vous m'ôter la ſatisfaction d'aimer la vertu pour elle-même? eh! que m'importe à moi de qui vous ſoïez fille, pourvû que vous ne le ſoïez ni d'Ariſton ni de Menalippe? votre naiſſance eſt aſſez illuſtre, puiſque vous êtes aſſez vertueuſe: ces rares qualités que j'admire en vous juſtifient ſuffiſamment la paſſion de Demarate: Seigneur, repliqua Percale, vos bontés ne me ſurprennent point; mais je ne dois pas en abuſer, & les mêmes raiſons qui vous portent peut-être à vous abaiſſer juſques à moi, m'empêchent de m'élever juſqu'à vous: non pas, Seigneur, que je veüille ceſſer de vous aimer: fille d'un inconnu, quel qu'il puiſſe être, je me conſole de ma diſ-

grace, parce qu'elle me laiſſe la liberté de vous aimer ſans crime.

Ah! croïez-vous, Madame, reprit Demarate, que je penſe autrement, ou m'eſtimez-vous aſſez lâche pour faire cas de ces vaines diſtinctions, quand il s'agira de rendre juſtice à vos vertus? elles peuvent vous faire aſpirer à tout; c'eſt le témoignage que je vous rends; c'eſt celui d'Ariſton & de Menalippe, ils ne peuvent ſe réſoudre à vous ôter ce nom de fille, que vous méritez ſi bien, & c'eſt pour vous le rendre qu'ils conſentent à mon bonheur.

Eh! penſez-vous, Seigneur, interrompit Percale, que je doive pour cela conſentir à votre deshonneur; l'excès de votre amour me preſcrit la meſure du mien: je ſens malgré ce que m'inſpire l'amant, ce que je dois au Prince, qui doit un jour deve-

nir mon Roi. Ah ! Madame, il ne le ſera jamais qu'il ne ſoit votre époux, s'écria Demarate ; & ſi vous perſiſtez à refuſer la main que je vous offre, je renonce à toutes les dignités que je m'attendois de partager avec vous.

Demarate n'avoit point trompé Percale en l'aſſurant qu'Ariſton & Menalippe conſentoient à ſon bonheur. Ils aimoient uniquement le Prince, ils connoiſſoient alors ſon attachement pour Percale, & ils avoient pour elle une tendreſſe ſincére ; c'étoit aſſez qu'elle fût vertueuſe pour être digne de lui : ils agréérent ſans balancer l'engagement de Demarate.

C'étoit ce qui deſeſpéroit Cleoméne, ſa paſſion aigrie par les obſtacles, étoit devenuë preſque furieuſe : il haïſſoit naturellement Demarate, dont le caractere étoit entiérement opoſé au ſien ;

Digitized by Google

mais ſa concurrence & l'amour que Percale avoüoit qu'elle avoit pour lui, acheva de lui rendre ce Prince odieux. Il déclara que quoiqu'il pût arriver il vouloit épouſer Percale, Agariſte s'y opoſoit vainement ; ſes raiſons ne purent vaincre la paſſion de ſon fils, il ne voulut pas même en croire les raports de Gorgo ; il ſoutint que c'étoit une impoſture qui lui avoit été ſuggérée par Demarate, pour qu'il pût enſuite épouſer ſa propre ſœur.

Ces bruits jettérent des ſemences de haine & de défiance entre le Prince & Cleoméne, qui s'augmentérent encore par la jalouſie du gouvernement. Ariſton vint à mourir dans cet intervale, & Demarate fut reconnu pour ſon ſucceſſeur. Sa qualité de Roi lui donnant alors le droit de ſe choiſir une femme, il dé-

clara qu'il vouloit épouſer Percale : Cleoméne prétendit avoir la préférence, & il ſoutint que Percale lui ayant été promiſe par Ariſton, c'étoit à Demarate à tenir ſa promeſſe. Les partiſans du nouveau Roi répondoient que cette promeſſe avoit été faite dans un tems où Ariſton croïoit être pere de Percale ; mais que ſon erreur rendoit ſa promeſſe nulle, & qu'ainſi Percale étant renduë à elle-même, c'étoit à elle à ſe choiſir un époux, puiſque les auteurs de ſa naiſſance étoient inconnus.

Si Chilon eût alors été à Lacedémone, il eut pû facilement lever les doutes & faire ceſſer la concurrence des deux Rois ; mais il étoit arrêté depuis deux ans dans l'Iſle de Tenedos par des affaires qui l'occupoient uniquement : il ignoroit donc ce qui ſe paſſoit à Sparte, il falloit que Percale

cale éprouvât encore de nouvelles disgraces.

Elle s'étoit enfin déterminée a écouter les recherches de Demarate, la passion respectueuse de ce Prince, & sa propre inclination avoient vaincu ses scrupules : elle lui promit de n'en épouser jamais d'autre. Menalippe avec laquelle elle s'étoit retirée depuis la mort d'Ariston, fut témoin de cet engagement. Demarate & Percale se donnérent la foi l'un à l'autre, & se jurérent une fidélité inviolable.

Ce fut dans ce tems que Cleoméne cherchant à se rendre plus puissant à Lacedémone, engagea la guerre avec les Athéniens : il avoit toûjours conservé le desir de rétablir dans Athéne Isagoras que Clisthéne en avoit chassé : il songea qu'il étoit plus que jamais de son intérêt de réüssir dans cette entrepriſe, dont le succès

le rendroit formidable en Gréce, & fortifieroit ſon parti dans Lacedémone. Il comptoit après cela que Demarate ne pouroit plus lui diſputer Percale. Il députa donc dans toutes les villes du Peloponnèſe, & il les réünit contre les Athéniens*: il entra enſuite dans l'Attique avec une puiſſante armée, & il vint juſqu'à Eleuſis, il s'empara de pluſieurs Places, & il bloqua en quelque façon Athéne qui ſe vit preſſée de tous côtés.

Les Athéniens ne manquérent ni de courage, ni d'habileté : ils eurent bien-tôt mis une armée en campagne, qui ſe trouva en état de faire tête aux Lacedémoniens ; mais on commença de pénétrer les vûës de Cleoméne. Les Corinthiens ſongérent que ſi Sparte s'accroiſſoit de la défaite d'Athéne, le Peloponnèſe deviendroit bien-tôt ſa conquête ;

* *Herod. lib. 5. c. 75.*

ils refuſérent donc leurs troupes, dans une journée où la querelle devoit être décidée par une Bataille.

Demarate lui-même comprit les vûës de ſon rival ; ce n'eſt point, diſoit-il, l'amour de ſa Patrie qui le fait agir, il ne ſonge qu'à ſes intérêts ; c'eſt ſa paſſion qu'il veut ſervir : il croit, après avoir mis les Athéniens aux fers, y mettre auſſi Lacedémone, & me ravir Percale ; c'eſt où tendent tous ſes vœux : il me reſte aſſez d'amis & de courage pour l'empêcher : opoſons notre brigue à la ſienne, & ſauvons Sparte & Percale du joug qu'on leur veut impoſer.

Demarate étoit extrémement aimé des troupes, il commandoit une partie de l'armée ; il mande les Officiers du corps qui le reconnoiſſoit pour chef, & il leur dit qu'il n'a point reçû

d'ordre de Lacedémone de livrer le combat. Il montre le danger qu'il y avoit de le donner dans un Païs ennemi, d'où l'armée ne ſortiroit pas facilement, ſi le ſuccès ne répondoit pas aux vœux de Cleoméne. Ses remontrances produiſirent l'effet qu'il en attendoit. Il refuſa le ſervice que Cleoméne lui demanda, & les Corinthiens s'étant déclarés neutres dans cette circonſtance, il fallut ramener l'armée dans la Laconie.

Il n'eſt pas facile d'exprimer quel fut le reſſentiment de Cleoméne: il porta ſes plaintes au Sénat de la conduite de ſon Collegue; mais le Sénat étoit bien inſtruit qu'il n'étoit pas de ſon intérêt que Cleoméne devint ſi puiſſant. Tous les ſoins qu'il prît aboutirent à faire ordonner qu'à l'avenir les deux Rois ne ſortiroient point en même-tems de Lacedémone.

Digitized by Google

Demarate triomphoit alors auprès de Percale, il la voïoit tous les jours ; il étoit assuré d'en être aimé, & si Cleoméne persevéroit à prétendre l'emporter, il se flattoit que la répugnance que Percale continuoit d'avoir pour lui, & que l'opoſition qu'Agariſte aportoit à ce mariage, mettroit un éternel obſtacle aux vœux de son rival.

Agariſte étoit fiére, & elle avoit pris beaucoup d'autorité ſur ſon fils pendant ſa minorité. La réſiſtance que Cleoméne aportoit à ſes volontés, l'irrita ; & quoi qu'elle eſtimât la ſageſſe de Percale, & qu'elle rendît juſtice à ſes vertus, elle ne pouvoit ſe réſoudre à voir une fille inconnuë devenir la femme de ſon fils.

Ce fut pour arrêter les recherches de Cleoméne qu'Agariſte accourut au Sénat, & qu'elle y déclara que Percale étoit ſa fil-

le : Vous ſçavez, diſoit-elle, de quelle maniére je devins femme d'Anaxandride, il en avoit déja une autre : ſa fécondité me donna de la jalouſie ; il eſt vrai que j'étois déja mere de Cleoméne, mais je n'avois que ce fils, & ma rivale en avoit trois : je devins groſſe au bout de quelques années, je cachai ma groſſeſſe juſques après l'événement, réſoluë d'abandonner l'enfant qui naîtroit, ſi c'étoit une fille, pour qu'on ne pût me reprocher que je donnois moins de Princes à l'Etat que ma rivale, aimant mieux n'en avoir qu'un que de paroître moins heureuſe que la premiere femme d'Anaxandride ; ce que j'avois prévû arriva. J'accouchai de Percale que je fis élever ſecrettement : elle a paſſé ſous le pouvoir d'Ariſton, comme vous l'avez ſçû, & j'aurois gardé un éternel ſilence ſur ce ſecret, ſi l'a-

mout de mon fils ne m'eut obligé à le rompre ; c'eſt pour la garantir de l'inceſte que j'avoue Percale pour ma fille.

Il étoit difficile de contredire le témoignage d'Agariſte, le motif qui ſembloit la faire agir avoit toutes les aparences de la piété. Elle avoit d'ailleurs fait ſa brigue : elle produiſit des témoins, & Percale fut ſolemnellement déclarée fille d'Anaxandride & d'Agariſte.

Quelles furent alors la douleur & la ſurpriſe de Démarate & de Percale ! c'étoit en vain qu'ils avoient tenté d'être bien-tôt unis : ce bonheur dont ils s'étoient flattés n'avoit plus d'aparence, le jaloux Cleoméne n'y conſentiroit jamais ; c'étoit aſſez qu'il fût privé de pouvoir aſpirer à la main de Percale, il ne conſentiroit point à la félicité de ſon rival ; mais d'un rival

qu'il haïssoit naturellement : on ne devoit attendre de lui ni compassion ni générosité : sa douleur ne s'appaisoit que par la contemplation de celle de son rival.

Percale étoit inconsolable, eh ! quoi, disoit-elle, à la tendre Menalippe, les Dieux m'ont-ils choisi pour être l'objet des plus bizares révolutions ? fille d'Ariston, je deviens celle d'un inconnu ; & quand je crois enfin ma condition certaine, une Reine me reclame pour sa fille : de sœur de Demarate je deviens son amante, & recherchée pour femme par Cléomène, il faut que je le reconnoisse pour mon frere ! grands Dieux ! me réservez-vous encore quelque autre catastrophe, & suis-je assez punie d'avoir trop conté sur une félicité passagére ?

Demarate arriva dans ce moment, tous les caracteres du desespoir étoient peints dans ses

yeux ; Menalipe mêloit tendrement ſes pleurs à ceux de Percale : enfin Demarate rompit le ſilence ; l'excès de mon infortune eſt ſi grand, dit-il, que je doute s'il eſt aux Enfers quelqu'un plus cruellement tourmenté que moi : je vous perds, divine Percale, & je vous perds pour jamais : l'implacable Cleoméne ne peut vous épouſer ; mais il ne conſentira jamais que je vous épouſe, & vous allez dépendre de lui. Grands Dieux, ajoûta-t-il, que ne m'ôtez-vous plûtôt la vie que de m'expoſer à cette inſuportable épreuve.

La douleur de Demarate ſembla ranimer le courage de Percale : elle ne put le voir dans un ſi grand accablement ſans deſirer de l'en arracher : elle parut tout d'un coup plus ferme & plus aſſurée : Seigneur, lui dit-elle, ſi les Dieux ſont protecteurs de

l'innocence & de la vertu, ils ſe déclareront pour nous ; j'ai peine à croire que je ſois fille d'Agariſte ; mais quiconque m'ait fait naître, ſoit qu'Anaxandride m'ait donné le jour, ou que je le doive à un autre, j'eſpére tout du ſecours du Ciel & de notre conſtance.

Mais les Dieux lui réſervoient d'autres diſgraces : elle fut obligée de quitter Menalippe & d'aller prendre un apartement auprès d'Agariſte. Cette Princeſſe qui n'avoit point l'affection d'une mere, ne témoignoit pour elle que des ſentimens étudiés, dont Percale démêloit l'artifice : & quoique cette vertueuſe Perſonne lui marquât toute la tendreſſe d'une fille, & tout le reſpect d'une ſujette, elle ne trouvoit point dans la fiére Agariſte ce retour affectueux que la nature ſeule inſpire.

On peut juger que Cleoméne perdit avec beaucoup de douleur l'eſpérance d'épouſer Percale ; mais la haine qu'il avoit pour Demarate l'empêcha de ſentir toute l'amertume de cette perte ; il ſe dît que ſon rival ſeroit auſſi malheureux que lui, & la joie qu'il eut de ſon affliction, ſervit de contre-poiſon à la ſienne.

La façon dont Demarate avoit abandonné Cleoméne dans la guerre des Athéniens, fourniſſoit un motif aparent à ſa haine : Percale fut obligée d'entendre tous les jours les plaintes que Cleoméne faiſoit de ſon Collegue, ſans oſer prendre ſon parti : quelle contrainte pour une amante ! Agariſte l'obſédoit perpétuellement : ſon fils lui avoit fait promettre que puiſque Percale ne pouvoit être à lui, elle ne ſeroit point du moins à ſon rival : elle s'y étoit bien attenduë ; mais

elle ne croïoit pas qu'on lui dût interdire juſqu'au ſentiment : Agariſte ne ceſſoit de lui dire, afin de ſatisfaire ſon fils, qu'elle devoit non-ſeulement oublier Demarate, mais qu'elle étoit obligée en qualité de ſœur de Cleoméne d'entrer dans les raiſons qu'il avoit de ſe plaindre de ce Prince.

Cette fatale épreuve le mit comble à tous les maux de Percale : Madame, diſoit-elle à la Reine, on ne ſe dépoüille pas aiſément des ſentimens que l'inclination a formés, & que l'habitude a fortifiés : j'ai aimé Demarate comme un frere, enſuite je l'ai enviſagé comme un amant : il m'a donc été cher juſqu'au moment que les Dieux ont éclairci le miſtére de ma naiſſance : heureuſe ! s'il m'eût été plûtôt revelé, & ſi le délai que vous avez aporté à me reconnoître pour votre fil-

le, ne m'eût point laiſſé prendre pour un autre des ſentimens que je voudrois avoir pour Cleoméne.

Quelle étoit alors la ſituation de Demarate! il réfléchiſſoit ſans ceſſe à ſon infortune, & quoiqu'il cherchât à la diſſiper par les ſoins du gouverement, ſans ceſſe le ſouvenir de l'aimable Percale ſe retraçoit à ſes yeux. Il ſe rapelloit ces tems heureux, où tantôt comme ſon frere, & tantôt comme ſon amant, il lui expliquoit, ou ſon amitié, ou ſa tendreſſe. Il paſſoit de cette conſidération à celle du changement qui s'étoit fait à ſa deſtinée, & il étoit difficile que dans la comparaiſon qu'il faiſoit de ces diverſes révolutions, il ne ſentît tout le poids des maux dont il étoit accablé.

Mais il n'étoit pas encore au dernier de ſes malheurs, Cleo-

méne pour ſe délivrer de la crainte qu'un jour Demarate ne vainquit les obſtacles qui s'opoſoient à ſon mariage avec Percale, réſolut de lui donner un époux : il jetta les yeux ſur Leotychides, Prince de la branche des Proclides ; mais que ſes médiocres qualités rendoient peu recommandable à Lacedémone.

Il avoit vû ſouvent Percale & il en étoit devenu éperduëment amoureux ; il oſa la demander à Cleoméne, & ce Prince chargea la Reine de le propoſer à ſa fille. Agariſte qui étoit bien-aiſe de lui donner un mari, dans la crainte que ſon fils venant à découvrir ſon ſtratagême, ne ſongeât à l'épouſer lui-même, agréa auſſi-tôt ce parti, & elle en parla ſur le champ à Percale comme d'un engagement réſolu.

Si la ſurpriſe & la douleur pouvoient ôter la vie ſur le

champ, Percale l'eût perduë : en entendant cette propoſition, elle ſe jetta aux pieds d'Agariſte, & elle la conjura en verſant un torrent de larmes de ne point la réduire à cette extrémité : la Reine la releva d'abord avec beaucoup de bonté, & elle tâcha de lui faire voir la néceſſité de cette alliance. Enſuite comme elle vit qu'elle réſiſtoit, elle prît un air ſévére, & elle lui dît qu'après l'avoir priée en amie, elle lui ordonnoit en mere & en Reine de ſe réſoudre à lui obéir.

L'infortunée Percale reſta ſeule abandonnée à ſa douleur ; il n'en fallut pas davantage pour lui faire penſer qu'Agariſte n'étoit pas ſa mere : elle fît alors mille réfléxions différentes : elle n'avoit pas oublié l'engagement ſolemnel qu'elle avoit pris avec Demarate, & il lui étoit plus cher que jamais : elle prît donc

cette réſolution qui a fait tant de bruit à Lacedémone, & qui l'a renduë en aparence à ſon premier amant.

Mais pour l'éxécuter, il falloit feindre d'accepter Leotychides pour époux : elle déclara donc à la Reine qu'elle conſentoit à devenir femme de ce Prince : Cleoméne en fut d'abord ému ; mais enfin le plaiſir qu'il goûtoit en ſe repreſentant le tourment de ſon rival, le conſola de la violence qu'il fut obligé de ſe faire. Leotychides parut heureux, il aimoit & il alloit épouſer celle qu'il aimoit : il n'en falloit pas davantage pour combler les vœux d'un Prince qui ne ſe piquoit pas d'une plus grande délicateſſe.

Ce mariage fut auſſi-tôt ſçu à Lacedémone, & le malheureux Demarate en fut informé. Il n'eſt pas difficile de s'imaginer quelle douleur il en conçut ; mais il n'en

murmura point, il rendit justice à Percale, & jugeant qu'elle n'avoit pû faire autrement, il alla cacher sa peine aux yeux de son rival; & il courut sous prétexte d'une partie de chasse, s'enfermer dans une maison qu'il avoit aux bords de l'Eurotas.

Ce fut dans ce tems-là que Chilon absent de Lacedémone y revint au bout de deux ans : il aprît tout ce qui étoit arrivé à Percale, son cœur s'attendrit à ce recit ; il sentit qu'il étoit pere, & quoiqu'il ne désaprouvât pas l'alliance de Leotychides, cependant il n'ignoroit pas les premiers engagemens de sa fille avec Demarate, il voulut la suivre au Temple, & il fut témoin de la protestation qu'elle fît devant la statuë de Lycurgue : toute la violence que sa fille se faisoit, se fit voir à lui, il ne put y résister, & ce fut pour l'en délivrer qu'il se dé-

clara ſon pere, le reſte n'eſt ignoré de perſonne; chacun s'eſt interreſſé à cet évenement, & Demarate a l'avantage que tout le monde a paru prendre part à la joie qu'il lui a cauſé.

Ce fut par ce détail que les amis de Demarate cherchérent à diſpoſer les eſprits en ſa faveur; ils ſçavoient que Cléoméne emploieroit tout ſon crédit pour mettre obſtacle à ſon mariage avec Percale : en effet, il ſoutint que Chilon en impoſoit, & qu'ami de Demarate, il faignoit une fable pour favoriſer ſa paſſion. Agariſte cependant gardoit un profond ſilence, elle n'eut pas la hardieſſe de ſoutenir la fiction juſqu'au bout. Le Sénat prit connoiſſance de cette affaire, Chilon fut entendu, il expoſa ſes preuves : Agariſte fut mandée, & Cleoméne n'eut point aſſez de crédit pour l'en-

Digitized by Google

gager d'aller au Sénat ; au contraire Gorgo déclara de quelle maniére elle avoit fait rencontre de Percale, & elle reconnut l'eſclave que Chilon avoit chargé de veiller à la conſervation de ſa fille; ainſi le ſort de Percale fut décidé pour la derniere fois, & dès le lendemain elle devint femme de Demarate.

Rien ne peut exprimer la fureur ni le deſeſpoir de Cleoméne ; ſon rival enfin triomphoit, il perdoit Percale pour le reſte de ſa vie, & ſes artifices n'avoient pû le garantir de ce cruel affront : le laiſſeroit-il impuni ? n'avoit-il point de moïen de ſe venger de Demarate, & ce Prince l'auroit-il bravé ſans retour ?

Il ſortit de Lacedémone formant contre Demarate les plus odieux projets, & ſuivi de Leotychides, dont il ſe prétendoit ſervir pour perdre ſon Collégue.

Quoique Leotychides eût peu d'eſprit, il étoit reſté inconſolable de la perte de Percale.

Cleoméne eut ſoin d'aigrir ſa douleur, & il ſonda ſa diſpoſition pour ſçavoir s'il étoit propre à ſervir ſa vengeance. Leotychides lui promit de tout faire pour lui aider à perdre Demarate; alors Cleoméne lui fit entendre que ſon deſſein étoit de l'élever au Trône à la place de ſon rival, dont il voulut conteſter la naiſſance. Ce deſſein étoit vaſte; mais l'artificieux Cleoméne ne deſeſpera pas d'y réüſſir.

Demarate ne doutoit pas que ſes deux rivaux n'emploïaſſent tout pour le perdre, & il crut qu'il ne devoit rien négliger pour ſa ſureté: il ſongea à s'opoſer autant qu'il pourroit à l'agrandiſſement de Cleoméne, il n'ignoroit pas que ce Prince n'avoit

Digitized by Google

penſé à vaincre les Athéniens, qu'afin de s'élever à un degré de puiſſance, qui mît ſon Collégue hors d'état de lui diſputer Percale.

Demarate avoit heureuſement détourné le coup, en refuſant ſes troupes à la demande de Cleoméne. Il ſe perſuada qu'il pouroit encore tenter la même voie, & qu'en empêchant le ſuccès des entrepriſes de ſon rival, il le mettroit hors d'état de lui jamais nuire.

On étoit alors ſur le point de voir la Gréce en proie aux armes des Perſes : Darius avoit envoïé des députés par tout demander le feu & l'eau : les * Eginetes ¶ en donnérent : les Athéniens leurs anciens ennemis crurent qu'ils n'en avoient uſé de la ſorte qu'afin de ſe ſervir dans la ſuite des

* *Herod. lib. 6. c. 50.*

¶ Egine Iſle de la Mer Egée aujourd'hui *Legina.*

Perſes pour les accabler. Ils députérent à Lacedémone, & ils y firent accuſer les Eginetes d'avoir trahi l'honneur de la Gréce & vendu la liberté de leur Patrie.

Cleoméne ſaiſit cette occaſion : il prît le parti des Athéniens contre les Eginettes, & il fit briller par tout le zéle & l'amour de l'indépendance : on frémiſſoit en Gréce au nom des Perſes, dont le gouvernement étoit abſolument deſpotique ; on crut les voir déja dans Lacedémone. Cleoméne profita de cette diſpoſition des eſprits, il gagna les plus hardis, & il ſe fit nommer pour aller à Egine informer contre ceux qui avoient donné lâchement conſeil de rendre hommage aux ennemis communs de la Gréce.

Demarate pénétra les vûës de Cleoméne, & il réſolut de les traverſer ; il ne jugeoit pas non

plus qu'on dût se déclarer imprudemment contre les Perses, ni leur donner un prétexte spécieux de se plaindre des Lacedémoniens ; du moins ils seroient plus tard attaqués, & ils auroient le loisir de se fortifier d'hommes & d'argent. Il crut donc avec les plus sages rendre service à sa Patrie, en s'opposant aux conseils impétueux de son Collegue.

Cleoméne arrivé à Egine, y fit de grandes plaintes contre ceux qui avoient eu la lâcheté de reconnoître la puissance des Perses, & il demanda qu'ils lui fussent livrés, pour être immolés aux Dieux de la Patrie ; mais on étoit prévenu du sujet de son voïage. Les Eginetes lui dirent qu'il n'avoit point d'ordre de l'Etat, qu'il avoit entrepris cette affaire de son propre mouvement, corrompu par les presens des Athéniens ; & qu'en effet si l'intention des La-

Digitized by Google

cedémoniens eût été telle qu'il le disoit, ils l'auroient marquée en envoyant les deux Rois.

La réponse n'étoit pas difficile ; depuis que Demarate avoit abandonné Cleoméne dans l'Attique, le Sénat de Sparte avoit décidé que les deux Rois ne quitteroient point en même-tems la Ville ; mais on n'écouta point Cleoméne : on produisit même une Lettre de Demarate qui imputoit à son Collegue d'avoir formé cette entreprise de lui-même & sans la participation du Sénat.

Cleoméne comprit qu'il s'opiniâtreroit inutilement : il revint à Lacedémone, résolu d'éclater enfin contre Demarate : il l'accusa de trahison, & comme il étoit craint, & qu'il avoit un grand nombre de partisans, qu'enfin il étoit de la branche la plus accréditée, il jetta dans l'esprit du peuple un levain d'aigreur

&

& d'animosité contre Demarate, dont il recueillit bien-tôt le fruit.

Leotychides étoit de la branche des Proclides, & le plus proche héritier de la Couronne, si Demarate mouroit sans enfans : Cleoméne crut alors que l'occasion étoit favorable pour perdre son Collegue, & pour mettre Leotychides à sa place. On a vû de quelle maniére Ariston étoit devenu mari de Menalippe, qu'il avoit ôtée à son premier époux *. Cleoméne attaqua l'état de Demarate, & il l'accusa de n'être point fils d'Ariston : on supposa même qu'Ariston aïant apris l'accouchement de Menalippe, il avoit dit aussi-tôt qu'il n'étoit point le pere de l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde. Ce bruit injurieux fut apuïé par Leotychides qui demanda la Couronne &

* *Herod. lib. 6. c. 63.*

qui fit ſes brigues pour l'obtenir.

Demarate ſentit d'où venoit le coup, & il prévit qu'il auroit peine à le parer ; mais il ne crut pas devoir céder à l'orage ; on n'en devoit pas croire le diſcours imprudent d'un pere, ſoupçonneux ou jaloux, & d'ailleurs Ariſton avoit depuis élevé Demarate comme ſon fils, & il lui avoit donné tous les témoignages de la plus parfaite & de la plus tendre amitié. Il pouvoit donc eſperer qu'on rendroit juſtice à ſes droits; mais Cleoméne avoit ſi bien pris ſes meſures qu'il ne fut pas poſſible à Demarate de ſe défendre, on porta même l'audace & la calomnie juſques à dire qu'il étoit fils *d'un Conducteur d'ânes.*

Ces bruits injurieux s'accréditérent ſi fort, que pour s'en éclaircir, on réſolut de recourir à la déciſion de l'Oracle : ainſi on fit dépendre l'Etat d'un

Digitized by Google

Prince vertueux de la réponſe d'une femme qui vendoit les ſuffrages du Dieu, à qui on donnoit le plus. Periale étoit alors aſſiſe ſur le trepié de Delphes : Cleoméne lui promît la plus grande récompenſe ſi elle vouloit faire parler Apollon en faveur de Leotychides. Elle prononça donc l'oracle fatal qui fit perdre la Couronne à Demarate. Il ſuporta cette diſgrace avec une conſtance que rien ne put ébranler. La vertueuſe Percale qui ſentit que l'amour que ce Prince avoit eu pour lui, avoit cauſé ſa chute, en parut ſeule affligée ; il prît ſoin de l'en conſoler ; il crut n'avoir rien perdu, puiſque ſa chere Percale lui étoit conſervée.

Il étoit même réſolu de reſter à Lacedémone, & d'y paſſer ſes jours en homme privé, lorſqu'une inſulte qu'il reçut de Leotychides l'obligea de s'en retirer. Il pré-

ſidoit aux jeux auſquels les jeunes gens de Sparte s'exerçoient. Leotychides qui l'aperçut, lui envoya demander quelle eſpéce de magiſtrature il rempliſſoit là, après avoir été honoré de la dignité de Roi. Il fit une réponſe pleine de modération, & au ſortir des jeux, il feignit de vouloir conſulter lui-même l'Oracle : il emmena avec lui Percale & vint à Elide, d'où il ſe retira auſſi-tôt auprès de Darius, qui le reçut avec toutes les preuves d'eſtime & de diſtinction qu'il pouvoit attendre du plus grand Roi du monde. Il conſerva toûjours une amour ſincere pour ſa Patrie, & quelque ingrate qu'elle fût, il n'obmit rien pour lui faire connoître ce qu'elle avoit perdu en lui. Les Lacedémoniens ſages trop tard, ſe plaignirent d'avoir été abuſés ; ils demandérent à Delphes que Pe-

riale fût punie de ſa perfidie, & elle fut en effet dépoſée. Enfin le cruel Cleoméne périt de la mort la plus funeſte & la plus tragique ; il fut attaqué d'une fiévre violente, dans les accès de laquelle * il ſe fit pluſieurs bleſſures dangereuſes, après quoi il mourut dans les tourmens les plus cruels. Un Hiſtorien deſinterreſſé a cru qu'une mort ſi terrible étoit une punition viſible de l'injuſtice qu'il avoit faite à Demarate.

Mihi videtur ille has pœnas Demarato pependiſſe. Herod. lib. 6. cap. 84.

* Il ſe coupa les chairs depuis les talons juſques aux cuiſſes, & depuis les cuiſſes juſqu'au vertebre.

Digitized by Google

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

ANYTIS,

Fille de Darius Hyſtaspide troiſiéme Roi de Perſe.

L'EMPIRE de Darius avoit commencé ſous de ſi heureux auſpices, qu'on ne doutoit point que ſon régne ne fût ſignalé par les plus grandes proſpérités : il avoit vengé la maiſon Imperiale de Cyrus, de l'inſolence des Mages, en délivrant le Roïaume de l'eſclavage honteux ſous lequel il gémiſſoit.

Digitized by Google

Il avoit rendu la majesté du Prince aimable par beaucoup d'affabilité & respectable par quelques exemples de sévérité, également justes & nécessaires *. Son

* Il avoit été arrêté entre les sept libérateurs, qu'ils auroient l'entrée libre chez le Roi, hors le tems qu'il seroit couché avec la Reine. Intapherne l'un d'entr'eux se présenta un jour aux portes du Palais pour y entrer; on lui dit que le Roi étoit alors avec la Reine: il oublia la loi à laquelle il s'étoit soumis avec tous les autres, & il voulut forcer le passage; les Eunuques s'y opposérent, & il porta l'insolence jusques à leur couper le nez & les oreilles. Cet attentat fit craindre à Darius que s'il le négligeoit, son autorité ne fût méprisée de tous les Grands. Ainsi quoiqu'il fût redevable en partie à Intapherne de son élevation, il le fit condamner à la mort. C'étoit une autre loi en Perse, que lorsqu'un Criminel d'Etat étoit condamné, il entraînoit dans la même perte, sa femme, ses enfans & jusques à ses alliés. Darius touché de compassion accorda la vie à sa femme, & lui permit de nommer parmi les autres condamnés, à l'exception de son mari, celui qu'elle voudroit qui fût sauvé avec elle, elle choisit son frere. Darius étonné lui demanda raison de cette préférence: c'est, répondit-elle, que je puis trouver un autre mari & avoir d'autres enfans, mais rien ne peut me rendre un autre frere. *Herod. lib.* 3. c. 118.

Digitized by Google

alliance avec les ſœurs & les filles des deux derniers Rois avoit achevé de lui concilier l'amour des Peuples, exceſſivement atachés au ſang de leurs Souverains ; & il avoit moins paru le Succeſſeur que le Reſtaurateur de l'auguſte maiſon du Grand Cyrus.

Le bonheur avec lequel il remit ſous ſes lois Babylone qui s'étoit révoltée, donna un grand éclat aux premieres années de ſon régne, & acquit une réputation immortelle à Zopyre * qui la remît ſous l'obéiſſance des Perſes par un ſtratagême qui n'avoit point encore eu d'exemple. La guerre que Darius entreprit contre les Scythes n'eut pas un ſi

* Zopyre ſe coupa le nez & les oreilles, & ſe retira dans la Ville, feignant d'avoir été mutilé de la ſorte par l'ordre de Darius : ſur cette ſupoſition les Babyloniens lui donnérent le commandement dans la Place, qu'il livra auſſi-tôt à Darius. *Idem. Herod. lib.* 3. *cap.* 154. *& ſeqq.*

Digitized by Google

heureux ſuccès : il fut obligé de revenir bruſquement ſur ſes pas, après s'être engagé mal-à-propos dans les deſerts de la Scythie, & ſi les Grecs auſquels il avoit confié la garde du Pont qu'il avoit jetté ſur l'Araxe, euſſent ſuivi l'avis de Miltiade qui leur conſeilloit de couper ce pont * : cette entrepriſe auroit été auſſi funeſte à la Perſe que l'avoir été celle de Cyrus.

Le mauvais ſuccès de cette expédition enhardit peut-être l'Ionie à ſe révolter. Milet excitée par les Conſeils d'Ariſtagoras, fut la premiere à prendre les armes : on ne pouvoit s'accoutumer au joug des Perſes : on a vû ailleurs quelles furent les ſuites de ce ſoulevement qui finit par la perte de tous les chefs des révoltés, & qui fit jurer à Darius la ruine particuliére des Athéniens.

* Voyez l'Hiſtoire de Percale.

Déja une intrigue de femme avoit disposé le Roi à faire la guerre à la Gréce. Democéde Medecin de Crotone s'étoit trouvé transplanté à la Cour de Perse, où il s'étoit acquis une grande réputation, en guérissant Darius d'une insomnie & Atosse d'une maladie encore plus fâcheuse *. Le desir de Democéde étoit de retourner après cela dans sa patrie ; mais le Roi ne put se résoudre à le perdre : il refusa donc le congé que Democéde lui demanda. Ce refus fit tenter à ce dernier une ruse qui réüssit. Il emploïa le crédit d'Atosse pour engager Darius à déclarer la guerre à la Gréce, & il s'offrit pour guide à ceux qu'on envoieroit pour reconnoître le Païs. Atosse envieuse de se voir servie par des femmes d'Argos ou de Corinthe, fit résoudre la guerre ; & Demo-

* D'un Cancer.

céde fut envoïé ſur la parole qu'il donna de revenir ; mais il ne ſe vit pas plûtôt en païs de liberté qu'il oublia ſa promeſſe. Il ſe retira dans ſa patrie, où il épouſa la fille du fameux Milon Crotoniate*. Darius piqué d'avoir été abuſé de la ſorte, jura dès-lors de s'en venger ſur tous les Grecs ; l'affront qu'il reçut enſuite des Athéniers ne lui permît plus de differer ſa vengeance.

La puiſſance de la Perſe étoit à ſon plus haut point. Toutes les richeſſes de l'Orient ſembloient s'être raſſemblées à Suſe la capitale de ce vaſte Empire. Le goût du luxe & de la volupté, qui avoit commencé de s'introduire ſous le régne de Cambiſes, s'accrut ſous celui de ſon ſucceſſeur. Cette nombreuſe ſuite de bons ſuccès qui accompagnoient les armes du

* *Herod. lib. 3. cap. 3. & ſeqq.*

Roi ; la disposition naturelle du cœur humain qui se porte de lui-même au plaisir, la confiance qui naît de la prospérité, & les récompenses que la libéralité du Prince assignoit aux sçavans, polit bien-tôt les mœurs des Perses ; & si le commerce qu'ils eurent aussitôt avec les Grecs, ne put vaincre absolument le naturel fier, & quelquesfois féroce des Grands de la Nation, il leur aprît du moins à mettre dans leurs plaisirs plus de goût & plus de délicatesse.

La Cour étoit alors plus superbe & plus somptueuse qu'elle n'eût jamais été : le Roi en soutenoit l'éclat par les plus grandes & les plus éminentes qualités, & peut-être étoit-il le seul dans son État que sa propre félicité n'eût pas corrompu : il étoit doux, humain, affable, soumis à ses devoirs, uniquement attaché aux Reines,

Digitized by Google

qu'il ſembloit aimer également, occupé en même-tems du gouvernement de l'Empire & de l'éducation des Princes ſes fils, il ne ſembloit pas moins être le pere de ſes ſujets, que de ſes propres enfans.

L'orgueil d'Atoſſe ſembloit s'être changé en une noble fierté, convenable à la majeſté de l'Empire, la douceur de l'aimable Ariſtone lui concilioit tous les cœurs, & la ſageſſe de la vertueuſe Phedime s'allioit ſi bien avec les differentes qualités des deux Princeſſes, qu'elle avoit trouvé le moïen d'être auſſi chere à Atoſſe qu'à Ariſtone.

Le jeune Prince Xerxès étoit déja l'objet des ſerviles adorations des Courtiſans; apellé par le droit de ſa naiſſance à ſucceder à la plus puiſſante Couronne de l'Univers, on le regardoit après Darius comme le ſeul dont

on dût espérer des graces ; il avoit extérieurement tout ce qui pouvoit inspirer le respect à des sujets idolâtres de leurs Rois ; de la bonne mine soutenuë d'une taille noble & majestueuse ; mais de médiocres qualités que l'adulation corrompit & changea même en vices ; il étoit vain, foible, voluptueux, peu propre aux affaires, timide, trop attaché à ses plaisirs ; & bien-tôt ces défauts se tournérent en un orgueil insuportable, son amour pour les plaisirs alla jusques à la licence, son éloignement pour les affaires le rendit l'esclave des femmes & des eunuques qui le gouvernérent absolûment, & sa timidité naturelle eut souvent les caractéres de la lâcheté.

Les autres Princes freres de Xerxès étoient encore trop jeunes pour qu'on pût juger de ce qu'ils seroient un jour ; mais rien

n'égaloit la beauté des Princeſſes : le Roi en avoit déja marié trois, Mandane étoit l'aînée : elle avoit toute la fierté d'Atoſſe ſa mere. Artoſoſtre venoit d'épouſer Mardonius, fils de Gobrias, qui ne ſe diſtinguoit pas moins par la grandeur de ſa naiſſance, que par la gloire de cette alliance. Le Roi lui avoit déja donné le commandement de l'armée qu'il deſtinoit à marcher contre les Grecs.

Mardonius étoit encore bien jeune pour un emploi de cette importance ; mais les ſervices de ſon pere qui avoit contribué avec Darius à la libération de la Perſe, & ſon alliance avec le Roi, déterminérent ce choix. On n'avoit encore éprouvé ni la valeur ni l'habileté des Generaux Grecs; & on croïoit ſuffiſant d'envoïer contr'eux des armées nombreuſes : cette faute coûta bien du ſang à la Perſe.

Digitized by Google

Anytis étoit la plus belle des filles de Darius : l'Hiſtoire lui donne même cette loüange flateuſe, qu'il n'y avoit perſonne en Orient qui l'égalât en beauté *: ce qu'elle ajoûte du caractere de ſon cœur, ne peut faire la matiére d'un éloge. Anytis la plus belle des femmes avoit le plus violent penchant à la galanterie : elle aimoit éperduëment, & elle ne conſultoit pas toûjours les bienſéances de ſon ſexe, ni la dignité de ſon rang, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire une paſſion qui avoit élevé ſes ſens au-deſſus de ſa raiſon.

Un jeune Grec amené captif à Suſe, encore capitale du Roïaume, y attira tous les regards. Miltiade qui s'étoit fait un établiſſe-

* *Dinon in prima conſtructione quinti libri rerum Perſicarum autor eſt, Anutim uxorem Bagazi, Xerxis ſororem, ex eodem Patre, omnium fœminarum in Aſia fuiſſe & pulcherrimam, & petulentiſſimam.* Ath. lib. 13.

ment ſi conſidérable dans la Cherſonèſe, avoit crû y affermir ſon autorité par un ſecond mariage avec Hegeſipile, fille d'Olorus, Roi de Thrace; mais Darius à qui ſa puiſſance & ſa valeur étoient également ſuſpectes, trouva le moïen d'attirer les Scythes dans ſes Etats; & d'ailleurs une flotte Phénicienne en ravageoit les côtes, & en avoit enlevé toutes les Places importantes, à la réſerve de Cardie. Miltiade deſeſperant de la pouvoir conſerver, fut obligé de chercher un azile ailleurs. Il médita ſa retraite dans l'Attique: il fit donc voile vers Athénes avec cinq Galeres qui lui reſtoient, penſant éviter la flotte Phénicienne qui étoit à l'ancre devant l'Iſle de Tenedos; mais les Commandans ennemis avertis de ſa fuite, ſe mirent auſſi-tôt à le ſuivre. Miltiade eut le bonheur de les éviter avec quatre

de ſes Galeres & de gagner les les Ports d'Athénes ; mais la cinquiéme commandée par ſon fils Metiochus, tomba malheureuſement entre les mains des Phéniciens. Miltiade le crut péri dans le combat, & le ſoin que le jeune Prince eut de cacher en Perſe ſon nom & ſa condition, confirma les bruits qui ſe répandirent de ſa mort.

Jamais homme n'étoit né avec de plus nobles & de plus vertueuſes qualités que Metiochus : comme il étoit apellé par l'ordre de ſa naiſſance à ſuccéder aux États que Miltiade avoit dans la Cherſonéſe, il n'avoit rien oublié pour le rendre digne de remplir avec ſuccès un poſte ſi éminent. Il avoit été élevé quelque tems dans la Cour d'Amintas Roi de Macedoine. L'entrée des Perſes dans ce Roïaume avoit obligé Miltiade d'en rapeller ſon fils :

le jeune Metiochus s'en étoit arraché avec regret. Il étoit tendrement attaché à la jeune Gygée, fille d'Amintas ; mais il avoit enfin obéi aux ordres de son pere : depuis il s'étoit uniquement apliqué à ses devoirs, & il y avoit si bien réüssi qu'il n'étoit personne alors de plus aimable ni de plus accompli.

Metiochus attaqué par les Phéniciens n'oublia rien pour se défendre, il s'agissoit de se garantir de l'esclavage des Perses, Peuples dont le joug étoit en abomination parmi les Grecs. Il ne falloit donc rien oublier pour s'en préserver : la mort devoit être mille fois moins amére à un Grec que le joug des barbares ; mais qui peut éviter sa destinée ? Metiochus fut accablé par le nombre, & sa Galere tomba enfin sous la domination des vainqueurs.

Digitized by Google

Si le fils de Miltiade fut obligé de céder à sa mauvaise fortune, il chercha du moins à celer à ses ennemis une partie de leur avantage, en déguisant son nom & sa condition : il cacha le fils de Miltiade sous les habits d'un Officier ordinaire, & de cette façon il tomba inconnu entre les mains du commandant Phénicien.

Sa jeunesse, sa bonne mine, & ce je ne sçai quoi de noble qu'il avoit dans la phisionomie, firent impression sur le cœur du barbare. Metiochus se fit passer pour un Carien attaché à la fortune de Miltiade, il prit le nom de Phénix, & il se déguisa si bien qu'on ne connut point son artifice. Le Commandant Phénicien lui fit un accueil rempli d'humanité, il lui fit donner un apartement commode, il lui laissa même une partie du butin qu'il avoit trouvé sur sa Galere, & lorsqu'il

Digitized by Google

fut rentré dans les Ports de la Phénicie, & qu'il l'y eût laiſſé repoſer quelque tems, il l'envoïa à Suſe pour être preſenté à Darius, comme un eſclave dont le Roi ſeul étoit digne.

Darius en qui l'orgueil de l'Empire n'avoit point effacé les ſentimens de l'humanité, fut touché de la diſgrace d'un jeune homme qui faiſoit paroître les plus nobles qualités. Metiochus marqua une fierté modeſte qui charma le Roi : il parla avec une éloquence vive & touchante, & il ſçut perſuader ce Prince que s'il ſuportoit impatiemment la perte de ſa liberté, c'étoit un adouciſſement à ſes peines que de porter les chaînes du plus grand Roi de l'Univers.

Darius n'oublia donc rien pour raſſurer Metiochus, il voulut qu'il s'attachât à ſa perſonne, & qu'il fût un des eſclaves du Roi,

C'étoit un poſte ſi éminent qu'il pouvoit être envié même des Perſes les plus qualifiés. Cet emploi donnoit entrée dans le Palais, & dans toutes les maiſons des Grands : privilége très-important dans un État où l'accès dans l'intérieur des familles étoit ſouvent un crime de léze Majeſté.

Metiochus avoit rendu les plus rudes combats en arrivant à Suſe, & le tems qu'il emploïa pour s'y rendre, fut pour lui une ſucceſſion perpetuelle de crainte & d'eſperance, de joie & de douleur. Suſe renfermoit dans ſon enceinte l'objet de tous ſes vœux ; il avoit aimé l'adorable Gigée dès ſon enfance, & l'âge qui efface tout, n'avoit pû effacer le ſouvenir des charmes de la fille d'Amintas : elle vivoit alors ſous les lois d'un autre. L'heureux Bubarez étoit l'époux de l'incomparable Gigée : Metiochus avoit

perdu toute eſpérance d'être jamais à elle ; incertain ſi elle ſe ſouvenoit encore de lui, il ne ſçavoit s'il devoit ſouhaiter ou craindre de la revoir. Jamais Amant n'eut de plus juſtes ſujets de s'allarmer. Gigée étoit vertueuſe, le luxe Aſiatique ne pouvoit avoir altéré ce ſentiment naturel qui l'attachoit à tous ſes devoirs ; & c'en étoit un pour elle de ne point offenſer Bubarez, encore jeune, vertueux lui-même, & fils de Megabiſe, l'un des ſept libérateurs de la Perſe.

L'emploi de Metiochus l'attachant auprès de Darius, ſa bonne mine le fit bien-tôt remarquer dans le Palais. Anytis ſentit en le voïant la plus vive émotion, & ſon inclination fut entraînée avec tant de violence qu'elle ne put y réſiſter : elle le ſuivoit des yeux lorſqu'elle le voïoit, & de la penſée lorſqu'elle ne le voïoit

pas : elle devint plus assiduë que jamais chez le Roi, & elle avoit toûjours mille prétextes pour faire mander Phénix ; ses yeux fixement attachés sur lui, faisoient entendre assez clairement à Metiochus que la Princesse l'aimoit déja trop.

Mais il étoit peu sensible à cet honneur ; quelque belle que fût Anytis, d'autres feux embrasoient le cœur de Metiochus : il avoit revû Gigée en plusieurs endroits, & elle lui avoit paru telle qu'il l'avoit trouvée ; c'est-à-dire la plus belle personne du monde. Gigée avoit jetté quelques regards inquiets sur lui, & elle les avoit aussi-tôt détournés : elle sembloit se rapeller en le regardant une idée qui lui avoit été chere autrefois. Metiochus s'en étoit aperçu, & il en avoit été cruellement affligé. Gigée ne pouvoit ainsi détourner les yeux

que

que parce qu'elle cherchoit à étouffer un ſouvenir qui l'importunoit.

Gigée vivoit dans une aſſez grande liaiſon avec Anytis : un jour qu'elles ſe promenoient ſeules dans les jardins du Palais, elles aperçurent Metiochus aſſis ſur un ſiége de gazon, qu'un Plane couvroit de ſon ombre : il paroiſſoit plongé dans une profonde rêverie ; à la vûë des Princeſſes, il ſe leva reſpectueuſement, Anytis l'aperçut, & s'adreſſant à Gigée : Cet eſclave, lui dit-elle, me ſemble ſouffrir une peine ſecrette, je le vois toûjours triſte ou ſérieux, & je croi qu'il nous cache une condition plus relevée qu'il ne le dit ; j'ai envie de pénétrer ce miſtere. Ah ! Madame, répondit Gigée, gardez-vous bien d'inſulter au ſort des malheureux ; quelques douces que ſoient les chaînes, ce ſont toû-

jours des chaînes, & la faveur du plus grand Roi du monde ne balance point le prix de notre liberté. J'ai du moins envie de de ſçavoir ſon hiſtoire de lui-même, reprit Anytis : je m'imagine que ſes avantures doivent etre ſingulieres, & que le recit pourra nous en amuſer durant notre promenade : ſouffrez que je me donne ce divertiſſement.

Gygée ne repliqua point ; elles s'aſſirent ſur un autre ſiége, & auſſi-tôt Anytis fit dire à Metiochus de s'aprocher ; il vint tout ému, le plaiſir de ſe revoir ſi près de Gigée lui cauſa un trouble dont il eut peine à ſe remettre. Anytis le regardant avec des yeux paſſionnés, lui adreſſa bien-tôt la parole : Carien, dit-elle, tu diſſimules les peines que tu endures, & rien ne te touche dans ce Palais, ſa magnificence & ſa ſomptuoſité,

la pompe & le luxe de ſes jardins, la beauté & l'admirable variété des objets qui le rempliſſent, les bontés même dont le Roi t'honore, & les biens immenſes qu'il peut te faire, n'effacent point en toi le ſouvenir de ta Patrie : tu as peine à te faire à nos mœurs ; accoûtumé à la ſimplicité Gréque, tu regardes la néceſſité de vivre en cette Cour, comme un joug inſuportable qui te fait gémir mille fois le jour, dans le plus bel âge de ta vie, & dans le plus beau chemin où la fortune pouvoit te conduire, pour obtenir ſes plus précieuſes faveurs : eſt-il poſſible que rien ne puiſſe ici fixer ton affection, & qu'aucun objet ne t'y paroiſſe digne de tes regards ?

Madame, répondit Metiochus, en jettant un œil timide ſur Gygée, les Dieux me ſont témoins qu'ils ne pouvoient me conduire

en des lieux que je ſouhaitaſſe davantage de voir, & qu'à mon gré ce Palais renferme dans ſa vaſte enceinte ce qu'il y a de plus beau & de ſeul adorable dans l'Univers : mon cœur n'en eſt jamais abſent, & toûjours il me repreſente ce qui doit plaire, & ce qui doit attirer tous les vœux. Cependant, Madame, ajoûta-t-il, il eſt encore en proie aux plus cruelles atteintes de la douleur, & rien ne lui peut faire oublier la perte ineſtimable qu'il a faite.

Eh ! quel bien te fait ainſi ſoupirer, interrompit Anytis, qui ſe flattoit déja d'être l'objet des peines du faux Carien ? je ſouhaite d'en être inſtruite, & je t'offre mon ſecours pour remédier à tes maux s'il eſt poſſible. Ah ! Madame, repartit Metiochus, la fille de Darius quelque puiſſante qu'elle ſoit, ne ſçauroit réparer mes pertes.

Digitized by Google

Cette réponſe redoubla la curioſité d'Anytis : tu me donnes, ajoûta-t-elle, un deſir violent de ſçavoir tes avantures, & déja je m'interreſſe à ta deſtinée, parle, inſtruis-nous des évenemens de ta vie.

Eh ! que puis-je vous dire, Madame, qui ſoit capable de vous ſatisfaire, reprit Metiochus ? Si l'image des peines les plus amères, ſi le recit des tourmens les plus rigoureux, ſi le détail du malheur le plus déplorable, peuvent avoir des charmes pour la Princeſſe Anytis, que ne doit-elle point attendre de l'hiſtoire de mes diſgraces ? Mais ſi elle eſt ſenſible aux maux des infortunés, ſi elle compâtit tendrement aux afflictions des malheureux, qu'elle me diſpenſe de lui raconter les triſtes évenemens de ma vie : Ecoutez, Madame, continua-t-il, croïant que la Princeſſe ſou-

haitoit qu'il achevât les funestes avantures de l'infortuné Phénix.

„ Je suis né dans la Carie, où „ mon pere tenoit un rang con- „ sidérable, sa naissance l'égaloit „ aux nobles, & sa vertu répon- „ doit à la dignité de sa condi- „ tion : il étoit originaire d'A- „ thénes ; mais une opulente suc- „ cession l'avoit apellé en Carie, „ où il m'avoit donné une éduca- „ tion Gréque : des raisons assez „ puissantes l'engagérent à m'en- „ voïer en Thessalie pour être élé- „ vé auprès d'Admete, dont il me „ destinoit la fille : je vis la jeune „ Euridice, & je m'attachai d'a- „ bord à elle, je n'avois que huit „ ans, & elle n'en avoit que six ; „ mais à cet âge elle charmoit déja „ tous les cœurs. Hélas ! que ce „ tems est encore cher à mon sou- „ venir, que je rapelle encore „ avec plaisir ces momens pleins „ d'innocence & de douceur que

„ je paſſois auprès de l'aimable
„ Euridice ! que nos plaiſirs
„ étoient purs, qu'ils étoient
„ touchans ! Je faiſois toute mon
„ occupation du ſoin de lui plaî-
„ re, & elle ſouffroit mes aſſidui-
„ tés avec une certaine joie qui
„ ſembloit déja tenir du ſenti-
„ ment. Comme nous ſçavions
„ que nous étions deſtinés l'un
„ pour l'autre, nous ne nous ca-
„ chions point notre mutuelle
„ affection : Euridice m'apelloit
„ ſon amant, je lui donnois les
„ noms les plus tendres & les
„ plus doux. Admete ſe plaiſoit
„ à notre commerce, il ſe faiſoit
„ quelquefois raconter nos entre-
„ tiens, nos avantures, nos dé-
„ pits & quelquefois nos petites
„ jalouſies. Quatre ans ſe paſſé-
„ rent dans une vie ſi pleine de
„ charmes, & nous devions être
„ unis lorſque la jeune Euricide
„ auroit douze ans : j'avois donc

„ encore trois ans à attendre ;
„ mais ce tems ne me paroiſſoit
„ point trop long, parce que je
„ devois le paſſer auprès de l'ai-
„ mable Euridice. Hélas ! je m'en
„ flattois vainement, une troupe
„ impitoïable de Thraces inon-
„ da la Theſſalie, & força mon
„ pere de me rapeller en Carie.
„ Avec quelle douleur il fallut me
„ ſéparer de la belle Euridice !
„ Jugez, Madame, de mon de-
„ ſeſpoir ; l'inclination s'étoit ac-
„ cruë avec l'âge, & elle étoit dé-
„ ja devenuë en moi une forte
„ paſſion : ma douleur eut tous
„ les caracteres de celle d'un vé-
„ ritable amant : Euridice n'étoit
„ pas moins affligée ; mais elle
„ crut qu'il convenoit à la mo-
„ deſtie de ſon ſexe de cacher une
„ partie de ſa douleur ; c'eſt ain-
„ ſi que cette aimable fille con-
„ noiſſoit déja les néceſſités de la
„ bienſeance ; elle me promit ce-

„ pendant de m'aimer toûjours,
„ & nous nous ſéparâmes en nous
„ donnant mille tendres aſſuran-
„ ces de la plus inviolable fidélité.
„ Mais, Madame, peut-on
„ répondre de la fatalité des deſ-
„ tinées ? Admete pour apaiſer
„ la ſévérité d'un parti Thrace,
„ qui s'étoit emparé de ſes ter-
„ res fut obligé de promettre l'ai-
„ mable Euricide à l'un d'en-
„ tr'eux, & ce mariage s'accom-
„ plit : ainſi je perdis l'eſpéran-
„ ce d'être jamais à elle ; ma dou-
„ leur fut incroïable, lorſque j'a-
„ pris cette nouvelle, d'autant
„ plus affligé que je ſçus que la
„ belle Euricide ne s'étoit don-
„ née qu'avec regret. Hélas ! que
„ me ſert-il de l'avoir aimée &
„ de l'adorer encore, ſi elle eſt
„ au pouvoir d'un autre ? je fis
„ tout ce que je pus pour vain-
„ cre ma douleur & pour effacer
„ le ſouvenir de la belle Euridi-

ce: Rien n'a pû me la faire oublier;
„ elle eſt toûjours preſente à mes
„ yeux telle que je l'ai vûë; & je
„ tâche quelquefois de me la re-
„ preſenter telle qu'elle eſt. J'y
„ ſonge le jour, elle m'occupe la
„ nuit, je lui parle ſouvent, je
„ lui fais de tendres reproches,
„ je lui dépeins l'excès de mon
„ amour & celui de mon marti-
„ re : elle verſe des larmes, &
„ elle ne me répond point. Il ſem-
„ ble que le Ciel ennemi de mon
„ repos entretienne en moi le
„ ſouvenir de mon amour, pour
„ traverſer la paix de mon ame,
„ je ſuis en proie aux plus cruels
„ tourmens. C'eſt ce qui entre-
„ tient en moi cette ſombre triſ-
„ teſſe, dont je ſuis obſédé, je
„ n'en ai point éxagéré les éfets.
„ Je ſens, Madame, tous les maux
„ que je vous ai dit.

Ce recit donna une cruelle inquiétude à la Princeſſe, ſi elle ju-

gea que Metiochus étoit capable d'une grande paſſion : elle fut au deſeſpoir d'aprendre qu'il en aimoit une autre : elle fit même éclater ſon dépit ; Carien, lui dit-elle, tu devois moins éxagérer tes maux, & j'attendois tout un autre dénoüement de l'idée que tu nous en a donnée d'abord. On ne croira point que la perte d'un enfant de neuf ans t'ait cauſé de ſi cruelles amertumes, & je ferois peu de cas de ton eſprit, ſi je te croïois capable d'une ſi grande foibleſſe : jouis du preſent, Phénix, & penſe qu'il n'y a que ce tems qui ſoit eſſentiellement à nous ; conſidére ce magnifique Palais ; vois combien de beautés il renferme, & cherche à te délivrer de tes triſtes idées, par un attachement qui ait plus de ſolidité : crois-moi, Phénix, il eſt ici plus d'une Euridice, & le ſouverain remede à

la perte d'une maitreſſe, eſt le choix d'une nouvelle ; éprouve ce ſecret, c'eſt le ſeul moïen de te conſoler.

Anytis ſe tut, & tirant alors une bague de prix de ſon doigt, accepte ce preſent, ajoûta-t-elle, & regarde comme un préſage aſſuré que l'amour te réſerve ici une maitreſſe plus belle & plus tendre que celle que tu as laiſſée en Theſſalie. Metiochus reçut avec un profond reſpect la bague que la Princeſſe lui offroit, & il ſe retira après avoir jetté ſur Gygée un regard qui acheva d'éclaircir tous ſes doutes.

La vertueuſe Gygée avoit trop bien entendu ce que Metiochus lui avoit dit, la rencontre qu'elle avoit ſouvent faite de lui dans les jardins du Palais, chez le Roi ou chez les Princeſſes, lui avoient rapellé tous les traits d'un amant qu'elle n'avoit vû

Digitized by Google

que dans l'enfance ; mais qu'elle ſe ſouvenoit d'avoir tendrement aimé, ou que plûtôt elle n'avoit jamais pû oublier : elle eût crû reconnoître le fils de Miltiade ſi pluſieurs raiſons n'euſſent éloigné d'elle cette idée. L'âge qui change les traits avoit ſeulement perfectionné ceux de Metiochus ; mais quelles raiſons eût-il euës de cacher ſon nom & ſa naiſſance qui lui pouvoient attirer une plus grande conſidération parmi les Perſes ? Cette réfléxion avoit d'abord éloigné tous les doutes de Gygée, & elle avoit depuis ſoigneuſement détourné les yeux de lui lorſqu'elle l'avoit rencontré, pour ne pas rapeller une image encore trop chere à ſon ſouvenir.

Le diſcours de Metiochus ne lui laiſſa plus d'incertitude : elle avoit reconnu l'hiſtoire de ſon enfance ſous des noms imaginaires ; c'étoit la ſuite de la fiction.

Digitized by Google

Quel ſujet de trouble & d'allarmes pour une perſonne vertueuſe! Elle ſe croïoit éloignée pour jamais de Metiochus, & que la moitié de l'Aſie les ſéparoit ; il ne falloit pas moins que cette diſtance, pour la raſſurer contre les atteintes d'une paſſion qu'elle ne pouvoit étouffer, & le hazard l'avoit amené à Suſe : il étoit dans des lieux où elle le reverroit tous les jours : Quels combats ne faudroit-il pas rendre pour ſe garantir des piéges que l'amour alloit lui tendre dans une Cour où la galanterie commençoit à devenir le goût dominant !

Pour ſurcroît de peine, elle s'étoit aperçûë qu'Anytis étoit ſa rivale ; l'empreſſement qu'elle avoit eu à faire aprocher Phénix, la curioſité qu'elle avoit eûë de ſçavoir ſon Hiſtoire, les avis qu'elle lui avoit donnés & le pre-

ſent qu'elle lui avoit fait, étoient autant de preuves de l'attachement qu'elle commençoit d'avoir pour lui. Quel nouveau ſujet de trouble ! Gigée s'aperçut qu'elle étoit jalouſe dans le tems même que ſon amant lui venoit de donner les plus fortes aſſurances de ſa fidélité.

Anytis étoit trop belle pour qu'on pût en être aimé ſans y être ſenſible. Si Methiochus avoit encore paru touché des attraits de Gigée, c'eſt qu'il ignoroit les diſpoſitions d'Anytis ; il ne ſçauroit pas plûtôt qu'il en étoit aimé, qu'il lui rendroit tous ſes vœux. Gigée faiſoit toutes ſes réfléxions en même tems ; elle craignoit d'être encore aimée du fils de Miltiade, & elle trembloit qu'il n'en aimât une autre.

Anytis vit Methiochus s'éloigner avec la plus cruelle peine : elle tomba dans une triſte rêve-

rie, & regardant enſuite Gigée avec des yeux pleins d'une langueur paſſionnée; pourquoi faut-il, dit-elle, en ſoupirant, que les mœurs & que l'éducation mettent tant de difference entre les hommes, & leur inſpirent ſouvent les plus injuſtes averſions? Cet eſclave nous hait ſeulement, parce que nous ſommes Perſes, & qu'il mépriſe notre nation, pendant qu'idolâtre de la ſienne, il regarde comme des vertus, ce qui au fond eſt peut-être un abus, & ce qui du moins nous paroîtroit ridicule; il eſt jeune, il eſt aimable, je lui trouve de l'eſprit & beaucoup d'éducation. Il pourroit avec la faveur du Roi ſe faire ici le plus doux établiſſement; mais il eſt épris d'une Gréque: il adore une chimére qu'il n'a point vûë depuis dix ans, & qu'il ne verra ſans doute jamais, & c'en eſt aſſez pour lui faire mé-

priſer les charmes de la plus belle Cour de l'Univers. Hélas ! ma chére Gigée, que je ſuis éloignée de ces préjugés capricieux.

La Princeſſe ſe leva auſſi-tôt, & elle revint chez elle, où Gigée la ſuivit. Anytis parut toûjours ſombre & rêveuſe ; cette profonde triſteſſe lui parut d'un mauvais augure pour le ſuccès de ſa paſſion ; mais elle n'étoit pas maitreſſe d'y réſiſter : elle imaginoit de ſi grands plaiſirs à être aimée du faux Carien, qu'elle étoit réſoluë de tout emploïer pour le toucher. Gigée occupée elle-même de l'idée de ſa ſituation n'étoit pas moins inquiéte : elle quitta la Princeſſe, & elle revint chez elle, où elle s'abandonna ſans contrainte à toutes les réfléxions que lui inſpirérent les évenemens de cette journée.

Quelles étoient alors les penſées de Metiochus, & quel trou-

Digitized by Google

ble ne lui cauſoit point la rencontre imprévûë de Gigée ! Il avoit dépeint ſon amour & ſes peines avec la plus grande vivacité dans l'eſpérance de faire plus d'impreſſion ſur le cœur de la Princeſſe, afin qu'elle ne pût ignorer qu'il l'aimoit encore, & que ſa vûë avoit rallumé tous ſes feux. Il avoit vû avec plaiſir qu'elle n'étoit pas indifférente au recit qu'il avoit fait, & qu'elle étoit tendrement agitée lorſqu'elle avoit entendu le détail de ſes maux ; mais étoit-ce aſſez pour être content ? Ces ſignes n'étoient-ils point équivoques ? enfin pouvoit-il ſe flatter d'être encore véritablement aimé de l'adorable Gigée ?

Ce qui achevoit de lui donner de l'inquiétude, c'étoit l'amour dont il s'apercevoit qu'Anytis étoit embraſée pour lui. Elle étoit ſi belle, qu'il eût ſans doute re-

Digitized by Google

gardé comme la plus grande félicité d'être aimé de cette Princeſſe, s'il n'eût ſenti la plus violente paſſion pour Gigée. Mais plus il trouvoit de charmes dans la fille de Darius, & plus il croïoit mériter l'affection de ſa Princeſſe, en réſiſtant aux attraits d'Anytis : il fut donc inſenſible à ſa beauté & à ſes recherches ; & le plaiſir même de donner cet avantage à Gigée lui parut un ſi grand point de vertu que ſon amour en redoubla, & qu'il devint abſolument inſenſible aux apas d'Anytis.

Il paſſa la nuit dans ces agitations ; il ne put dormir, l'image de Gigée lui revint ſans ceſſe à l'eſprit, & ſon amour s'augmentant par les difficultés, il crut qu'un Grec ne devoit ſervir qu'une Gréque, & que la violence des barbares lui aïant enlevé ſa maitreſſe contre le conſente-

ment de ſon pere, elle ne devoit pas lui faire un crime de tous les efforts qu'il feroit pour ſe raprocher d'elle, & pour lui faire avoüer qu'elle n'avoit point ceſſé de l'aimer.

Le titre d'eſclave du Roi qu'il avoit, lui donnant les entrées chez tous les Grands, ſous prétexte d'y porter les ordres du Prince, Metiochus s'en prévalut pour s'introduire chez Gigée à l'heure qu'il crut la trouver ſeule; il traverſa tous les apartemens ſans que perſonne oſât l'arrêter, & il vint enfin à celui de Gigée: elle ſentit la plus vive émotion lorſqu'elle l'aperçut; mais comme il n'avoit pas de tems à perdre, & qu'il craignoit d'être ſurpris, Madame, lui dit-il, les momens ſont chers à un homme qui attend de vous le repos dont il n'a pû jouir depuis le tems fatal qu'il vous a perduë: recon-

noiſſez en moi l'infortuné Metiochus, que les vœux d'Amintas & de Miltiade apelloient à être l'époux de l'adorable Gigée. Le recit que la Princeſſe éxigea de moi hier eſt l'image naïve de mes malheurs ; c'eſt à leurs traits que vous avez dû me reconnoître : en avez-vous été touchée, incomparable Gigée ? le fils de Miltiade n'eſt-il point éfacé de votre memoire ? & vous ſouvenez-vous que ſi les Dieux ennemis ne vous avoient donné à Bubarez, vous ſeriez aujourd'hui l'épouſe de Metiochus.

Gigée eut beſoin de toute ſa vertu pour ne pas ſe trahir elle-même : la joie de revoir un amant qu'elle chériſſoit toûjours, la vûë du péril où il s'expoſoit pour la revoir, la douleur de ne pouvoir être à lui, & le ſouvenir de ce qu'elle devoit à Bubarez, s'offrirent tout à la fois à

ſes yeux, & la jettérent dans un labirinthe de réfléxions, dont l'une ſe rendoit auſſi-tôt maitreſſe de l'autre : elle aimoit toûjours Metiochus ; mais elle aimoit auſſi ſon devoir, & il étoit difficile de pouvoir bien allier ces divers ſentimens : conſidérant néanmoins qu'elle ne pouvoit méconnoître le Prince ſans lui cauſer un deſeſpoir, dont il ne ſeroit peut-être pas le maître, elle crut qu'il étoit à propos de prévenir le malheur qui en pouvoit arriver.

Seigneur, lui dit-elle, je n'ai pas oublié l'alliance que nos peres avoient autrefois projettée, & autant que la memoire du ſage Amintas m'eſt chere, autant peut-être ai-je rapellé avec plaiſir ce tems heureux, où ſon choix avoit deſtiné ma main au fils du brave Miltiade. Mais, Seigneur, que les tems ſont changés, &

que ce qui nous étoit permis en Macedoine ſouffre d'exceptions à Suſe ! Vous pouviez m'aimer, je pouvois y être ſenſible, & les Dieux me ſont témoins, ajoûta-t-elle en ſoupirant, que je ne l'y ai que trop été. Vous n'ignorez pas qu'un autre époux munit à ſa deſtinée, & que c'eſt par l'ordre de mon pere que je vis ſous la loi de Bubarez.

Je ne l'ignore pas, Madame, répondit Metiochus ; mais je n'ignore pas non plus que ce choix fut forcé, que vous étiez dans un âge où le conſentement ne peut être libre, qu'enfin Amintas ne vous vit devenir l'épouſe d'un Perſe, qu'en déplorant ſa deſtinée qui le forçoit d'accorder à un barbare une fille aimable qu'il avoit engagée à un Grec. Rapellez, Madame, ce ſouvenir avec celui du malheureux Metiochus, & ne le deſeſpérez pas

juſqu'au point de lui laiſſer croire que vous le revoïez avec regret.

Seigneur, repliqua Gigée, la joie que me cauſe votre preſence eſt empoiſonnée par les plus juſtes craintes : Non, ne me faites pas l'injure de croire que je ſois indifférente à cette joie ; c'eſt peut-être la plus grande & la ſeule que j'aie reſſentie depuis que je fus arrachée à ma patrie, pour ſuivre en Perſe un époux qui avoit porté le fer & le feu dans les Etats de mon pere ; mais, Seigneur, il eſt mon époux, & vous ne pouvez vous plaindre que des Dieux qui me l'avoient réſervé : Bubarez n'a point les défauts des barbares, il a toute la politeſſe des Grecs, & je lui dois cette juſtice, qu'il eſt digne par ſa vertu de mon affection : Je tremble en penſant qu'il n'a peut-être pas toute celle qu'il mérite,

mérite, & que vous ne ſoïez, hélas ! venu pour me forcer à lui ravir ce qu'il en a.

Madame, repartit Metiochus, que ce diſcours combla de joie, vous me rendez à la vie, que la perte de la liberté m'eût déja ravie, ſi le plaiſir de vous revoir ne m'avoit engagé à la prolonger; je ne prétens point vous forcer à offenſer Bubarez : non, j'ai des deſſeins plus raiſonnables, & je reſpecte trop Gigée pour attendre rien d'elle d'indigne de ſa naiſſance & de ſon païs; mais Madame, ajoûta-t-il, ſera-ce offenſer Bubarez, que de voir quelquefois Metiochus ? Banniſſez-moi pour toûjours de votre preſence ſi j'abuſe jamais de cette grace; mais ne me la refuſez pas, ou attendez-vous à voir le fils de Miltiade abréger le tems de ſon eſclavage, en abrégeant des jours qu'il ne ſonge à perpetuer

que pour jouir toute ſa vie du plaiſir de vous adorer.

Ah ! Seigneur, interrompit Gigée, que me demandez-vous? ignorez-vous quelle eſt ici la rigueur des lois, & la délicateſſe des maris, pendant qu'ils jouiſſent impunément du droit d'être infidéles ? c'eſt un crime à leurs femmes de ſouffrir les regards d'un autre : ils ſacrifient tout aux moindres ombrages, & leur jalouſie n'épargne aucune réputation : peut-être me ſeroit-il plus doux de mourir que de vivre ; mais du moins, Seigneur, ne ſouhaittez pas que je meure deshonorée, & ne m'expoſez point par des démarches indiſcrettes au courroux d'un époux à qui je ſuis chere, mais qui n'eſt pas guéri des foibleſſes de ſa nation.

Je vous entens, Madame, repartit Metiochus, c'eſt moi qui dois renoncer à la vie pour vous

mettre à couvert des soupçons de Bubarez. Seigneur, interrompit Gigée un peu émuë, je croïois qu'il vous devoit être assez doux de vivre dans les mêmes lieux où je suis, & que dans l'état où la fortune vous a réduit, vous n'aviez autre chose à souhaitter; mais puisque la mort a pour vous plus de charmes qu'une telle condition, & puisque vous pouvez recourir aux plus violens remédes pour vous en délivrer, souffrez que je doute de l'amour dont vous dites que vous brûlez pour moi.

Cruelle! s'écria Metiochus, que vous usez tiraniquement de cet amour, dont vous ne feignez de douter que pour m'accabler. Vous voulez que je vive, que je vous aime, & que je ne cherche point à vous voir, je m'y résous, puisque vous l'ordonnez; mais croïez, inhumaine, que la mort la plus

barbare me ſeroit mille fois plus douce qu'une telle vie. Il ſortit en finiſſant de parler, & il laiſſa Gigée dans la plus déplorable ſituation où elle ſe fût jamais trouvée.

Metiochus outré de douleur & de deſeſpoir revint s'enfermer chez lui, & il réſolut de ne plus ſe montrer qu'avec Darius, lorſque la néceſſité de ſes fonctions l'obligeroit de ſuivre ce Prince. Il ne ſortit donc plus de l'apartement du Roi. Cette retraite ſurprit Anytis, & elle l'affligea, elle aimoit éperduëment, & ſa paſſion avoit cette incommodité, qu'elle ne pouvoit la faire éclater ſans ſe deshonorer, & ſans expoſer les jours de ſon amant Le preſent qu'elle lui avoit fait, devoit lui avoir ouvert les yeux: cependant il ne paroiſſoit point, fuïoit-il ſa preſence ? elle avoit lieu de le craindre : & quel ſur-

croît de martire que la plus belle Princeſſe de la terre, & la fille du plus grand Roi du monde, eût fait des avances à un eſclave, auſquelles il ne répondoit point ? Cette réfléxion la plongeoit dans le plus noir déplaiſir. Etoit-ce prudence, & parce qu'il craignoit peut-être de la commettre, qu'il évitoit ſa rencontre ? il ne l'aimoit donc point, ou il ne l'aimoit guére, s'il étoit capable de ſe poſſeder ainſi. Cette autre penſée ne l'affligeoit pas moins que la premiere, & elle en conchuoit en gémiſſant, qu'elle n'étoit point née pour être aimée de Phénix.

La Princeſſe ne put ſoutenir long-tems un état ſi violent, elle ſouffroit trop de ſon incertitude, & comme elle préferoit l'amour à toutes les autres paſſions, elle chercha les moïens de s'éclaircir. La bague qu'elle

avoit donnée à Metiochus étoit un gros rubis, ſous lequel étoit caché le portrait d'Anytis ; en paſſant le doigt ſur un petit reſſort caché dans un côté de la bague, on faiſoit lever le rubis, & on découvroit le portrait. La Princeſſe ne ſçavoit ſi Metiochus avoit aperçû ce ſtratagême, & juſques-là elle ſe flattoit qu'il ignoroit qu'elle l'aimât, elle voulut l'en faire apercevoir elle-même : elle ſortit un matin de ſon apartement avec une fille à qui elle ſe confioit, elle ſe déguiſa en Joüaillier, & portant avec elle toutes ſes pierreries, elle vint chez Metiochus avant qu'il fût ſorti.

Anytis étoit ſi bien déguiſée que Metiochus ne la reconnut pas, & lui-même il étoit ſi diſtrait qu'il n'y fit aucune attention : elle le pria de l'introduire re chez le Roi, pour lui faire voir, diſoit-elle, des pierreries

de grand prix qu'elle vouloit vendre : Metiochus lui dit qu'il falloit s'adreſſer à quelque autre, & que cette commiſſion n'étoit point de ſon emploi ; mais elle le preſſa ſi vivement qu'il s'engagea de la ſervir : elle lui fit voir enſuite ſes pierreries, & feignant auſſi-tôt d'être frapée de l'éclat de ſa bague, Seigneur, lui dit-elle, vous avez là un rubis de grand prix, voulez-vous m'en accommoder ? Non, reprit Metiochus, je le garderai ; j'acheterois plûtôt toutes vos pierreries que de me défaire de celle-ci.

Cette réponſe ne déplut pas à la Princeſſe, elle pria Metiochus de lui faire voir ſa bague ; il la tira de ſon doigt, & il la mit entre les mains d'Anytis, elle la regarda de près, & l'aïant aſſez conſidérée, elle pouſſa le reſſort, elle expoſa le portrait au jour. Dieux ! s'écria-t-elle ;

quelle magie ! un portrait ſous le rubis ! Metiochus fut auſſi ſurpris que la Princeſſe feignoit de l'être : il parut rêveur & inquiet, Anytis le regardoit fixement : Seigneur, lui dit-elle, cette avanture ſemble vous chagriner. Vous êtes fâché ſans doute que le hazard m'ait découvert votre ſecret ; mais je n'en abuſerai point, ſoïez aſſuré de ma diſcrétion : vous êtes obligé d'en avoir, répondit Metiochus ; & qui que vous ſoïez, j'oſe vous le recommander, je voudrois me cacher à moi-même ce ſecret : Quoi ! Seigneur, reprit Anytis, avec un peu d'émotion ; vous êtes fâché de ſçavoir ce ſecret. Et qu'a-t-il de ſi chagrinant ? ce portrait a tant d'attraits ; vous en eût-on fait preſent, ſi on ne vous eût pas aimé ? l'euſſiez-vous reçû ſi vous n'euſſiez pas brûlé de la même flâme ? je vous aſſu-

re, répondit Metiochus, que j'ignorois l'artifice de cette bague, & que ſi je l'euſſe connu, je ne l'aurois point acceptée.

Vous ne l'auriez point acceptée, s'écria la Princeſſe, ah! malheureuſe Anytis. Cette exclamation qui fut ſuivie d'un profond ſoupir, fit ouvrir les yeux à Metiochus; alors il reconnut la Princeſſe: ſon embarras fut extrême. L'infortunée Anytis étoit ſi émûë qu'elle ne pouvoit parler: le dépit de voir ſes recherches mépriſées l'arrêtoit, & l'excès de ſon tourment l'excitoit à ſe plaindre; mais la honte de ſe voir dédaignée par un eſclave, lui donnoit auſſi-tôt d'autres ſentimens. Le malheureux Metiochus de ſon côté trouvoit un danger égal à parler & à ſe taire; il ne pouvoit avoüer à la Princeſſe qu'il étoit inſenſible à ſes avances, ſans achever

de l'offenſer, & c'eût été ſe trahir que de feindre de l'aimer.

L'embarras étant égal de part & d'autre, Anytis prît enfin la parole, & ſans ſe faire connoître davantage, je n'ai plaint la Princeſſe, dit-elle, que parce que ſon portrait ſemble tombé entre les mains d'un homme qui n'en connoît pas tout le prix : je ne puis m'empêcher de l'en avertir, tâchez de mériter votre grace en l'apaiſant; mais craignez ſa vengeance, ſi vous ne la deſarmez promptement. A ces mots Anytis ramaſſant ſes pierreries, ſortit bruſquement en jettant encore un regard paſſionné ſur Metiochus.

Il n'eut pas la force de l'arrêter, il reſta en proie aux plus triſtes réflexions ; il ſe crut perdu, & il penſa que la Princeſſe alloit l'immoler à ſa juſte fureur. Peut-elle moins faire, ajoûtoit-il ? elle aime, elle eſt toute puiſ-

Digitized by Google

ſante, plus elle eſt belle & plus elle doit être irritée de la réſiſtance que je fais à ſes charmes. Biſarre effet ! de la deſtinée qui me perſécute ; la fille de Darius m'offre ſon cœur, je mourrai peut-être pour l'avoir refuſé, & je ne puis vivre ſans être aſſuré de celui de Gigée. Dieux ! ajoûtoit-il, achevez votre ouvrage, abregez par les mains d'Anytis la vie d'un malheureux qui ne peut vivre ſans l'amour de Gigée.

La Princeſſe gémiſſoit alors dans ſon apartement, où elle s'abandonnoit à tous les tranſports du deſeſpoir & de l'amour : plus Metiochus lui paroiſſoit froid, & plus elle enviſageoit de charmes à s'en faire aimer ; & comme l'idée du plaiſir étoit plus forte en elle que celle de la douleur, elle étoit encore réſoluë de tout ſacrifier pour vaincre l'indifférence de l'inſenſible Carien. Ses

desirs s'accroissoient par les obstacles : elle se reprochoit quelquefois de n'en avoir pas assez fait ; puisqu'elle s'étoit exposée une fois, elle ne devoit pas s'arrêter : peut-être que le respect avoit empêché les transports de l'amour. Un esclave qui se voit recherché par la fille de son maître, & quel maître ! doute longtems s'il doit conter sur des aparences souvent trop flatteuses pour n'être pas quelquefois périlleuses : elle devoit parler, elle devoit instruire de sa passion celui qui en étoit l'objet. Quand on est si fort au-dessus des autres, il faut les encourager à tout espérer. La malheureuse Anytis joignoit à la douleur qu'elle ressentoit de ne se croire pas aimée, le reproche singulier de n'avoir peut-être pas fait assez de choses pour l'être.

Elle résolut donc de faire un

dernier effort, elle fit rendre une Lettre à Metiochus, il y trouva ces paroles miſtérieuſes.

„ La Déeſſe qui vous eſt apa-
„ ruë n'eſt point offenſée du re-
„ fus que vous ſemblez avoir fait
„ de ſes faveurs : elle juge que
„ le reſpect & l'étonnement, ou
„ peut-être l'excès des ſentimens
„ du cœur en ont empêché
„ les expreſſions : baniſſez loin
„ de vous une crainte injuſte :
„ ce n'eſt point ainſi qu'il faut
„ ſervir les Dieux : ils ne diſtin-
„ guent ni les rangs ni les noms;
„ un eſclave chargé de fers leur
„ eſt auſſi agréable que le plus
„ puiſſant Prince de la terre :
„ Défaites-vous donc d'une timi-
„ dité qui leur déplaît, & crai-
„ gnez de les irriter par un excès
„ de défiance : de la même main,
„ dont ils prodiguent les biens,
„ quand on les aime, partent
„ les peines & les ſuplices, lorſ-

„ qu'on mépriſe leurs graces.
„ Adieu : on viendra chercher
„ votre réponſe. "

Cette Lettre jetta Metiochus dans un nouvel embarras ; il ne put ſe réſoudre à flatter la paſſion d'Anytis, & ſes empreſſemens le refroidirent loin de l'enflâmer : il comparoit cette conduite avec celle de ſa chére Gigée : quelle différence de ſentimens & de mœurs ! il en aimoit davantage la fille d'Amintas, & ce nouvel attrait lui donnoit un plus fort éloignement pour celle de Darius : il ne craignit plus de l'offenſer, il ne pouvoit que mourir, il lui fit donc cette réponſe.

„ La Divinité qui m'eſt apa-
„ ruë eſt la plus belle des Déeſ-
„ ſes ; elle fait l'ornement des
„ Cieux, & elle mériteroit l'a-
„ mour du Maître des Dieux, ſi
„ elle n'en étoit pas la fille ; mais

„ que peut-elle eſpérer d'un mal-
„ heureux eſclave, qui n'a que
„ des vœux ſtériles à lui offrir,
„ & dont l'encens profaneroit ſes
„ auguſtes autels ? Quelle s'arrê-
„ te donc aux hommages des im-
„ mortels, ſeuls ils ſont dignes
„ d'elle, comme elle eſt ſeule di-
„ gne d'eux : qu'elle laiſſe à des
„ Divinités inférieures le ſoin de
„ de veiller au bonheur des hom-
„ mes foibles & mépriſables, &
„ qu'elle ſonge que la mort eſt le
„ plus grand bien qu'un eſclave
„ puiſſe deſirer.

Ingrat ! s'écria la Princeſſe, après avoir lû cette Lettre, tes vœux ſeront accomplis, & puiſque la mort te paroît un bien préferable au cœur que je t'offrois, je ne differerai pas long-tems ton bonheur, auſſi-bien étois-je réſoluë à le faire ce bonheur : & puiſque la mort peut ſeule te ſatisfaire, attens-là de ma juſte fureur.

Digitized by Google

Anytis verſa un torrent de larmes après ces triſtes réflexions: elle paſſa bien-tôt d'une extrêmité à l'autre, & l'amour lui repreſentant un homme ſi cher à ſes deſirs, expirant ſous ſes coups, elle frémit d'horreur: la plus tendre pitié prît auſſi-tôt le deſſus, & ſes idées de vengeance cédérent aux vives impreſſions de la douleur. Elle verſa de nouvelles larmes, & elle ne ſçut plus quel parti prendre.

Le meilleur étoit de chercher à ſe guérir d'une paſſion qui faiſoit déja le malheur de ſa vie, & qui rendoit la plus belle & la plus grande Princeſſe du monde, la plus miſérable & la plus infortunée. Mais quand l'amour eſt pour ainſi dire le caractere du cœur, quand l'idée même du deshonneur ne peut le vaincre, les ſecours de la raiſon ſont bien foibles. L'infortunée Anytis s'aveu-

Digitized by Google

gloit ſur les ſuites d'une paſſion preſque furieuſe.

Elle eut alors recours à Gigée : vous connoiſſez ce Carien, lui dit-elle, eſclave du Roi : j'ai pitié de ſon ſort, je ſçai qu'il eſt menacé d'un péril certain, & que ſa mort eſt aſſurée, avertiſſez-le du danger qu'il court ; il eſt de Carie, vous êtes de Macedoine, & il a long-tems aimé dans la Theſſalie : peut-être que les conſeils d'une Gréque pourront quelque choſe ſur lui, ſa faute n'eſt pas irréparable. Il peut encore éviter la mort qu'il mérite, je l'en ai fait avertir ; mais il n'en profite pas : faites quelques efforts, ma chére Gigée, pour ſauver un malheureux qui va périr, ſi vous ne m'aidez à le garantir du ſuplice.

Gigée frémit en entendant ce diſcours ; elle n'eut pas de peine à juger que le crime de Me-

tiochus étoit de n'avoir pas répondu, ſans doute, aux avances d'Anytis. Elle en fut allarmée, l'amour pouvoit ſe changer en fureur dans l'ame de la Princeſſe, & la porter peut-être aux plus grandes extrémités. Si ſa rivale l'eût obſervée, elle ſe fût aiſément aperçûë par ſon trouble, qu'elle prenoit autant d'intérêt qu'elle à la vie de Metiochus. Elle ſe remît à la fin, & elle s'informa du crime qu'avoit commis l'infortuné Phénix : car c'étoit ſous ce nom qu'il étoit ſeulement connu d'Anytis.

Il ne m'eſt point permis de vous en dire davantage, répondit la Princeſſe, profitez de l'avis que je vous donne, ſi vous voulez ſauver un homme allié de vos Grecs, & qui me ſemble cacher ſous les habits d'eſclave une condition plus relevée qu'il ne la veut faire paroître.

Anytis n'en dit pas davantage, & elle laiſſa Gigée dans le plus grand embarras. Ce n'étoit point la douleur d'avoir Anytis pour rivale qui l'affligeoit : elle connoiſſoit par les menaces de cette Princeſſe qu'elle n'étoit point aimée ; mais elle craignoit l'effet de ces menaces ; elle ne ſçavoit même comment s'y prendre pour donner à Metiochus un avis qu'il ne ſe réſoudroit peut-être pas aiſément à ſuivre.

Elle fit ouverture de ſes peines à Meda, jeune Medoiſe, que ſon mari avoit miſe auprès d'elle, & dont elle avoit éprouvé la fidélité. Pour te faire connoître mon embarras, ma chere Meda, lui dit-elle, écoute l'hiſtoire de mes malheurs, ou plûtôt aprens ſans détour & ſans aucune fiction, de quelle maniére ma foi fut autrefois engagée à Metiochus : peut-être ce recit te diſpoſera-t-

il plus volontiers à me rendre dans cette occaſion les ſervices que j'oſe éxiger de ton zéle.

HISTOIRE

De Gigée & de Metiochus.

LE Royaume de Macedoine fut fondé par Caranus, de l'illuſtre race des Heraclides, trente-huit ans avant la premiere Olympiade : Juge, ma chere Meda, de l'antiquité de cet Etat, & de la nobleſſe de la Maiſon régnante : Mon pere Amintas étoit iſſu de cette illuſtre race, & il raportoit comme tu vois la gloire de ſon origine au fameux Alcide, ſi connu par ſes travaux & par l'honneur qu'il a eu après ſa mort d'être mis au rang des Dieux que la Gréce adore.

Amintas n'avoit que deux enfans, le Prince Alexandre qui lui

a ſuccédé, & moi: j'étois encore dans l'enfance lorſqu'on engagea ma foi avec Metiochus, fils de Miltiade Prince de la Cherſonèſe, où il étoit ſoutenu par les Athéniens: comme il eut beſoin d'alliance pour ſe maintenir, il crut que celle d'Amintas lui étoit néceſſaire, & il propoſa au Roi mon pere de me donner au Prince ſon fils, à condition que le jeune Prince ſeroit élevé en Macedoine: je n'avois alors que ſix ans, & le Prince en avoit huit. Il fut amené ſuivant ce projet, il avoit la liberté de me voir tous les jours, & quelque jeune que je fuſſe, je ne laiſſai pas de le regarder comme deſtiné à être mon époux. Il me voïoit des mêmes yeux, & bientôt il témoigna pour moi un attachement dont tu vas aprendre les ſuites.

Diſpenſe-moi, ma chére Me-

da, de t'entretenir ici des avantures de notre enfance : Metiochus en agiſſoit avec moi en amant ; il témoignoit un extrême empreſſement à me voir, beaucoup de chagrin quand il me quittoit, & une grande inquiétude s'il ne me voïoit pas. Il n'eſt que trop vrai que les cœurs des enfans ſont capables des plus tendres paſſions ; je m'accoutumai au langage de Metiochus, & je l'aimai autant que je le pus : heureuſe ! ſi ces ſentimens s'en étoient allés avec l'enfance ; mais l'habitude & l'idée d'être un jour unie au fils de Miltiade me l'avoient rendu trop cher, il ne m'a pas été poſſible de l'oublier depuis.

Ce fut alors que les troupes du Roi ſous le commandement de Megabiſe inondérent l'Europe, & tournérent leurs armes contre la Thrace, & la Macedoine. Miltiade en fut allarmé, il ra-

pella ſon fils, & je vis partir le jeune Metiochus avec une extrême affliction : il me jura mille fois qu'il me ſeroit toûjours fidéle, & qu'il ne perdroit jamais le ſouvenir de ſa chére Gigée : je ne répondis que par des larmes, elles ſembloient faire la même promeſſe pour moi.

Ce fut dans ces circonſtances que Megabiſe envoïa demander le feu & l'eau à mon pere. Il fit choix pour cela de ſept Officiers qui étoient après lui les plus conſidérables de l'armée*. La Macedoine n'étant point en état de réſiſter aux forces des Perſes, le Roi fut obligé de ſubir les conditions qu'on lui voulut impoſer. Il ſe ſoumit donc à l'Empire de Darius, & afin qu'on ne pût douter de la ſincérité de ſa ſoumiſſion, il invita les Envoïés de Me-

* *Poſt eum erant in exercitu ſpectatiſſimi.* Herod. lib. 5. c. 17.

gabiſe au plus ſuperbe banquet : rien ne manqua de ce qui pouvoit rendre cette fête ſolemnelle. Les Perſes en parurent extrêmement ſatisfaits ; mais lorſque le vin les eût échauffés, Seigneur, dirent-ils, en s'adreſſant au Roi, vous n'avez rien oublié pour nous témoigner votre affection, & nous jugeons par l'accueil que nous avons reçû de vous, de la ſincérité de votre zéle ; mais puiſqu'enfin vous avez reconnu le Roi pour ſouverain, & qu'il a reçû de vous les marques de l'hommage, accommodez-vous à nos uſages : Nous avons accoutumé dans nos feſtins de faire entrer les Dames à la fin du repas, & de les admettre à table : Ne nous refuſez pas cette grace, & que nous jugions par là que vous adoptez les mœurs des Perſes.

La ſévérité Gréque s'opoſoit à cette

cette demande : on ne permet point parmi nous que les femmes ſe montrent dans la débauche & la licence des banquets ; cependant Amintas voulut bien encore avoir cette complaiſance. Il manda les Dames du Palais, & il les engagea de prendre place auprès des Ambaſſadeurs : ce fut, ma chére Meda, l'origine de mon malheur, & la cauſe de mon mariage avec Bubarez.

Les Perſes qui avoient bû avec excès, abuſérent inſolemment de la grace qu'on leur avoit faite : bien-tôt ils s'embraſérent à la vûë de l'objet ; & comme le vin les enhardiſſoit, ils ne gardérent aucun ménagement. Le Roi ſouffrit cette inſulte avec impatience ; mais le jeune Alexandre mon frere, plus vif & plus vehement, s'apercevant de la peine d'Amintas, l'engagea de ſortir de table, & de lui laiſſer le ſoin d'achever

la fête. Le Roi qui n'étoit point fait aux manières des barbares, sortit en effet, & chargea le Prince de faire en sa place tous les honneurs de cette journée.

Alexandre se voïant alors libre, s'adresse aux Perses & les invite à nommer chacun sans façon celle des Dames qui étoit la plus à son gré: cette offre fut acceptée; le Prince fit aussi-tôt retirer les femmes, & il assura les Envoïés qu'elles reviendroient après le bain; mais il avoit donné des ordres bien différens. Le fier Alexandre n'avoit pû souffrir cet affront sans chercher à s'en venger. De jeunes hommes rentrérent dans la salle du festin en habits de femmes, cachans des poignards sous leurs robes. Les Perses avoient continué de boire, & il ne leur restoit plus de raison, ils ne s'aperçurent donc point de cette tromperie;

Digitized by Google

mais lorſqu'ils voulurent enfin aſſouvir leur infame brutalité, les jeunes Macedoniens tirant en même tems leurs poignards de deſſous leurs robes, les plongérent dans le ſein des barbares.

Ce fût ainſi que mon frere vengea les droits de l'hoſpitalité violée & ceux de la Majeſté Roïale, & qu'il punit l'inſolente brutalité des Perſes. Mais on fut bien-tôt informé que Megabiſe irrité de la perte des ſiens, ſe diſpoſoit à ſon tour à en tirer raiſon : il envoïa des Commiſſaires en Macedoine pour en faire informer : Bubarez ſon fils étoit à la tête, Alexandre ſans s'étonner alla au-devant lui. Bubarez étoit vertueux, ſage, & il avoit ordre de Megabiſe d'en uſer avec beaucoup de circonſpection, pour ne pas rendre le joug des Perſes odieux à des peuples nouvellement conquis. Ale-

xandre excuſa ſa violence ſur l'inſolence des Ambaſſadeurs. Bubarez ſembloit entrer dans ſes raiſons ; mais il ne s'expliquoit point ; enfin il arriva à Pella capitale de la Macedoine.

Je n'avois encore que huit ans, cependant je ne ſçai par quelle fatalité je plûs à Bubarez ; il parut rempli de reſpect pour Amintas, & d'eſtime pour Alexandre; enfin il me demanda en mariage à l'un & à l'autre : c'étoit le moïen de terminer tous les différens à l'amiable. Amintas craignit d'offenſer par un refus un Juge qui pouvoit le perdre ou ſon fils. Que te dirai-je, ma chere Meda, je fus promiſe à Bubarez & je l'épouſai par l'ordre de mon pere, & par le ſuffrage de mon frere. Je ne te dirai point avec quel regret j'obéis, j'aimois toûjours Metiochus, & je le perdois pour jamais : je ſouffris cette vio-

lence avec toute la douleur imaginable, & quelque tems qui ſe ſoit écoulé depuis, je n'ai pû perdre le ſouvenir du malheureux fils de Miltiade.

Cependant on m'envoïa en Perſe pour y être élevée auprès de la mere de Bubarez, dans les mœurs & les façons des Perſes; je fus ſurpriſe en arrivant à Suſe de la magnificence de ſes Palais, de la beauté de ſes jardins, de l'éclat & de la pompe de cette Cour; mais je n'en fus point ébloüie. Cette vertueuſe ſimplicité dans laquelle j'avois été nourrie, cet éloignement des vaines ſuperfluités, dont les Perſanes ſont idolâtres, & cette innocence de mœurs que j'avois apriſes en naiſſant, me paroiſſoient toûjours préférables au faſte orgueilleux qui m'environnoit : je regrettois ſans ceſſe ces premiers momens que j'avois paſſés dans le

Palais de mes peres, où contente du neceſſaire, j'ignorois cet art pernicieux, qui multiplie les beſoins en multipliant les richeſſes : ſur tout l'image de Metiochus me ſuivoit en tous lieux, & quoi qu'on m'eût inſtruite à l'oublier, quoi qu'on me l'eût même ordonné, je ſentois que tous mes efforts étoient inutiles, & que je ſerois éternellement malheureuſe avec Bubarez.

Il s'eſt paſſé plus de dix années depuis ce tems, ſans qu'il m'ait été poſſible d'effacer cette fâcheuſe idée : une choſe me raſſuroit, c'eſt que je contois du moins de ne point revoir Metiochus. L'éloignement de l'objet m'ôtoit d'ailleurs les moïens de manquer ; & ſi je ſouffrois quelque peine, elle étoit intérieure. Cependant admire, ma chére Meda, la bizarerie de ma deſtinée : un Dieu ennemi de mon repos a conduit Metiochus

en ces lieux, il fuïoit avec ſon pere vers Athéne; il a été pris dans le trajet, & envoïé à Suſe, où il s'eſt caché ſous le nom de Phénix, n'oſant ſans doute faire connoître aux Perſes le fils de Miltiade : je le vis pluſieurs fois dans le Palais. Que devins-je, hélas! à ſa rencontre ? l'image de ſes traits me rapella ceux de Metiochus, je crus le voir, & c'étoit lui-même que je ne reconnoiſſois pas : je m'imaginai aiſément que cette reſſemblance étoit un jeu de la nature ; enfin cette énigme s'eſt éclaircie, & j'ai connu que c'étoit mon premier amant que je revoïois.

Juge de mon affliction quand j'ai prévû les combats où cet évenement alloit m'expoſer ; mais hélas ! j'étois deſtinée à de plus grands malheurs, il falloit pour mettre le comble à mon infortune que ce même Metiochus plût

à la Princeſſe Anytis, & qu'elle ne pût en être aimée. J'ai vû ſon amour & je n'en puis douter ; mais le danger qui menace les jours du fils de Miltiade, ne peut être que le châtiment du peu d'attention qu'il a eu pour les avances d'Anytis. Va le trouver, Meda, fais-lui entendre qu'il ne peut mieux faire que de répondre à l'amour de la Princeſſe, qu'elle eſt belle, qu'elle eſt fille du Roi, qu'elle a mille moïens pour le perdre, & que le plus grand témoignage qu'il peut me donner de ſon dévoüement, c'eſt de céder aux feux d'Anytis.

Cette négociation n'étoit pas facile à conduire, il ne falloit pas que Meda fût reconnuë, où elle expoſoit Gygée aux juſtes ombrages de ſon mari, qui euſſent infailliblement entraîné la perte de Metiochus : Meda crut avoir trouvé un déguiſement

Digitized by Google

convenable : elle prît des habits d'Eunuque, & elle vint ſur le ſoir au Palais, où elle s'introduiſit dans l'apartement de Metiochus; il étoit ſeul alors, & comme il ne connoiſſoit point Meda, il trembla d'abord qu'elle ne vint de la part d'Anytis ; mais bien-tôt elle ſe fit connoître : elle lui expoſa le ſujet qui l'amenoit, & les ordres qu'elle avoit reçus, de le porter à s'engager avec la Princeſſe.

Quelle fut alors la douleur du Prince lorſqu'il ſçut ce que Gygée éxigeoit de lui ? quoi ! c'eſt par ſes ordres, s'écria-t-il, que je dois m'attacher à la Princeſſe, & penſe-t-elle que j'aie un cœur ſi facile à changer ! qu'elle me le rende donc ce cœur, ſi elle veut que j'en diſpoſe. Il n'eſt plus à moi, elle me l'a enlevé avant que j'en connuſſe le prix.

Seigneur, reprît Meda, Gy-

gée n'éxige ce ſacrifice de vous, que parce que vous lui êtes encore cher, & qu'elle veut conſerver vos jours menacés par la Princeſſe. Ah! reprît Metiochus, la vie m'eſt inutile, ſi je ne l'emploie à aimer Gygée. Anytis peut à ſon gré diſpoſer de ma tête: elle peut me faire livrer aux plus cruels ſuplices; mais elle ne ſçauroit me faire ceſſer d'adorer la cruelle Gygée: allez, ajoûta-t-il, & lui dites que j'attens l'éxécution de l'ordre des Dieux, & que ſi je ne puis vivre ſans m'attacher à la fille de Darius, le trépas le plus affreux me paroît préférable à cette honteuſe propoſition.

Meda ne put rien obtenir ni par ſes remontrances, ni par ſes priéres; & afin que Gygée ne pût douter de la réſolution de Metiochus, il l'en aſſura par cette lettre.

Digitized by Google

„ Toutes vos raiſons ſont inu-
„ tiles, Madame, je ſuis réſolu
„ de braver le couroux d'Anytis
„ & d'adorer ſans ceſſe celle que
„ j'ai toûjours éperduëment ai-
„ mée : eh quoi ! ne m'avez-vous
„ pas été promiſe dès l'enfance ?
„ Ne m'avez-vous pas permis
„ alors de vous aimer ? Ne me
„ diſiez-vous pas que vous m'ai-
„ miez auſſi ? Croïez-vous hélas !
„ que je l'aie oublié ? c'eſt le ſeul
„ ſouvenir qui puiſſe m'être a-
„ gréable dans une vie remplie
„ de trouble & d'amertume : non,
„ Madame, je ne l'effacerai point
„ de ma memoire, quelque im-
„ périeux que ſoient vos ordres.
„ Jamais Anytis ne régnera où
„ vous avez commencé de ré-
„ gner ; c'eſt à vous ſeule qu'eſt
„ dû l'empire de mon cœur, &
„ c'eſt à vous ſeule que je le ré-
„ ſerve ; que la foible Anytis mur-
„ mure, éclate, & tonne même

„ contre mes jours, Metiochus
„ ne craint ni les attraits de ſa
„ beauté, ni les effets de ſa ven-
„ geance.

Cette Lettre devoit cauſer de nouveaux troubles à Gygée. L'inquiéte Anytis faiſoit veiller autour de l'apartement de Metiochus. Meda fut ſuivie au ſortir du Palais, & fouillée par des inconnus : on lui trouva la Lettre du Prince & on s'en ſaiſit ; c'étoit ce qu'elle avoit le plus d'intérêt de conſerver : elle ne put empêcher que cette Lettre ne tombât entre les mains des Emiſſaires de la Princeſſe.

Cette Lettre étoit en Grec, Anytis ne l'entendoit point, ſon inquiétude redoubla, elle étoit même ſans adreſſe : elle accourut chez Gygée, elle crut qu'elle ne devoit s'adreſſer qu'à elle pour ſe faire interpréter cette Lettre.

La malheureuſe Gygée avoit

apris avec une douleur inexprimable le mauvais ſuccès de ſa négociation ; ſur tout elle déploroit la perte de la Lettre que Metiochus lui écrivoit : elle ne doutoit pas que ce ne fût entre les mains de la Princeſſe qu'elle étoit tombée ; c'étoit ce qui la faiſoit trembler. Anytis aprendroit ſans doute ſon ſecret, elle ſçauroit que Metiochus étoit le fils de Miltiade, qu'il l'avoit autrefois aimée & qu'il l'aimoit encore : qu'enfin elle étoit le ſeul obſtacle qu'il y eût peut-être à l'accompliſſement de ſes vœux. Elle prît alors le parti de fuir de Suſe, les évenemens du dehors lui en fournirent le prétexte, les affaires de Perſe avoient mal tourné en Gréce. La flotte du Roi commandée par Mardonius avoit eſſuïé une rude tempête en côtoïant le Mont Athos *. Trois

* Le Mont Athos ſur la frontiére de la Thra-

cens Navires & vingt mille hommes avoient été engloutis dans la Mer. Mardonius échapé au naufrage étoit passé en Macedoine avec les restes de son armée : il y avoit été attaqué & défait par les Thraces, le Roi le rapella, & il nomma en sa place Datys & Arthaphernes : ce fut Bubarez qui fut choisi pour commander sous eux.

Gigée saisit cette occasion pour s'éloigner de la Cour, elle vint conjurer Bubarez de la mener avec lui : je n'ai point revû ma patrie, lui dit-elle, depuis que j'en suis partie la premiere fois : vous sçavez combien je suis attachée à mon frere, il suit le parti du Roi, il viendra au camp, je le reverrai ; ce sera une occasion de resserrer les nœuds qui vous unissent déja.

ce & de la Macedoine, ou plûtôt dans la Macedoine même, avance beaucoup dans la Mer Egée, on l'apelle aujourd'hui *Monte-Santo*.

Bubarez qui aimoit uniquement ſa femme, lui accorda ce qu'elle voulut. Cette promeſſe ſembla la calmer : elle en demanda encore une autre, ce fût que ſon départ de Suſe demeurât ſecret : elle vouloit, diſoit-elle, s'épargner l'embarras de faire & de recevoir des adieux importuns.

Elle s'entretenoit de cette réſolution avec Meda, lorſque la Princeſſe entra, & qu'elle lui fit part de ſon embarras : une lettre, lui dit-elle, eſt tombée entre mes mains, elle eſt en Grec : j'ignore de qui elle vient, & à qui elle s'adreſſe : voïez-la & dites-moi ce qu'elle contient, peut-être eſt-ce quelque choſe qu'il importe au Roi de ſçavoir.

Gigée ne put s'empêcher de rougir, Anytis s'en aperçut, & elle commença de craindre que cette rougeur ne cachât quelque miſtére. Gigée n'étoit point nom-

Digitized by Google

mée dans la Lettre : cette circonſtance la raſſura ; elle s'imagina aiſément que la Princeſſe ne tireroit point de cruelle vengeance de Metiochus, quelque projet qu'elle en fît ; d'ailleurs elle partoit de Suſe, & Anytis ne la craignant plus, elle ſe perſuaderoit facilement pouvoir ſe faire aimer du Prince en l'abſence de ſa rivale ; ainſi cette eſpérance ſerviroit de frain aux plus funeſtes réſolutions.

Gigée reprît donc un air plus libre, & plus ſerain : Madame, ajoûta-t-elle, tout ce que je puis juger de cette Lettre, c'eſt qu'elle eſt écrite par un Grec qui s'apelle Metiochus, qu'il a eu autrefois une maitreſſe en Gréce, qu'il l'a retrouvée en arrivant ici, & que cette maitreſſe lui conſeille d'aimer Anytis : je ne ſçai ce que c'eſt que cette Anytis ; mais enfin elle n'a pas lieu de

Digitized by Google

ſe plaindre de cette maitreſſe, puiſqu'elle conſeille à ſon amant de s'attacher uniquement à ſa rivale.

Cruelle! s'écria la Princeſſe, que vous feignez bien d'ignorer ce que vous ſçavez mieux que perſonne : j'en ai trop fait pour vous rien cacher, & vous en avez trop dit pour n'en ſçavoir pas davantage. Cette Anytis que vous feignez de ne pas connoître ; c'eſt moi ; & Metiochus eſt ce même Phénix pour qui je vous ai témoigné tant d'inquiétude : que ne me dites-vous donc auſſi que vous êtes cette même maitreſſe qu'il a retrouvée à Suſe, qu'il eſt d'une condition plus relevée qu'il ne nous l'a dit, & que vous êtes le ſeul obſtacle qui s'oppoſe au bonheur de l'infortunée Anytis : car enfin, ma chere Gigée, je ſuis obligée de vous l'avoüer en rougiſſant : tout mon

bonheur dépend desormais d'être aimée de l'ingrat Metiochus.

Madame, répondit Gigée, à qui la foiblesse d'Anytis fît pitié, si je suis cette maitresse que Metiochus a retrouvée à Suse, l'évenement vous fera connoitre que je ne cherche point à vous disputer son cœur : puissiez-vous faire bien-tôt le bonheur l'un de l'autre, & puissiez-vous aussi, ajoûta-t-elle en soupirant, ne prendre que des conseils moderés sur la conduite que Metiochus tiendra desormais avec vous.

Une réponse si sage tira des larmes des yeux d'Anytis : elle voulut en vain sçavoir de Gigée la veritable condition de Metiochus : la Princesse ignoroit ses anciens engagemens avec le fils de Miltiade. Gigée ne voulut point disposer du secret de son amant ; elle jugea qu'il avoit eu ses raisons pour ne se pas nom-

Digitized by Google

mer, & elle craignit de lui nuire en revélant ce qu'il n'avoit pas crû à propos de dire.

Anytis revint chez elle dans le plus grand accablement; la conduite, & la retenüe de Gigée lui paroiſſoient admirables; mais elle n'avoit pas la force de l'imiter: elle ne ſongeoit qu'à trouver des moïens de ſe faire aimer, tout autre ſoin lui paroiſſoit inſuportable.

Cependant Gigée étoit à la veille de ſon départ: quelles triſtes réfléxions ne fi-t-elle pas lorſqu'elle penſa au deſeſpoir où cette nouvelle plongeroit Metiochus; mais elle crut devoir éviter les peines que la paſſion d'Anytis lui cauſeroit; du moins elle ne pourroit l'accuſer du mauvais ſuccès qu'elle auroit, & ſi enfin ſa beauté & ſa conſtance triomphoient du cœur de Metiochus, elle étoit bien aiſe de ne

point être témoin de ce changement.

On n'aprit à Suſe le départ de Gigée que deux jours après qu'elle fut en chemin ; la douleur de Metiochus égala la joie d'Anytis : ſa rivale lui abandonnoit ſon amant, elle n'avoit plus à combattre ſa preſence, elle pouvoit même ſe prévaloir de ſon éloignement, comme d'un oubli parfait de la part de Gigée : elle ne ſçavoit même ſi ce n'en étoit point un. La crédule Anytis ſe crut au comble de ſes vœux, & s'imagina que Metiochus éloigné de l'objet ſes feux, céderoit bien-tôt aux charmes tous puiſſans de la plus belle femme de la terre.

Mais Anytis ne connoiſſoit pas le cœur qu'elle vouloit aſſujettir. Le malheureux Metiochus reçut comme un coup de foudre la nouvelle du départ de Gigée : l'abandonnoit-elle à la

Princeſſe ? C'étoit une preuve convaincante de ſon indifférence : le ſacrifioit-elle à ſon mari ? C'étoit un témoignage de détachement qui le rendoit inconſolable. N'avoit-elle enfin en vûë que de ménager ſa réputation ? C'étoit une réſolution pleine de barbarie qui le plongeoit dans le plus violent deſeſpoir. Il éclata en murmures & en plaintes, & jamais la douleur ne s'eſt fait ſentir par des caractéres plus vifs, & plus cruels.

Il eût ſuccombé à ſon deſeſpoir s'il n'eût trouvé un ami dans le ſein duquel il pouvoit dépoſer ſon affliction : c'étoit Demarate Roi de Lacedémone qu'il avoit trouvé à Suſe. Darius lui faiſoit rendre tous les honneurs qu'il pouvoit eſpérer parmi des peuples que les Grecs traitoient de barbares : Metiochus n'avoit point craint de ſe découvrir à

lui : il s'étoit déclaré fils de Miltiade ; il lui avoit enſuite conté la rencontre qu'il avoit faite à Suſe de la fille du Roi de Macedoine, & la flâme importune, dont Anytis brûloit pour lui : Demarate ne connoiſſoit point encore la Cour de Darius ; mais il jugea qu'il étoit fort dangereux d'irriter la Princeſſe. Il conſeilla donc au Prince de ne point aigrir Anytis, & de ſe ménager de ſorte que ſans s'engager à rien, il l'entretint toûjours dans des eſpérances modérées.

Cependant Anytis ſe faiſoit les plus douces idées de l'éloignement de ſa rivale, ſe flattant que Metiochus offenſé d'une ſi bruſque réſolution, auroit moins de répugnance à l'aimer, & qu'enfin elle réüſſiroit à vaincre ſa réſiſtance.

Pour parvenir à ſes vûës elle crut qu'elle devoit avoir Metio-

chus en ſa puiſſance, & elle vint le demander au Roi. Cet eſclave, lui dit-elle, eſt inſtruit des mœurs de la Gréce ; il en poſſede parfaitement la langue : je veux apprendre à connoître ces peuples que vous allez vaincre, & qui oſent ſi audacieuſement réſiſter à votre puiſſance. Le Roi accoutumé à ne refuſer aucune grace à ſes ſujets, n'avoit garde d'avoir moins de bontés pour ſa fille : il lui accorda ce qu'elle lui demandoit, & il lui promit de lui envoïer Metiochus dès le jour même. La Princeſſe retourna chez elle remplie de la joie que lui cauſa une promeſſe ſi pleine de charmes.

Metiochus aprît cette nouvelle avec des ſentimens bien contraires : il prévit l'artifice de la Princeſſe, & qu'il alloit être l'objet de ſes perpétuelles importunités. Il ne put ſe réſoudre à les ſouffrir, & de peur d'y être ex-

poſé, il aima mieux courir les riſques de la mort ou d'une plus étroite captivité. Le Roi voulut bien l'inſtruire lui-même du changement qui arrivoit à ſa fortune. Metiochus prît ſa réſolution ſur le champ, & levant les yeux vers Darius, avec une modeſtie mêlée de fierté : Seigneur, lui dit-il, ſi le ſort des armes m'a fait votre priſonnier, il ne m'a pas fait votre eſclave, & ce n'eſt que la loi du plus fort qui me ſoumet à cette dure condition ; ſi je n'ai point non plus murmuré de ma deſtinée, c'eſt que l'honneur d'être au plus grand Roi du monde m'a conſolé de la perte de ma liberté, & qu'enfin je ne ſentois point le joug ſous les lois d'un Prince qui cherche plus à ſe faire aimer, qu'à ſe faire craindre ; mais, Seigneur, tous les fers ne ſont pas égaux pour moi, & puiſqu'il faut vous l'avoüer, ſi le fils

fils de Miltiade eſt eſclave, il ne peut l'être que de Darius.

Au nom de Miltiade le Roi parut tranſporté de joie : quoi ! s'écria-t-il, le Carien Phénix cachoit à ma Cour le fils du Général des Athéniens, & j'ai manqué de lui donner dans la perſonne de ce fils des témoignages de l'eſtime particuliere que je fais de ſes vertus : j'ai peine, ajoûta-t-il, à vous pardonner cette défiance : vous n'avez pas aſſez connu Darius : mais enfin, Seigneur, puiſque vous oſez me déclarer votre condition, ſoïez libre dans mes Etats, je veux que les Grecs aprennent par le traitement que je vous ferai, qu'ils ne me refuſent leur obéiſſance, que parce qu'ils ignorent ma bonté.

Seigneur, répondit Metiochus, les Grecs ont leurs lois, & leur gouvernement qu'ils ne tiennent que des Dieux ; ils ne

peuvent ſe réſoudre à en faire hommage à d'autres ; ils n'en ſont pas moins pénétrés d'admiration pour vos auguſtes qualités. J'eſpere, interrompit Darius, qu'ils reviendront bien-tôt de leurs préjugés ; cependant, Seigneur, ajoûta-t-il, reſtez ſur votre parole à ma Cour : attendez-y l'évenement de la guerre, & quoiqu'il arrive, ſoit que vous retourniez en Gréce, ou que vous préfériez de reſter ici, comptez toûjours ſur ma ſincére affection.

Auſſi-tôt le Roi aſſigna une penſion à Metiochus, & il lui donna une maiſon qui fut meublée ſur le champ. Le Prince comblé de bienfaits & pénétré de reconnoiſſance, accepta ces dons avec une reſpectueuſe ſoumiſſion; il ſortit du Palais, & il alla faire part de ce changement au Roi de Lacedémone.

Digitized by Google

Cette nouvelle ne fut bien-tôt plus ignorée de perſonne : la Princeſſe l'aprît, & quel nouveau trouble ce dernier évenement ne lui cauſa-t-il point ? Metiochus étoit hors du Palais : il ne viendroit plus que chez le Roi, elle n'auroit plus la liberté de le voir, il étoit en droit alors de la dédaigner impunément. Toutes les eſpérances qu'elle avoit formées, & le plan qu'elle s'étoit fait en penſant que le Prince alloit devenir ſon eſclave, s'évanoüiſſoient, & faiſoient place aux plus funeſtes idées.

Cependant elle ne put encore renoncer à ſes deſirs, & l'excès de ſon amour ſembla ranimer ſes eſpérances : elle réſolut de faire un dernier effort auprès de Metiochus : s'il pouvoit m'aimer, ſe diſoit-elle quelquefois, s'il devenoit ſenſible à ma tendreſſe : ſi j'étois aſſez heureuſe pour lui plai-

re un jour, qui empêcheroit que nous ne nous puſſions revoir ? L'amour rend ingénieux ceux qu'il unit : il nous fourniroit mille expédiens qui redoubleroient peut-être nos feux, & qui donneroient de nouvelles délices à nos plaiſirs. Heureux amans ! ajoûtoit-elle, que j'envie votre ſort, que les douceurs que vous goûtez ſont deſirables ! Vous aimez & vous êtes aimés. Hélas ! la fille du plus grand Roi du monde, & qu'on flatte d'être la plus belle, n'a pas même dans le plus beau ſejour de la terre, & dans la plus éminente fortune, un avantage que le Ciel ne refuſe peut-être pas aux gens de la plus baſſe condition.

La Princeſſe remplie de cette idée hazarde une autre Lettre, & elle la fait rendre par une voie ſûre à Metiochus ; il y répondit avec beaucoup de reſpect,

mais ſans aucun ſentiment de tendreſſe. Tant de refus irritérent enfin Anytis : elle jura la perte de Metiochus : il fut un ſoir attaqué en ſortant de chez le Roi, & il ne put parer tous les coups qu'on lui porta : il tomba noïé dans ſon ſang, & les meurtriers pour n'être point découverts allérent le jetter dans le fleuve Eulée qui n'étoit pas éloigné delà*.

Quoique le Prince eût reçû pluſieurs bleſſures, cependant il n'en avoit aucune de mortelle ; & bien qu'il dût en aparence périr dans les eaux de l'Eulée, leur fraîcheur arrêta le ſang & lui rendit la connoiſſance. Se ſentant donc aſſez de force pour ſe ſou-

* Ce fleuve avoit ſa ſource dans la Médie, & paſſoit à Suſe, *Circuit arcem Suſorum, & Dianæ templum illis gentibus auguſtiſſimum.* Ses eaux étoient en réputation d'être ſi bonnes, que les Rois de Perſe n'en buvoient point d'autre, & qu'on leur en portoit fort loin. *Plin. lib. 6. c. 27. n. 15.*

Digitized by Google

tenir ſur la ſurface de l'eau par le ſecours de ſes habits & de quelques mouvemens de bras, il ſuivit le courant du fleuve aſſez long-tems, juſqu'à ce qu'il tomba dans des filets qui étoient tendus vis-à-vis le Temple de Diane. Le bruit qu'il fit en tombant ayant fait approcher les pêcheurs, ils arrivérent aſſez à propos pour le tirer de ce nouveau danger. La Prêtreſſe avertie de cet accident, ordonna qu'on le conduisît dans un apartement éloigné pour y recevoir les ſecours dont il avoit beſoin.

Le Prince aïant repris ſes ſens n'eut pas de peine à juger de quelle main partoient les coups qu'il avoit reçus ; mais il eut aſſez de preſence d'eſprit pour demander ſur le champ à la Prêtreſſe qu'elle tint ſon avanture cachée, prétextant cette demande de la crainte qu'il avoit que ſes ennemis ne cherchaſſent une ſe-

Digitized by Google

conde fois l'occaſion de ſe venger plus ſûrement ; mais en effet parce qu'il prévit que la Princeſſe ſe repentant bien-tôt de l'avoir puni ſi cruellement, ne manqueroit pas de le faire chercher ſoigneuſement, & qu'il vouloit s'il étoit poſſible éviter ſa rencontre.

Metiochus ne s'étoit point trompé ; dès que les premiers tranſpors de la fureur eurent fait place à ſa réfléxion, l'horreur du meurtre ſe fit ſentir au cœur de la Princeſſe, avec tout ce qu'il avoit de funeſte pour une amante : Anytis tomba dans le plus affreux deſeſpoir. Meurtriére d'un Prince qu'elle adoroit, elle ſe déteſtoit encore plus qu'il ne l'eût haïe, s'il eût connu la part qu'elle avoit à ſa mort. Quel droit en effet avoit-elle ſur ſa vie, & comment avoit-elle oſé croire qu'il falloit le punir de ce qu'il ne l'a-

voit point aimée ? Etoit-ce donc un crime digne d'une telle peine que de n'avoir pû oublier Gigée ? Sa fidélité le rendoit plus recommandable, & le motif qui l'avoit portée à le faire périr, devoit plûtôt l'engager à l'eſtimer davantage.

C'eſt ainſi que le remords ſuit de près le crime, & que la conſcience ſert de boureau. La douleur de la Princeſſe étoit d'autant plus cuiſante qu'elle n'oſoit la déclarer, & qu'en puniſſant les meurtriers elle avoit lieu de craindre leurs juſtes reproches : elle fut donc obligée de les faire aſſurer de l'impunité, pourvû qu'ils découvriſſent ce que le corps du Prince étoit devenu, ils répondirent qu'ils l'avoient jetté dans l'Eulée. Ce fut alors qu'elle perdit toute eſpérance : elle ne douta point que le Prince n'eut achevé de périr dans le fleuve : elle

ſe réduiſit à l'y faire chercher, afin de lui faire rendre du moins les honneurs qu'elle croyoit dûs à ſa memoire.

Tous ſes ſoins furent inutiles: alors le deſeſpoir s'empara tout-à-fait de ſon ame; & comme la contrainte qu'elle ſe faiſoit, en redoubloit la violence, elle ſuccomba ſous l'excès de ſon mal, & elle fut attaquée d'une fiévre violente, qui en peu de jours fit craindre pour ſa vie. Le Roi qui l'aimoit tendrement, étoit inconſolable de la voir en cet état. Les Médecins épuiſoient vainement leur art à connoître la cauſe de ſon mal; ils jugérent que la Princeſſe avoit ſouffert quelque violente affliction; mais comme on n'en voïoit point la cauſe, on rejettoit auſſi-tôt cette idée.

Pendant qu'on mettoit tout en uſage pour rapeller la Princeſſe à la vie, les bleſſures de Metio-

chus donnoient de plus en plus de l'eſpérance ; mais comme il avoit preſque perdu tout ſon ſang, il étoit dans une foibleſſe dont il lui falloit beaucoup de tems pour revenir. Il ne fit point de miſtére à la Prêtreſſe de ſon nom & de ſa condition : il lui avoüa même l'état de ſon cœur, & les juſtes ſoupçons qu'il avoit contre Anytis. La Prêtreſſe étoit d'une des premieres maiſons de la Perſe : elle étoit d'une grande vertu, elle fut touchée des malheurs de Metiochus, & elle lui promît un ſecret inviolable : il lui demanda en grace de faire avertir Demarate de la façon miraculeuſe dont il avoit été ſauvé. Ce Prince accourut pénétré de la joie la plus vive de revoir un ami, dont il ignoroit la deſtinée : ſa preſence avança la guériſon de Metiochus.

On ignoroit en Perſe ce que ce

Prince étoit devenu, on crut d'abord qu'il s'étoit ſauvé, & qu'il cherchoit à regagner la Gréce. Le Roi le penſa comme les autres, & il en fut extrêmement irrité. Il envoïa par tout des ordres de le faire arrêter; mais lorſqu'on eut apris qu'il n'avoit paſſé nulle part, on commença de craindre pour ſa vie, & le Roi ordonna qu'on en fît la plus exacte recherche.

Quel fut le trouble de la vertueuſe Gigée lorſqu'on lui manda cette nouvelle de Suſe! elle avoit fait un voïage en Macedoine pour y voir ſon frere, & elle étoit revenuë à Sardis. Bubarez l'avoit quittée pour ſuivre l'armée: elle eut donc la liberté de s'abandonner ſans contrainte à ſon inquiétude: elle aprehenda que Metiochus ne l'eût ſuivie, & qu'il ne fût peut-être à ſa ſuite: elle n'avoit point encore entendu les bruits qui couroient

de ſa mort ; elle craignoit ſeulement la rencontre de ce Prince qu'elle ſe faiſoit un devoir particulier d'éviter.

Metiochus aprenoit ce qu'on diſoit de lui à la Cour par Demarate, & ce Prince lui conta l'extrémité où étoit Anytis : il ne put s'empêcher de donner quelques plaintes au malheur de cette Princeſſe : il oublioit le mal qu'elle avoit voulu lui faire, à cauſe de celui qu'elle ſouffroit, ne doutant pas que les remords n'euſſent beaucoup de part à ſa maladie.

On commençoit cependant d'en mieux eſpérer, la fiévre étoit moins ardente, & la Princeſſe étoit moins agitée : peu à peu on s'aperçut qu'il y avoit lieu de tout attendre de ſa jeuneſſe, & on ſe flatta d'une heureuſe guériſon ; mais Anytis paroiſſoit indifférente aux aſſurances qu'on

Digitized by Google

lui en donnoit : elle conſervoit un fonds de mélancolie que rien ne pouvoit diſſiper ; toûjours l'image ſanglante de ſon amant ſe retraçoit à ſes yeux & lui laiſſoit de ſi fâcheuſes impreſſions, qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'elle joüît jamais d'un parfait repos.

Comme ſa ſanté n'étoit pas encore tout-à-fait rétablie, on eſpera qu'une plus parfaite convaleſcence la tireroit de cette langueur. Les Medecins lui ordonnérent les bains de l'Eulée : on fit tendre dans le fleuve une tente magnifique, la Princeſſe y deſcendoit le ſoir avec ſes femmes : elle y reſtoit deux heures, & lorſqu'elle en ſortoit, elle alloit ſe mettre au lit.

Un ſoir qu'elle y étoit deſcenduë, il s'éleva tout d'un coup un orage ſi violent, le Ciel ſe couvrit de nuages ſi épais, le tonner-

Digitized by Google

re & la pluie jettérent par tout une ſi grande épouvente, que la Princeſſe & ſes filles crurent qu'elles touchoient à leur dernier moment ; elles ſortirent du bain avec précipitation ; mais en vain elles tâchoient de regagner la terre, le vent les repouſſoit toûjours dans le fleuve, l'obſcurité avec le bruit augmentoient tellement, le deſordre & la pluie qui redoubloit, groſſit ſi fort le lit de la riviére, qu'avant que ceux qui étoient chargés de veiller à la conſervation de la Princeſſe, & qui s'en tenoient fort éloignés par reſpect, fuſſent en état de lui donner du ſecours, le vent avoit arraché la tente, & l'avoit entrainée dans le milieu du fleuve où elle fut emportée par la violence du torrent.

La malheureuſe Anytis fut ainſi expoſée au plus grand péril

qu'elle eût jamais couru : elle crut ſa mort certaine, & elle ne douta pas que les Dieux juſtes vengeurs des crimes, ne lui redemandaſſent le ſang de ſon amant. Elle ſubiſſoit donc ce ſort ſans murmure, & elle étoit même ſurpriſe qu'il attendît ſi longtems à s'accomplir. Le vent la ſoutenoit toûjours avec la tente ſur la ſurface de l'eau, lorſque l'orage vint peu à peu à ſe calmer, & ſe diſſipa ſi bien que le Ciel reprît ſa premiére ſérénité, enſorte qu'elle voyoit les bords ſans y pouvoir arriver; mais il y avoit lieu d'eſperer qu'il ſe trouveroit bientôt quelqu'un qui la ſecourroit.

Un inconnu ſe promenoit alors ſeul ſur les bords de l'Eulée, le Soleil étoit déja couché ; mais il reſtoit encore aſſez de jour pour reconnoître les objets : il aperçut au milieu du fleuve quelque choſe qui nâgeoit ſur ſes

Digitized by Google

eaux, il crut même entendre des cris, & sa générosité naturelle l'obligeant de secourir des malheureux que la violence de l'orage avoit sans doute exposés à ce danger, il se jetta dans la riviére, sans hésiter, & il arriva jusques à la Princesse; il trouva une toille qu'il saisit & qu'il ramena en nageant jusqu'au bord, & de cette façon il sauva les jours d'Anytis d'une perte certaine.

Le premier soin de la Princesse fut de rendre grace à son libérateur, & de l'assurer de la plus grande récompense: elle leva les yeux sur lui: qu'elle fut sa surprise & son trouble lorsqu'elle reconnut que c'étoit à Metiochus qu'elle étoit redevable de la vie! & qu'elle fut aussi l'agitation du Prince quand il aperçut que c'étoit la Princesse à laquelle il venoit de rendre un service si signalé.

Digitized by Google

Quoi ! Seigneur, s'écria-t-elle, c'eſt vous qui m'arrachez à la mort : vous dont on ignoroit la deſtinée, vous que Darius a cru péri, & dont on a plaint le ſort déplorable. Quelle joie ! Seigneur, de vous retrouver lorſqu'on vous croïoit perdu ! & quel nouveau motif au Roi de redoubler ſes bienfaits, que le ſecours imprévu que vous rendez à ſa fille!

Madame, répondit le Prince, je remercie les Dieux de ce qu'ils m'ont fourni l'occaſion de m'acquiter envers le Roi de ce que je lui dois : je ſçai, Madame, combien vous lui êtes chére, & ſans doute je ne le pouvois mieux ſervir qu'en lui rendant la Princeſſe Anytis.

Le Roi, repartit Anytis avec un peu d'émotion, vous devra plus que ſa fille ; puiſque vous ne comptez que le ſervice que vous penſez avoir rendu à Da-

Digitized by Google

rius, & que vous ſemblez indifferent à la reconnoiſſance éternelle qu'Anytis en conſervera.

Madame, reprit le Prince, vous ne me devez aucuns remercimens pour le ſecours que vous avez reçû. J'ignorois à qui je le donnois, & ce que j'ai fait pour la Princeſſe Anytis, je l'euſſe fait pour tout autre: j'avoüe qu'il m'eſt plus doux que ce ſoit pour la fille de Darius; mais enfin, Madame, vous êtes quitte de la reconnoiſſance, & le plaiſir de m'être heureuſement emploïé pour vous, me tient lieu de toutes les recompenſes que vous me croiriez devoir accorder.

Je vous entens, Seigneur, interrompit la Princeſſe en ſoupirant, vous ne me voulez rien devoir, & vous voulez que je vous ſois redevable de tout. Il ne me convient point de faire des reproches à mon libérateur, dans

un autre tems je pourrois peut-être me plaindre de votre indifférence ; mais je commence à vous témoigner ma gratitude en vous épargnant la peine d'entendre mes murmures ; cependant avoüez mon infortune, & convenez que je ſuis du moins digne de pitié de vous tant devoir dans le tems que vous dédaignez juſques aux moindres marques de ma reconnoiſſance.

La Princeſſe en eût peut-être dit davantage ; mais ſes gens que l'orage avoit diſperſés, & qui avoient eu peine à ſe raſſembler, arrivérent alors en cet endroit : elle renvoïa au Palais donner avis à Darius de la façon dont elle avoit été ſauvée. Elle s'avança au Temple de Diane, où elle prît d'autres habits : elle revit encore Metiochus, elle n'oſa demander par quel hazard il s'étoit trouvé là ſi à propos, ni quel ac-

cident l'avoit obligé de disparoître de la Cour & de Suse ; elle craignoit qu'il ne la soupçonnât d'en être trop bien instruite, & elle n'eût pû sans rougir, affecter d'ignorer un évenément où elle avoit tant de part. Elle remonta dans son char en soupirant, & en jettant un regard sur Metiochus, où il vit encore autant d'amour que de douleur.

Ce Prince ne s'attendoit pas à cette rencontre : il songeoit à sortir dans peu de l'asile où il étoit resté si long-tems caché, il étoit parfaitement guéri de ses blessures, & il pensoit à fuir loin de Suse, & d'Anytis, lorsque le hazard le fit rencontrer là si heureusement pour sauver la Princesse : il lui pardonnoit le mal qu'elle avoit voulu lui faire, il l'imputoit à des transports dont elle n'avoit pas été la maitresse. Quel triomphe pour lui de ne s'en être

pas vengé qu'en ſauvant ſes jours ! Ce ſervice l'acquittoit même envers Darius. Une ſi flatteuſe idée lui donna plus de tranquilité : il crut qu'Anytis touchée d'un ſervice de cette importance, rentreroit peut-être en elle-même, & qu'elle ſe laſſeroit enfin de le perſecuter.

Il étoit impoſſible que ce qui lui étoit arrivé n'eût pas produit en elle une vive reconnoiſſance. Anytis rentrée au Palais y publia le ſervice qu'elle avoit reçû du fils de Miltiade. Darius perſuadé qu'il n'étoit plus, fut charmé qu'il ſe fût retrouvé aſſez à propos pour ſecourir une fille dont il étoit idolâtre : il réſolut de le combler de nouveaux bienfaits. La Princeſſe le pria par la tendreſſe qu'il lui portoit, de ne rien oublier pour l'attacher irrévocablement à la Perſe.

Metiochus fut mandé le len-

demain pour venir recevoir des preuves de la reconnoiſſance du Roi; mais on ne le retrouva point; il avoit prévû ce qui arriva, & que la Princeſſe ne manqueroit pas d'éxagerer ce qu'il avoit fait pour elle, afin que le Roi achevant de l'accabler de biens, il n'eût plus de prétexte de quitter la Cour, & c'étoit ce que le Prince redoutoit davantage : il partit ſur le champ, & il fuit loin de la Cour, ou de Suſe : on ne put dire où il étoit allé.

Si le Roi fut affligé que Metiochus échapât à ſes liberalités, la Princeſſe en reſſentit une nouvelle douleur; c'eſt moi qu'il fuit, s'écria-t-elle, & non le Roi. Malheureuſe! de ne pouvoir faire en aucune maniere le bonheur d'un homme qui m'eſt ſi cher. Alors elle verſa de nouvelles larmes, & elle jugea qu'il n'étoit plus pour elle de moïen de ſe

faire aimer de Metiochus.

Ce Prince erroit ſans ſçavoir encore où il devoit tourner ſes pas. Repaſſeroit-il en Gréce ? C'étoit tromper la confiance du Roi qui l'avoit relâché ſur ſa parole. Chercheroit-il à revoir Gigée, c'étoit s'expoſer à ſon reſſentiment, & peut-être l'expoſer aux ombrages de ſon mari. Incertain de ſon ſort, & ſans avoir encore pris de réſolution, il s'aprocha de Sardis, où étoit Gigée, réſolu d'y reſter caché juſqu'à ce que le Ciel eût décidé ſa deſtinée.

On étoit alors à la veille du plus grand & du plus terrible évenement. L'armée de Darius commandée par Datis, & par Artapherne s'avançoit dans la Cilicie où étoit ſon rendez-vous : elle étoit compoſée de trois cens mille hommes de pied, & de cent mille chevaux ; ſix cens vaiſſeaux de-

voient la tranſporter en Europe : ce formidable apareil étoit ſur tout deſtiné contre Athène.

Les Athéniens ſe roidirent contre cet orage, & comptant plus ſur l'habileté de leurs Chefs, & ſur le courage de leurs Soldats, que ſur la bonté de leur Ville, ils attendirent les Perſes de pied ferme. Ils ne négligérent pourtant pas les ſecours étrangers, ils en demandérent aux Lacedémoniens ; mais ceux-ci craignant peut-être d'irriter les Perſes & de les attirer contr'eux, refuſérent alors le ſecours qu'on leur demandoit.

Les Athéniens mirent donc tout leur eſpoir dans leur courage : ils nommérent dix Officiers Generaux. Miltiade étoit le plus renommé & le plus habile : il ſembloit certain de la victoire, & ſur cette noble aſſurance il exhorta ſes Citoïens à hazarder une bataille, quelque avantage que les Perſes euſſent

du côté du nombre, ſon avis l'emporta : il fut réſolu d'aller attaquer les ennemis qui étoient deſcendus dans la plaine de Marathon à quelque milles d'Athène.

Le jour de la bataille étant arrêté, Miltiade diſpoſa ſeul l'ordre du combat : il mit les meilleures troupes aux deux aîles, & les plus foibles au centre ; il laiſſa même une aſſez grande diſtance entre ces trois corps. Il fit enſuite commencer l'attaque par le corps de bataille, & ce fut ce ſtratagême qui aſſura la victoire la plus ſignalée aux Athéniens.

En effet les Perſes voïant un ſi petit nombre de troupes, portérent toutes leurs forces de ce côté-là pour hâter la victoire : ils y trouvérent pourtant la plus grande réſiſtance ; mais enfin leur nombre l'emporta. Le centre de l'armée fut enfoncé, &

les Perſes s'engagérent imprudemment à la pourſuite des fuïars.

Tel étoit le ſuccès du combat au centre ; pendant que les deux aîles de l'armée Gréque aïant enfoncé celles des Perſes qu'elles mirent aiſément en déroute, ſe rejoignirent & vinrent fondre ſur ceux qui pourſuivoient les fuïars.

De cette façon les Barbares environnés de toutes parts furent obligés de fuir à leur tour, & de ſe retirer vers leurs Navires, où ils ſe rembarquérent avec la plus grande précipitation.

Jamais victoire n'eut des circonſtances plus glorieuſes pour le Général : c'étoit non-ſeulement à ſa bravoure qu'elle étoit dûë, mais encore à ſa prudence. Miltiade aquît à cette journée le titre illuſtre de Libérateur de ſa patrie, & de Conſervateur de la liberté de la Gréce. Jamais Général ne fit voir en même tems

Digitized by Google

plus de courage & plus d'adreſſe : jamais auſſi on ne vit tant d'ardeur & tant d'amour pour ſa patrie qu'on en remarqua dans tous les Soldats. L'Hiſtoire a conſacré l'acte memorable de Cynegire, cet Athénien celebre qui ne pouvant ſouffrir que les Perſes ſe ſauvaſſent, eut le courage d'arrêter un de leurs Vaiſſeaux, qui avoit tardé à prendre la fuite. Le brave Cynegire oſa ſaiſir la proue avec ſa main droite, & comme on la lui eût abatuë d'un coup de ſabre, il y porta la gauche, qu'aïant perduë de la même ſorte, il y mit les dents, & ſe laiſſa plûtôt trancher la tête que de lâcher ſa priſe.

Cette victoire fut moins conſidérable par le nombre des morts, qui ne ſe montérent qu'à ſix mille, que par l'effroïable déroute des Perſes, & par l'immenſe butin qu'on trouva dans le Camp ennemi.

Digitized by Google

Un ſi grand ſuccès interreſſoit Metiochus par plus d'une raiſon: la gloire dont ſon pere s'étoit couvert en cette mémorable journée rejailliſſoit ſur lui ; mais il aprit bien-tôt que Bubarez y avoit été tué, & que Gigée renduë à elle-même par cette mort pouvoit enfin diſpoſer de ſa main : l'eſpérance reprit le deſſus dans le cœur du malheureux Metiochus, il enviſagea le plaiſir de pouvoir aimer Gigée ſans qu'elle s'en offenſât : il oſa même ſe flatter qu'elle ne deſaprouveroit pas les vœux qu'il feroit pour cela.

Une ſeule crainte l'occupoit; c'étoit celle des efforts qu'Anytis ne manqueroit pas de faire pour le traverſer, & d'ailleurs le nom de Miltiade devoit être ſi odieux à Darius, que Metiochus ignoroit ſi la bonté naturelle de ce Prince ne céderoit point aux

ſujets qu'il avoit de haïr le ſang du brave Miltiade. Cette conſidération empoiſonnoit ſa joie, & lui faiſoit quelquefois craindre, qu'échapé aux plus grands périls, au fer d'Anytis & aux eaux de l'Eulée, il n'eût deſormais à combattre la haine redoutable de Darius.

Cette raiſon ne l'arrêta cependant pas, il étoit depuis quelque tems à Sardis; il chercha les occaſions de s'y faire connoître à Meda, cette fidéle confidente de tous les ſecrets de Gigée, & il les eut bien-tôt trouvées. Un eunuque de Bubarez ſe chargea d'une Lettre pour cette fille, elle ſçut par ce moïen que Metiochus étoit vivant, & qu'il étoit à Sardis.

La vertueuſe Gigée avoit apris les bruits qui couroient de la mort de ſon amant dans le même tems qu'on lui dit celle de ſon mari: quoi qu'elle eût pour

Bubarez une affection pleine d'égards, & qu'elle donnât beaucoup de regrets à ſa mort, elle crut qu'elle s'étoit aſſez contrainte, & que ſon mari n'étant plus, elle avoit moins de ménagement à garder. Elle pleura ſincérement Metiochus, & en aparence Bubarez : la ſeule Meda connoiſſoit la véritable cauſe de ſes larmes.

Ce fut donc avec beaucoup de joie que Meda aprit que non-ſeulement Metiochus vivoit, mais qu'il étoit à Sardis, & qu'il aimoit encore Gigée : elle eſpéra que cette nouvelle feroit ceſſer les plaintes de ſa maitreſſe, & elle courut auſſi-tôt lui en faire part.

La difficulté fut de réſoudre Gigée à voir Metiochus : elle trouvoit qu'il y avoit trop peu que Bubarez étoit mort, & elle craignoit encore d'offenſer ſa memoire, mais tient-on longtems contre l'idée d'un plaiſir

raiſonable, quand l'obſtacle qui s'y trouve n'eſt plus qu'une formalité ? Gigée ſe laiſſa vaincre, elle promit de voir Metiochus : Meda l'en fit avertir : quelle fut ſa joie ? Que cet heureux moment lui tarda ! Meda ſe chargea de ménager cette entrevûë, de façon que perſonne ne pût la ſçavoir. Metiochus fut introduit comme un Grec envoïé à ſa ſœur par Alexandre, Roi de Macedoine ; il revit ſa chére Gigée, il lui exprima ſes peines & ſes ſoupirs : il lui jura une fidélité inviolable, il lui conta enſuite toutes ſes avantures avec Anytis, les nouvelles avances qu'elle lui avoit faites, depuis que ſa condition avoit été connuë, ſa bleſſure, la façon dont il avoit été jetté dans l'Eulée, celle dont il avoit été ſauvé, enfin le ſecours qu'il avoit eu le bonheur de donner à cette Princeſſe ; &

il eut l'avantage de voir par les différentes impreſſions que ces évenemens faiſoient dans les yeux de Gigée, qu'elle prenoit à tout ce qu'elle entendoit un égal intérêt. Il ſe trouva enfin le plus heureux des hommes, parce qu'il ſe crut aimé de Gigée.

Mais la jalouſie lui préparoit encore de nouveaux ſujets d'allarmes. On avoit apris à Suſe la déroute effroïable arrivée à l'armée du Roi dans les plaines de Marathon, & cette nouvelle y avoit cauſé une conſternation générale. La mort de Bubarez avoit ſur-tout réveillé les craintes d'Anytis. Gigée étoit veuve : elle étoit libre, elle pouvoit épouſer Metiochus, il l'avoit peut-être déja vûë. La Princeſſe ne put ſuporter cette idée : elle perſuada au Roi qu'il étoit à propos de rapeller Gigée à Suſe. Ne doutez point, diſoit-on au Roi, que

vous ne perdiez toutes les conquêtes que vous avez faites en Gréce. La Macedoine ſera la premiere à ſe révolter : aſſurez-vous de la ſœur d'Alexandre, il eſt à craindre qu'elle ne retourne dans ſa Patrie, & qu'elle n'y porte quelque ſecret, qu'il importe au bonheur de la Perſe de cacher. Le Roi crut l'avis bon. Gigée eut ordre de revenir à Suſe, ſans différer : tout ce qu'elle put faire avant que de partir, ce fut d'en avertir Metiochus.

Le Prince ne douta point que cet ordre ne fût l'ouvrage d'Anytis ; mais comment s'y oposer ? Il falloit combattre juſqu'à la fin : Il étoit ſûr du cœur de Gigée : cette idée l'encourageoit, il part de Sardis, & il arrive à Suſe dans le même tems qu'elle.

Il n'oſa cependant ſe montrer, il alla chez Demarate qui fut ravi de le revoir ; il ſçut de lui les

diſpoſitions de la Cour ; & il le chargea de ſçavoir du Roi ſi le nom de Miltiade lui étoit tellement odieux qu'il ne pût ſouffrir ſon fils.

Demarate trouva Darius dans les diſpoſitions les plus favorables : je ne hais point Miltiade, dit-il, c'eſt un homme vertueux, dont j'eſtime la valeur, & dont j'honore les grandes qualités : Le mal qu'il m'a fait, il me l'a dû faire ; mais quand je le haïrois autant que je le conſidére, ſon fils, à qui je dois le ſalut de ma fille, en dévroit-il ſouffrir ?

Le Roi de Lacedémone fut charmé de trouver Darius ſi bien diſpoſé : il lui aprit alors le retour de Metiochus : le Roi en montra une joie parfaite, il ſe plaignit de ſa défiance, & il le chargea de l'amener le lendemain à ſon lever. Demarate retourna faire part de cette bonne nouvelle à ſon ami :

Digitized by Google

il eut impatience que le matin fut venu pour aller au Palais, il y vint : Darius lui fit un accueil plein de la plus grande bonté, il l'embraſſa tendrement, & il l'aſſura de la plus parfaite amitié.

Metiochus avoit pris ſa réſolution ; il ſe jetta aux pieds du Roi : Seigneur, lui dit-il, vous m'avez témoigné tant de bontés, que je m'en croirois indigne, ſi je n'oſois en profiter : aux biens que vous m'avez faits, daignez en joindre un autre : la veuve de Bubarez eſt à preſent votre ſujette, elle me fut autrefois promiſe, & rien n'a pû effacer en moi le ſouvenir de ſes charmes : accordez-la à mes vœux, & que ce ſoit de votre main, & par votre ordre qu'elle devienne mon épouſe, je croirai vous devoir tout, ſi je vous dois un ſi grand bien.

Darius ignoroit d'abord où ten-

doit cette humiliation qui n'étoit pas ordinaire à un Grec, il fut surpris qu'elle se réduisit à si peu de chose : La veuve de Bubarez est à vous, lui dit-il ; mais ce n'est point assez pour vous rendre heureux, j'y veux joindre d'autres biens qui mettront le comble à votre ambition : allez Metiochus, allez assurer Gigée qu'elle peut desormais vous regarder comme son époux.

Metiochus ne perdit point de tems, il prit un ordre du Roi & il courut chez Gigée : quelle fut la joie de ces deux parfaits Amans ! ils se revoïoient au moment qu'on cherchoit encore à les séparer, & ils étoient assurés que le Roi y consentoit, ils pouvoient enfin s'épouser, Darius agréoit leur union.

Mais on emploïoit un dernier artifice pour les séparer. Anytis desespérée du bruit de ce maria-

ge, fit agir le premier Miniſtre. Il vint faire des remontrances au Roi : quoi ! Seigneur, lui dit-il, vous alliez un Grec avec une Gréque. Songez-vous que vous n'avez point de plus cruels ennemis que ceux de cette nation ? prenez du moins vos meſures : aſſurez-vous de la fidélité de Metiochus : qu'il abjure ſa patrie, & qu'il y renonce pour jamais, autrement ne conſentez point à ſon mariage avec Gigée.

Le Roi crut que cette condition n'arrêteroit point Metiochus, il le manda, & il lui dit la loi qu'il étoit à propos d'ajoûter au don qu'il lui avoit fait. Le malheureux Metiochus ſentit alors la plus cruelle douleur : Seigneur, répondit-il, on abuſe de votre bonté pour éxiger de moi la plus honteuſe lâcheté. Les Dieux me ſont témoins que rien n'eſt de plus ſincére que le reſpect

qui m'attache à vous ; mais ſi pour vous le témoigner, il faut abdiquer ma patrie, s'il faut abjurer la Gréce, je renonce à toutes les douceurs que vous m'avez promiſes, & j'aime mieux mourir de deſeſpoir de n'avoir pû épouſer Gigée, que de l'épouſer en me deshonorant : elle me déſavoüeroit elle-même, ſi j'étois capable d'acheter ſa main à ce prix.

Metiochus ſortit du Palais ſans attendre la réponſe du Roi, il alla faire part à Demarate du nouvel obſtacle qu'on mettoit à ſon bonheur. Le Roi de Lacedémone ſe chargea d'avertir Gigée de tout : elle aprouva la réſolution de Metiochus, & elle lui écrivit pour l'y affermir ; c'eſt ainſi qu'une paſſion en arrête une autre, & qu'un genre d'amour en détruit ſouvent un premier. Les Grecs penſoient tout devoir à leur Patrie : cette affec-

Digitized by Google

tion étoit née avec eux, & les gens vertueux ſe croïoient obligés de tout oublier, pour y ſatisfaire. Metiochus & Gigée ſentirent moins leur mal dès qu'ils le raportérent à une cauſe auſſi noble : ils ſe promirent de s'aimer éternellement, & d'attendre ſans murmurer, que le nouvel obſtacle qui s'opoſoit à leur union fût levé.

Anytis étoit au comble de ſa joie : c'étoit beaucoup pour elle, qu'elle en fût demeurée à des conſeils modérés ; mais il ne falloit pas du moins qu'elle fût privée de toute ſorte de vengeance, & elle n'en trouvoit point alors de plus douce que d'empêcher l'himen tant deſiré de Metiochus & de Gigée.

Cependant le terme mis à leur ſouffrance arriva, & Methiochus ſe crut dégagé de la foi qu'il devoit à ſa Patrie. Son

pere Miltiade n'avoit pas été long-tems ſans éprouver l'ingratitude de ſes Citoïens ; l'unique prix qu'il obtint pour le ſervice ſignalé qu'il avoit rendu à la Gréce, fut que la bataille de Marathon aïant été peinte dans le Pœcile *, il y ſeroit repreſenté le premier des dix Capitaines, en poſture d'homme qui harangue une armée, & qui va le premier au combat. Quelque legére que fût cette récompenſe, elle parut encore trop grande aux Athéniens : l'exemple de Piſiſtrate leur revint dans la memoire, & ils craignirent que Miltiade élevé à une trop haute puiſſance n'en abuſât pour uſurper peut-être dans ſa Ville, la même autorité qu'il avoit autrefois exercée dans la Cherſonèſe ; ils réſolurent de lui chercher querelle, & l'occaſion s'en offrit bien-tôt.

Miltiade avoit attaqué l'Iſle de

* *Corn. Nep. in Miltiad.*

Paros avec une eſcadre de ſoixante & dix Galéres : la Ville étoit aſſiégée, extrêmement preſſée, & prête d'être emportée, lorſque le feu prit par malheur dans la côte voiſine, & produiſit un ſi grand embraſement que la flâme en fut vûë de l'Iſle, & que chacun crut parmi les Aſſiégés, & parmi les Aſſiégeans, que c'étoit un ſignal de la flotte de Darius qui venoit au ſecours de la Ville. Miltiade ajoûta trop facilement foi à cette opinion. Il mit le feu à toutes ſes machines de guerre, leva le ſiége, & ſe rembarqua bruſquement pour Athènes. On lui fit un crime de ſa legereté, & on l'accuſa de s'être laiſſé corrompre par l'or de Darius, pour faire perdre à la République les fruits de cette expédition.

Miltiade étoit alors retenu au lit par les bleſſures qu'il avoit reçûes au ſiége : il ne put donc ſe

défendre lui-même, ſon frere Steſagoras le fit en ſa place; mais il ne put obtenir que la vie de l'accuſé. Miltiade fut déclaré traître à ſa Patrie, condamné en une amende ſi forte qu'il ne put la païer, & jetté dans les priſons publiques juſques à ce qu'il l'eût acquittée : il y mourut peu de tems après.

On n'eut pas plûtôt apris cette nouvelle à Suſe, que Metiochus qui connoiſſoit l'innocence de ſon pere, en frémit d'horreur & de deſeſpoir : l'affliction que lui cauſa le genre de mort de Miltiade acheva de l'irriter. Alors il ſe crut dégagé de tous les liens qui l'attachoient à ſa Patrie ; il accourut au Palais, il ſe jetta aux pieds du Roi, il y fit tous les ſermens que les Perſes avoient accoutumé de faire, & il renonça pour jamais à la Gréce. Le Roi lui vit prendre

Digitized by Google

ce parti avec une joie inexprimable, & il ordonna qu'il fût uni ſur le champ avec la vertueuſe Gigée : elle ne réſiſta point aux volontés du Roi, & elle devint l'épouſe de Metiochus avant qu'Anytis eût été en état de mettre obſtacle à cette union. Elle ne l'aprit qu'avec la plus affreuſe douleur ; mais elle ne fut plus maitreſſe de la troubler, elle gémit, elle ſoupira, & ce ne fut que le tems & d'autres amours qui lui firent oublier le mauvais ſuccès de celui-ci*.

* Elle épouſa Bagaſe au raport d'Athénée. Herodote ſi éxact dans les affaires de Perſe ne parle point de lui, peut-être eſt-ce celui qu'il apelle Baſſaces, fils d'Artaban, frere de Darius, qui commandoit les Thraces d'Aſie dans l'expédition de Xerxès en Gréce.

Digitized by Google

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

ARTEMISE I.

Reine d'Halicarnaſſe.*

ARTEMISE, fille de Lygdamis, & veuve d'un Roi d'Halicarnaſſe, dont on ignore le nom, eut tant de part aux grands évenemens de ſon ſiécle; elle parut avec tant d'éclat dans la guerre que Xerxès porta dans la Gréce, & elle s'y diſtin-

* Halicarnaſſe, Ville de la Doride, petit Païs de la Carie, ſituée ſur la Mer Egée dans une Peninſule. *Uſſer. Annal. in Ind. Geograp.*

Digitized by Google

gua par un ſi grand nombre d'actions glorieuſes, que le nom d'Artemiſe ne devint pas moins célébre parmi les Perſes, que celui de Themiſtocles le fut parmi les Grecs; & que Xerxès ne manqua peut-être la conquête de la Gréce, que pour avoir négligé les conſeils de cette habile Reine*.

L'Hiſtoire de cette Princeſſe ſe lie donc ſi naturellement à celle de cette guerre, qu'on ne peut l'en ſéparer. Apellée au Trône de Carie par le choix d'un Prince, qu'elle perdit peu de tems après, elle ſçut s'y maintenir avec autant de courage que d'habileté. L'enfance d'un fils qui lui étoit reſté de ſon mariage lui fournit le prétexte de garder l'autorité ſouveraine, qu'elle

* Il ne faut pas la confondre avec l'autre Artemiſe, veuve de Manſole & ſi célébre par ſon deüil. *Voiez ſon article dans Bayle.*

cherchoit à conſerver à ce Prince ; ainſi elle régna toûjours ſous le nom de ſon fils. Elle eut non-ſeulement une vaillance qui la releva infiniment au-deſſus de toutes celles de ſon ſexe, mais ce qu'elle eut d'admirable & ce qu'on trouve même rarement dans les plus grands Capitaines, c'eſt que dans le feu de l'action & dans le péril le plus redoutable, elle conſervoit un jugement & une preſence d'eſprit que rien n'ébranloit, & qui la mettoient alors en état de prendre ſi à propos ſon parti, qu'elle ſçavoit toûjours ſe dérober au danger, & quelquefois en profiter au deſavantage de ſes ennemis : ſage & prudente dans les délibérations, elle alloit au vrai ſans jamais s'en écarter. La valeur n'étoit donc point en elle une vertu téméraire, qui lui fit braver le danger ſans le prévoir : elle en enviſageoit toutes les

ſuites, & elle n'oubloit rien alors pour empêcher qu'on ne s'y expoſât.

Cependant cette femme recommandable par tant de vertus guerriéres, ſi ſage dans le conſeil & ſi ferme dans le péril, ne put faire uſage de ces dons extraordinaires dans le tranſport que lui cauſa le tumulte des paſſions: elle n'eut ni aſſez de courage ni aſſez de prudence pour aſſurer ſon repos, qu'elle fit perpétuellement dépendre des caprices de l'amour : faite de maniére à recevoir aiſément la loi, elle eut le malheur de ne pouvoir la donner. Auſſi renommée par ſes actions militaires, que Sapho par ſes ouvrages poëtiques, elle fut comme elle, le rebut d'un amant qu'elle idolâtroit ; & elle périt comme elle en tentant de ſe guérir par la voie qui avoit ſi mal réuſſi à Sapho.

Digitized by Google

Le Trône de Perſe étoit alors occupé par Xerxès, Prince à qui l'étenduë de la puiſſance, & les richeſſes immenſes de l'Empire, tenoient lieu de vertus. La diſgrace des dernieres années du régne de ſon pere n'avoient rien diminué de la fierté naturelle de ſon ſucceſſeur. Ce Prince n'avoit de Roi que l'extérieur, & on n'a pû lui envier l'éloge d'être l'homme de Perſe le mieux fait & de la meilleure mine; mais il n'eut aucune autre qualité recommandable. Elevé dans le ſein de la moleſſe & enivré de la vaine idée de ſa grandeur, il crut follement qu'il n'y avoit que ſes Dieux au-deſſus de lui, & s'il permit qu'on les adorât dans les Cieux, il s'imagina qu'on ne devoit ſervir que lui ſur la terre. Accoutumé à recevoir de ſes Sujets une obéïſſance baſſe & ſervile, il s'offenſa qu'il y eût des hommes qui refuſoient

fuſoient de le reconnoître pour Roi ; & ſans conſulter s'il avoit aſſez de courage ou d'habileté pour les vaincre, il ſe perſuada qu'il n'avoit qu'à le vouloir pour y réüſſir, & qu'une vaine montre de ſes forces ſuffiroit pour le rendre Monarque abſolu de l'univers.

Il penſa donc qu'il étoit réſervé à ſes armes de venger l'affront que ſon pere avoit reçû à la journée de Marathon. Il jura la perte de la Gréce, & ſur tout celle des Athéniens. Il ne fut détourné de cette entrepriſe que par le ſoulevement de l'Egypte qu'il ramena ſous le joug de la Perſe. Artaban ſon oncle s'opoſa vainement à ſa réſolution : la brigue des Piſiſtratides qui croïoient trouver leur rétabliſſement dans la ruine de leur Patrie, & l'orgueil naturel du Roi, le déterminérent à la guerre. On aſſure

qu'il y fut forcé par deux ſonges conſécutifs, qui ne lui permirent pas de ſe déſiſter de cette réſolution.

La Carie étant une puiſſance feudataire de la Perſe, Artemiſe eut ordre de fournir des Troupes à l'armée de Xerxès : elle prévit l'inutilité de cette entrepriſe, & que toutes les forces de l'Orient ne tiendroient pas contre les troupes aguerries des Grecs, élevés dans une grande diſcipline, rompus dans la ſcience de la guerre, & ſur tout excités par le ſouvenir de la mémorable victoire que les Athéniens avoient ſi glorieuſement remportée à Marathon vingt ans auparavant.

Les Athéniens commençoient d'affecter la domination de la Gréce : ils avoient une ſupériorité de génie qui les rendoit plus propres au commandement.

Les ſciences & les arts y étoient cultivés avec une extrême application. Hippias y avoit introduit un goût de litterature & d'érudition, qui s'étoit encore acrû depuis : l'éloquence ſi propre à polir les mœurs, la Peinture & la Poëſie ſi capables d'occuper l'eſprit & de former le cœur, avoient déja les plus beaux modéles ; & la Tragédie dont les commencemens avoient été ſi groſſiers ſous Theſpis, avoit été miſe par Eſchile dans un ſi grand point de perfection, qu'on ne doutoit point que Sophocles qui commençoit à paroître, ne portât bien-tôt la gloire du Théâtre à ce degré ſublime, où il ne tarda pas d'arriver.

Mais rien ne diſtinguoit plus avantageuſement les Athéniens que l'amour de la Patrie, & l'attachement à la liberté. Deux hommes faiſoient alors l'objet de l'at-

tention publique ; Ariſtides & Themiſtocles partageoient les cœurs de tous les Citoïens, & il faut avoüer que la Gréce n'en avoit point encore eu de ſi grands dans quelque point de vûë qu'on les enviſage.

Ariſtides avoit toutes les qualités propres pour le Gouvernement républicain. Jamais homme ne fut plus deſintereſſé & n'aima plus ſincérement ſa Patrie ; également éloigné des excès de l'ambition, toûjours dangereuſe dans un Etat populaire, & de cette timidité trop meſurée, qui dans les Républiques, expoſe quelquefois les Grands aux mépris des peuples, il ſçut avec un courage merveilleux s'opoſer aux vûës trop étenduës, de ceux qui vouloient attenter à la liberté du peuple, & maintenir pourtant avec une dextérité admirable les priviléges du premier rang con-

tre les conſeils tumultueux de la multitude. Rien n'eſt égal à l'amour que ſes Citoïens eurent pour lui, que l'eſtime que ſes propres ennemis lui portérent. Sa probité fut telle qu'il en acquit le ſurnom de *Juſte*, & c'eſt cependant une choſe digne de remarque, que dans une Ville où la vertu ouvroit la porte aux plus grandes dignités, la réputation où ſon extrême droiture l'avoit mis, ait peut-être été un des motifs de ſon banniſſement.

Jamais homme n'étoit né avec de plus grandes qualités que Themiſtocles. Apellé au gouvernement dans une Ville, où toute l'autorité étoit entre les mains du peuple, il n'oublia rien pour s'élever au-deſſus de la Nobleſſe, & pour effacer le ſouvenir de ſa naiſſance, qui étoit commune. Dès l'enfance on remarquoit en lui ce deſir impérieux de ſurpaſ-

ſer les autres : Attaché à la liberté par un goût naturel à tous les Grecs, peut-être le raportoit-il moins à ſa Patrie qu'à lui-même : peut-être eût-il voulu procurer ſeul la liberté à la Gréce, pour en avoir ſeul la gloire ; & il faut avoüer que ſoit pour le conſeil, ſoit pour l'éxécution, elle lui dut ſa délivrance, & Athènes, cette grandeur merveilleuſe, à laquelle on la vit atteindre. Il eut les vertus des plus grands Capitaines, la ſageſſe & toute la retenuë des plus habiles politiques : jamais aucun ne s'arrêta plus à propos au milieu de ſes conquêtes, & ne prit plus promptement & plus prudemment ſon parti ; & ſi le ſuccès ne l'eût point énorgueilli, s'il n'eût point tiré trop de vanité de ſes grandes actions, & qu'il eût donné un moindre prix à ſes ſervices, Athènes n'eût peut-être jamais eu d'homme plus

illuſtre, ni de meilleur Citoyen.

Lacedémone de tout tems rivale d'Athènes, voïoit ſon accroiſſement avec jalouſie; mais le péril commun ſuſpendit les effets de cette émulation de puiſſance, & réünit tous les Grecs dans le même deſſein de repouſſer l'ennemi qui menaçoit de les ſubjuger. Xerxès vouloit tout envahir: il falloït ou ſubir le joug, ou s'unir avec tous les peuples ennemis de la ſervitude. Leotychides occupoit encore le Trône qu'il avoit ôté à Demarate, & Leonidas avoit ſuccedé à ſon frere Cleoménes; mais il n'avoit point d'enfans; ainſi ſa ſucceſſion à la Couronne regardoit ſon frere Cleombrote qui n'avoit que Pauſanias pour fils.

Leonidas élevé dans l'auſtérité des lois de Lycurgue étoit doüé de cet amour immenſe de la liberté, & de cette haine naturelle

pour la dépendance ; dans laquelle Lacedémone élevoit tous ſes Citoyens. Cette vertu le rendoit cher aux peuples qui n'eſtimoient point Leotychides. Tous les cœurs étoient donc tournés du côté de Leonidas ; & il faut avoüer qu'il en étoit digne, ſi on doit eſtimer dans un Roi, un courage invincible, une valeur à toute épreuve, & un dévoüement aveugle au ſalut de ſa Patrie.

Cleombrote avoit les mêmes qualités que ſon frere ; même amour pour la liberté, & pareil attachement pour la conſervation de ſes Citoïens. Son fils Pauſanias eut d'autres vûës. Exceſſivement ambitieux, il regarda le malheur dont la Gréce étoit menacée comme un moïen aſſuré de s'accroître ſur les débris de ſa Patrie. Né avec de grands talens pour la guerre, il perfectionna par la pratique d'u-

Digitized by Google

ne exacte diſcipline, & par l'expérience qu'il acquit dans tous les mouvemens qui agitérent la Gréce, cette grandeur de courage, & cette ſcience militaire inconnuë à tous les autres peuples de la Terre ; mais plus malheureux que ſon oncle, qui ne s'en ſervit que pour tâcher de ſauver ſon Païs, & qui mourut glorieuſement en le défendant, Pauſanias ne fit uſage de ſes grandes qualités que pour aſſervir le lieu de ſa naiſſance, & il périt ignominieuſement en cherchant lâchement à l'aſſujettir.

Tel étoit l'état des deux principales Puiſſances de la Gréce, pendant que Xerxès faiſoit les plus grands préparatifs pour la ſubjuger : on ordonna des levées de toutes parts ; on arma dans tous les Ports, le Roi vouloit couvrir la Mer de ſes Vaiſſeaux, & la Terre de ſes prodi-

gieuſes armées. Les Rois vaſſaux de l'Empire eurent ordre de le ſuivre, & la brave Artemiſe devoit tenir le premier rang parmi ceux ſur qui Xerxès vouloit ſe repoſer du ſuccès de cette guerre.

Quoique perſonne n'ignorât que ce terrible armement regardoit la Gréce, cependant le Roi n'avoit point encore déclaré ſes intentions : l'Eunuque Hermotime qui gouvernoit tout à la Cour de Xerxès, cherchoit à ſe faire des créatures dans les principales Villes. La valeur & l'habilité des Capitaines Grecs lui donnoit de l'inquiétude, & il n'eût pas été fâché d'en gagner quelques-uns qui lui rendiſſent plus facile une conquête, dont il connoiſſoit toutes les difficultés.

Hermotime étoit Carien, né à Pedaſe, au-deſſus d'Halicarnaſſe. Ces raiſons & la place qu'il occupoit dans la confiance du

Roi l'avoient rendu reſpectable à la Reine d'Halicarnaſſe : il jetta les yeux ſur elle pour l'éxécution d'un projet qu'il jugeoit très-utile aux deſſeins de Xerxès. Il ne voulut le confier qu'à la Reine, & il vint lui-même à Halicarnaſſe pour en conférer avec Artemiſe.

Ce projet conſiſtoit à étudier parfaitement l'intérieur de la Gréce, & perſonne ne pouvoit mieux qu'Artemiſe rendre ce ſervice à la Perſe. Elle avoit beaucoup d'eſprit, une grande pénétration & toute l'adreſſe poſſible pour s'acquitter avec ſuccès de cette négociation ; mais il falloit ſe déplacer & quitter le gouvernement de ſes Etats. Cette difficulté n'embaraſſoit point Hermotime ; le Roi promettoit de prendre un ſoin fidéle du Roïaume pendant l'abſence de la Reine, & Artemiſe n'avoit

pas lieu de douter qu'il ne lui tint parole.

Cependant elle témoigna une extrême répugnance à ſe charger de cette négociation. Hermotime ne lui en eut pas plûtôt fait l'ouverture, qu'elle lui fit part des raiſons qu'elle avoit de s'en excuſer : „ Vous n'ignorez pas „ lui dit-elle, qu'Athènes eſt au„ jourd'hui la puiſſance la plus „ redoutable de la Gréce, & vous „ ſçavez auſſi que Themiſtocles „ eſt le Citoyen le plus recom„ mandable de l'Etat. Epargnez„ moi la honte, Seigneur, de „ revoir un homme dont j'ai „ des ſujets eſſentiels de me plain„ dre, & que j'aurois peut-être „ aimé s'il ne m'eût donné des „ marques viſibles de ſon mépris. „ Je ne vous diſſimule point ma „ foibleſſe : dans la révolution „ qui ſe fit autrefois en Ionie, „ par la révolte d'Ariſtagoras,

„ mon pere Lygdamis fut obligé
„ de chercher un azile hors de
„ ſa Patrie, il le choiſit à Athè-
„ nes, où je l'accompagnai.
„ Neocles pere de Themiſtocles
„ avoit épouſé une Citoïenne
„ d'Halicarnaſſe. Mon pere ſe lia
„ donc avec lui d'une amitié in-
„ time : ſon fils étoit alors dans
„ ſa premiere jeuneſſe, & je le
„ vis ſouvent, il me plut même
„ Seigneur, & je pris de l'amour
„ ſans le connoître. Le fier The-
„ miſtocles ne fut point ſenſible
„ à mes recherches : occupé alors
„ par d'autres paſſions d'autant
„ plus vives, qu'elles n'étoient
„ point de durée, il vit ma dé-
„ faite ſans en être touché : j'é-
„ tois alors dans l'âge le plus ai-
„ mable de la vie ; j'aimois &
„ je voulois être aimée. Je n'ou-
„ bliai rien pour plaire, & j'eus
„ le déſagrément pendant deux
„ années que je reſtai à Athènes

„ d'être l'objet perpétuel des dé-
„ dains d'un homme que ſon éto i-
„ le éloignoit perpétuellement de
„ moi. Je quittai Athènes dans
„ cette ſituation, & j'épouſai en-
„ ſuite le Roi d'Halicarnaſſe : je
„ le perdis peu de tems après,
„ & je ſuis reſtée veuve ſans ſça-
„ voir ſi je n'aime point encore
„ Themiſtocles. Encore un coup,
„ Seigneur, épargnez-moi la con-
„ fuſion de revoir un homme qui
„ m'a ſi cruellement dédaignée ;
„ peut-être me reconnoîtra-t-il,
„ ou ſi je ſuis tout-à-fait effacée
„ de ſa memoire, peut-être
„ quelqu'autre ſera-t-il plus fidé-
„ le au ſouvenir des traits de la
„ fille de Lygdamis.

Hermotime ne ſe rendit point à ces raiſons. Madame, reprit-il, il y a ſi long-tems que vous êtes partie d'Athènes, & vous étiez encore ſi jeune que je ne puis croire qu'on vous y recon-

noiſſe : le déguiſement que vous prendrez achevera de vous rendre méconnoiſſable, & vous avez aſſez d'habileté pour éviter toutes les occaſions qui pourroient vous rendre ſuſpecte. En un mot il s'agit du ſervice du Roi, il vous le commande, Madame, & vous devez obéïr. Artemiſe ne répondit point, elle prit des meſures avec Hermotime pour rendre ſon déguiſement impénétrable : elle étoit d'une taille au-deſſus de l'ordinaire, & quoiqu'elle eût des traits marqués auſquels il étoit difficile de ſe tromper, on crut qu'en prenant des habits d'hommes, elle pouroit aiſément cacher ſon ſexe & ſa condition.

Artemiſe obéït en ſoupirant : Hermotime retourna en Perſe, & elle prit la route d'Athènes où elle devoit faire ſon plus grand ſéjour : elle y parut ſous le nom d'Araſpe, Perſan diſgracié : elle

Digitized by Google

trouva dans tous les esprits une ferme résolution de résister à Xerxès, & de tout sacrifier pour la conservation de la liberté. Ces dispositions lui firent juger quel évenement Xerxès devoit attendre de son entreprise ; mais elle eut bien d'autres sujets de douleur & d'affliction.

Toute sa passion pour Themistocles se ralluma, & elle le trouva engagé dans le plus tendre commerce avec Stesilée, que sa beauté & que sa vertu rendoient également chere à l'illustre Athénien. Artemise sentit l'excès de son malheur, & elle perdit toute espérance d'être jamais aimée : elle en gémit en secret ; mais elle ne voulut pas gémir seule : elle forma la résolution d'enlever Stesilée à son amant, & d'emmener sa rivale avec elle pour lui faire expier la peine d'avoir trop plû à Themistocles. Ce complot fut

Digitized by Google

éxécuté, comme il avoit été projetté. Artemiſe revint avec ſa proie à Halicarnaſſe, & Themiſtocles perſuadé qu'elle avoit ſuivi Araſpe qu'il crut auteur de l'enlévement, ne ſongea plus qu'à l'oublier, il ſe maria même, & l'amour de la gloire parut alors l'occuper uniquement.

La fiére Artemiſe joüiſſoit alors de ſa victoire : enfin, diſoit-elle, j'ai vaincu l'amour, & une haine ſalutaire m'a fait connoître combien je m'abuſois en faiſant dépendre ma félicité de la conquête d'un cœur que rien n'a pû fléchir. Qu'il s'aplaudiſſe à preſent de m'avoir dédaignée : l'ingrat en eſt bien puni, il a perdu ſa chére Stefilée, il ne la reverra point, & pour comble de félicité il la croit ſenſible ſans doute à d'autres vœux, c'eſt Araſpe qui l'a enlevée, Araſpe qu'il n'a point ſoupçonné d'être ſon

rival : quel martire pour le ſuperbe Themiſtocles ! Qu'il éprouve toute ma fureur : ma lâche tendreſſe m'avoit trop avilie : je n'étois plus cette brave Artemiſe qui ne reſpire que la guerre, & que tant de qualités élevent au-deſſus de ſon ſexe. Je vais joüir de tous les avantages de la liberté. La guerre va bien-tôt me conduire aux portes d'Athènes, je reverrai ces murs que je déteſte ; mais je ne les reverrai que pour les réduire en cendres. Le barbare Themiſtocles aprendra ce que peut le bras d'une femme qui venge ſa propre querelle.

Artemiſe s'aplaudiſſoit trop tôt de ſa victoire : elle ne put ſe diſpenſer de donner avis à Xerxès de ſon retour, & de lui mander qu'elle avoit emmené captive la maitreſſe de Themiſtocles. Hermotime qui craignoit l'évenement d'une guerre entrepriſe

contre ſon avis, fut ravi d'aprendre que le Roi eût entre les mains un gage auſſi précieux de la tendreſſe de Themiſtocles. Il crut Steſilée propre à fléchir le courroux de cet illuſtre Athénien, ſi on étoit obligé de lui demander la paix : il manda donc à Artemiſe qu'elle eût à traiter Steſilée avec tous les égards poſſibles, & qu'elle l'envoïât à la Cour, qui s'étoit avancée juſqu'à Sardis.

Il chargea de cet ordre Dardanus, jeune Abydenien, que de puiſſantes raiſons obligeoient Hermotime d'éloigner de la Cour; & il lui ordonna expreſſément de voir Steſilée, & de l'aſſurer qu'elle trouveroit auprès de Xerxès toute la faveur qu'elle avoit lieu d'eſpérer du plus puiſſant Roi du monde.

Dardanus n'avoit que vingt-deux ans, & la nature en le formant n'avoit oublié aucune des

Digitized by Google

graces qui peuvent embraſer les cœurs : non-ſeulement il étoit d'une beauté parfaite, mais il avoit toute la dignité qui peut la rendre admirable. Une taille avantageuſe, un air de nobleſſe répandu dans toute ſa perſonne, & ce je ne ſçai quoi qui plaît, lors même qu'on ne ſonge pas à plaire.

La fiére Artemiſe ne put le voir ſans en être émûë : cette haine qui étoit peut-être un reſte de paſſion déguiſée, qu'elle conſervoit encore pour Themiſtocles, s'éteignit preſque à la vûë de Dardanus : enfin elle ſe ſentit ſi vivement frapée qu'elle ne fit pas la moindre réſiſtance, & qu'elle livra d'abord ſon cœur, qu'auſſi-bien elle n'étoit pas maitreſſe de refuſer.

Dardanus lui remit l'ordre du Roi, & une lettre d'Hermotime : cet ordre lui cauſa un trouble

qu'elle n'avoit point encore éprouvé : elle connoiſſoit la beauté de Steſilée, & elle apréhenda que Dardanus n'en devint lui-même amoureux : elle déplora tout bas la cruauté de ſa deſtinée, qui en l'aſſujettiſſant aux lois de Xerxès, la forçoit de ſe ſoumettre à ſes ordres. Elle ſe repentit alors, mais trop tard de n'avoir pas laiſſé Steſilée en Gréce ; & elle craignit de l'avoir ravie aux feux de Themiſtocles pour la rendre peut-être l'objet de ceux de Dardanus.

Il n'eſt point de marques de diſtinction qu'Artemiſe ne donnât à Dardanus : elle lui fit preſent de ſon portrait : elle ordonna même qu'on le logeât dans l'apartement que le Roi occupoit autrefois, & elle lui témoigna une conſidération ſi particuliére, qu'Hermotime lui-même n'eût pû prétendre davantage.

Digitized by Google

Son premier ſoin, lorſqu'elle fut ſeule, ce fut d'envoïer chercher Steſilée : il falloit qu'elle la prévint ſur le changement qui ſe faiſoit alors à ſa fortune. La malheureuſe Steſilée n'avoit ceſſé de pleurer depuis ſon enlevement, & elle ne ſçavoit ſi c'étoit pour la conduire au ſuplice qu'on la mandoit. On lui dit alors qu'elle étoit entre les mains d'Artemiſe : cette nouvelle ſembla calmer ſes fraïeurs, & comme elle vit qu'on la traitoit avec de grands égards, elle ſe flatta que ſa fortune alloit changer de face : elle vint donc avec plus d'aſſurance ; elle trouva la Reine ſeule dans ſon cabinet.

Artemiſe trembla en jettant les yeux ſur Steſilée, elle étoit encore ſi belle qu'elle pouvoit inſpirer la plus violente paſſion, même aux cœurs médiocrement ſenſibles. La Reine ca-

cha ſon trouble autant qu'elle pût. Steſilée la regardoit, & elle rapelloit des traits qu'elle avoit vûs quelque part, le ſon de voix la frapoit, croïant reconnoître celle d'Araſpe qui lui avoit été ſi familliére en Gréce : elle n'expliquoit cependant pas ſes doutes, & ce fut la Reine qui la prévint ſur cet article.

Steſilée, lui dit-elle, des raiſons d'Etat m'engagérent d'aller viſiter Athènes, & c'eſt moi que vous y avez vû ſous le nom d'Araſpe : ces mêmes raiſons me forcérent de vous enlever aux feux de Themiſtocles, & de vous amener ici : en attendant les ordres du Roi, je fus obligée de vous tenir captive. Ces ordres ſont arrivés, & vous êtes preſentement la priſonniére de Xerxès : il me charge de vous traiter avec de grands égards, parce qu'il juge que vous lui pouvez être utile :

Preſſez le Roi de vous rendre à votre Patrie, & je vous promets d'apuïer votre demande de tout mon crédit : il peut vous y rendre très-heureuſe ; & pour peu que vous ſecondiez ſes deſſeins, ſon intention eſt de vous combler de tant de biens, que votre ſort ſera préférable à celui de pluſieurs Reines. Allez, vous pouvez vous retirer dans l'apartement qu'on vous a préparé.

Steſilée obéït, & la Reine reſta ſeule : il n'eſt pas poſſible d'exprimer ſon trouble & ſes craintes. Steſilée lui avoit paru ſi belle, qu'elle trembla encore pour ſon entrevûë avec Dardanus : elle avoüa ſa peine à Pamphile, celle de ſes femmes pour qui elle avoit le plus de confiance. L'Hiſtoire de Steſilée étoit ignorée dans le Palais. Pamphile qui ne la ſçavoit pas, ne pénétroit point

point les raiſons que la Reine avoit euës de retenir ſi long-tems cette aimable Gréque captive : elle entendoit parler de Themiſtocles, & elle ignoroit le raport que ce nom avoit avec celui de Steſilée. La Reine qui cherchoit à diſſiper ſon trouble, voulut bien l'en inſtruire : elle lui parla donc ainſi.

HISTOIRE

D'Artemiſe, de Themiſtocles, d'Ariſtides & de Steſilée.

ECoute, ma chére Pamphile, écoute l'Hiſtoire de mes premieres diſgraces : tu ſçais la paſſion que j'eus autrefois pour Themiſtocles, & tu ſçais auſſi les ordres que je reçus de Xerxès de viſiter Athènes ; mais tu ignores les ſuites fatales de ce voïage, aprens quel eſt l'infor-

tune de la malheureuſe Artemiſe.

Tu te ſouviens de la répugnance avec laquelle je partis, & que je ne le fis que par les ordres exprès du Roi, qui me furent aportés par Hermotime. Je prévoyois les malheurs qui me ſont arrivés, & je ne ſçai même ſi je ne dois point dire ceux dont je ſuis encore menacée. J'avois eu ſoin de faire répandre avant mon arrivée le bruit imaginaire de ma diſgrace : on publia qu'Araſpe, Seigneur Perſan, avoit été banni, & qu'il alloit chercher un azile parmi les Athéniens ; mes gens avoient pris les devans, & ils m'avoient arrêté un logement ; ce fut en cet état que j'arrivai à Eleuſis, & que j'y éprouvai ma premiére diſgrace.

Après avoir viſité le Temple de Cerès ſi fameux par ſes redoutables miſtéres, j'entrai dans

le bois pour y prendre le frais un moment, avant que de me mettre en chemin pour Athènes : à peine y eus-je fait quelques pas que j'aperçus deux femmes qui ſe promenoient ſeules, & qui ſembloient être dans la plus grande confidence.

Une de ces femmes étoit d'une taille fort au-deſſus de l'ordinaire, & elle avoit dans la démarche je ne ſçai quoi de marqué, qui excita ma curioſité : je m'aprochai pour les voir de plus près, il me parut qu'elles cherchoient à m'éviter : ce ſoin me rendit plus attentive à les joindre, croïant que ma qualité d'étranger excuſeroit facilement cette liberté.

Ma ſurpriſe ne fut pas médiocre en reconnoiſſant Themiſtocles dans une de ces femmes. Je n'eus pas de peine à juger par ſon déguiſement, que celle qu'il

accompagnoit, étoit ſa maitreſſe: il m'en coûta pour cacher mon émotion; ce que j'avois le plus aprehendé m'arrivoit. Je ſentis renaître mon inclination pour Themiſtocles, & je jugeai que j'étois perduë, puiſque la premiere fois que je le revoïois, je le ſurprenois avec ſa maitreſſe.

Je me remis enfin, & profitant de l'erreur que mon déguiſement ne pouvoit manquer de cauſer, j'abordai ces deux perſonnes avec beaucoup de modeſtie, & les ſaluant reſpectueuſement à la Gréque, je leur perſuadai aiſément ce que je voulus leur faire croire.

Je leur parlai Ionien, & je leur contai mon Hiſtoire telle que je te l'ai dite : Je viens, ajoûtai-je, chercher parmi vous un azile contre une Patrie ingrate que je fuis. La haute réputation où eſt Themiſtocles, continuai-je en le

regardant, m'a fait choiſir Athènes par préférence à toutes les autres Villes de la Gréce. La guerre dont elle eſt menacée par les Perſes me fait eſpérer qu'on ne me refuſera pas la retraite que je viens demander. Mais je vous avouë que tout mon eſpoir eſt fondé ſur la vertu de Themiſtocles, & que je ne me plaindrai point de ma deſtinée ſi je ſuis aſſez heureux pour gagner ſa confiance.

Ce diſcours embaraſſa Themiſtocles qui ne pouvoit ni le contredire, ni convenir de ce qu'il avoit de flatteur: il me regardoit cependant attentivement, & je m'apercevois qu'il cherchoit à ſe rapeller ou des traits, ou une voix qu'il avoit autrefois fort connus; mais il ne put me remettre, le tems m'avoit abſolument effacée de ſon ſouvenir; & comme je n'avois jamais fait au-

cune impreſſion ſur ſon cœur, il ne lui dit rien pour moi. D'ailleurs il étoit impoſſible de penſer que la Reine d'Halicarnaſſe ſe fût expoſée à un pareil déguiſement. Néanmoins pour couper pied à des réfléxions qui pouvoient conduire au dénoüement, je pris le prétexte de l'heure pour me retirer, & en effet je partis ſur le champ, afin d'éviter une ſeconde fois la rencontre que j'avois euë.

Tu juges, ma chére Pamphile, du trouble de mon ame, ce que j'avois prévû étoit arrivé : je trouvois Themiſtocles éperduëment amoureux d'une autre, & je voïois bien qu'il ne le pouvoit plus être de moi, qu'ainſi je ſerois toûjours malheureuſe pendant que je reſterois à Athènes. Il n'eſt pas facile d'exprimer à une autre tous les maux que cette cruelle réfléxion me fit ſouf-

Digitized by Google

frir, il faut les avoir endurés pour les concevoir : d'autant plus à plaindre qu'il falloit uſer d'une perpétuelle diſſimulation, & que ce n'étoit point aſſez d'avoir déguiſé mon ſexe, qu'il falloit encore cacher ma peine, & la renfermer dans le fonds de mon cœur.

Je me fis cet effort, Pamphile, & je m'y déterminai d'autant plûtôt que j'étois réſoluë, ſi je ne pouvois réüſſir à me faire aimer, ce que je croïois impoſſible, de me venger du moins & de laiſſer en partant d'Athènes, les mêmes allarmes dans le cœur de Themiſtocles, qu'il excitoit dans le mien.

Il étoit lui-même inquiet des ſuites de cette avanture; il craignoit que je ne le reconnuſſe, & qu'on ne ſçût dans quelle ſituation je l'avois rencontré; cependant il jugea que j'en uſerois

plus discrettement, & qu'un étranger qui venoit implorer l'apui des Athéniens, ne chercheroit pas à se broüiller avec lui en publiant la rencontre qu'il avoit faite.

Mon premier soin fut de le voir : il me fit un accueil dont j'eus lieu d'être satisfaite. J'allai ensuite visiter Aristides, dont j'admirai la sagesse & la modestie. Je cherchai après cela Stesilée, à qui je dis beaucoup de douceurs : elle rougit en me voïant ; mais je ne fis pas semblant de m'en apercevoir, je voulois avant tout être mieux instruite de son Histoire.

Stesilée, me dit-on, est de Téos, Ville d'Ionie, celebre pour être la Patrie du fameux Anacréon. Sa mere Sostrate l'amena fort jeune à Athènes, où elle a été élevée : Vous connoissez sa beauté, pour son esprit,

Digitized by Google

vous en jugerez, & il eſt certain qu'elle en a beaucoup : ſon cœur eſt tendre, mais bien fait : elle a de la grandeur & de la nobleſſe dans l'ame : elle eſt capable des ſentimens les plus fiers & les plus généreux ; enfin la tendreſſe dont elle ne ſe défend pas, n'a rien d'incompatible avec la vertu.

Elle eſt aimée de Themiſtocles & d'Ariſtides, les deux plus conſidérables Citoïens de l'Etat. Cette paſſion les a rendus preſque ennemis, & quoi qu'ils ſoient toûjours diſpoſés à ſe réünir lorſque l'intérêt de la Répuplique le demande, il faut avoüer pourtant qu'ils cherchent autant qu'ils le peuvent à ſe nuire, même dans les moindres occaſions. Il y a entr'eux un principe d'antipathie naturelle qui s'eſt accruë par la jalouſie, & qui pouroit bien un jour les rendre irréconciliables.

Tous deux braves, tous deux attachés au ſervice de leur Patrie, & tous deux également épris de gloire, ils agiſſent tous deux par des motifs différens. Themiſtocles plus jeune, plus ardent, & ſi on l'oſe dire, plus fougueux, n'enviſage que l'honneur de l'entrepriſe, ſans en conſidérer les ſuites. Ariſtides plus attentif & plus meſuré, examine davantage les conſéquences : l'un cherche la gloire pour lui, & l'autre ſans négliger un ſi grand objet, ne veut rien entreprendre qu'il n'en réſulte quelque bien à ſes Citoyens. Themiſtocles eſt capable des plus grandes choſes ; mais il ne conſidére pas toûjours la bienſéance des moyens. Ariſtides rejette tout ce qui n'eſt point honnête, quelque utilité que le Public y puiſſe rencontrer : l'un a ſon agrandiſſement en vûe, & l'autre ce-

Digitized by Google

lui de l'Etat ; l'un s'eſtime trop & l'autre hait même les loüanges qu'il mérite. Themiſtocles eſt livré à l'amour de tous les plaiſirs, il eſt ambitieux, impatient de gouverner : il aime le luxe, une grande dépenſe, il eſt vif dans toutes ſes paſſions : l'autre eſt frugal, réglé dans ſes mœurs, attaché aux lois, modéré dans ſes deſirs.

Cette différence de caractéres fait qu'ils ſont preſque toûjours d'un avis différent, à moins que le bien de l'Etat ne demande qu'ils ſe concilient ; pour-lors on les voit toûjours revenir à l'avis le plus ſage. On craint avec raiſon, que cette différence d'humeurs ne faſſe ſuccomber l'un ſous la brigue de l'autre, & comme le crédit de Themiſtocles eſt le plus fort, il y a lieu d'apréhender qu'Ariſtides n'en ſoit bien-tôt la victime.

Ils connurent tous deux Ste-

ſilée en même tems, & ils en devinrent amoureux le même jour. Themiſtocles eſt aimé ; mais Ariſtides a de grands avantages : il a pour lui le ſuffrage de Soſtrate, mere de Steſilée, & il a rendu un ſervice important à cette aimable fille dans un procès où il s'agiſſoit de toute ſa fortune : c'eſt ce qui a mis Soſtrate de ſon côté. Ariſtides a même parlé d'épouſer Steſilée, & Themiſtocles ne s'eſt point encore expliqué ſi ouvertement. Il n'en eſt pas moins aimé : Steſilée ne peut ſe réſoudre à épouſer Ariſtides qu'elle n'aime pas, & elle ne s'offenſe pas que Themiſtocles ne lui offre point la main : ſa tendreſſe pour lui va juſques à craindre qu'en l'épouſant il ne fit tort à ſa fortune : telle eſt, ajoûta-t-on, la ſituation de ces trois amans.

Je bâtis ſur ce recit le plan de

la conduite que je devois tenir : je réſolus de nuire à ma rivale autant qu'il ſeroit poſſible, & ſans avoir encore de projet déterminé en vûë, je cherchai toutes les occaſions de deſſervir Steſilée.

Un jour que j'avois trouvé Ariſtides chez elle, j'affectai de parler en ſa preſence de la rencontre que j'avois faite d'elle dans le bois d'Eleuſis : Vous êtes, lui dis-je, la premiere perſonne que j'aie vûë en Gréce, & j'ai bien augurè de mon arrivée en ce païs, puiſqu'elle m'a fait voir d'abord ce qu'Athènes avoit de plus charmant. Mais, ajoûtai-je, qu'eſt devenuë votre compagne ? je l'ai cherchée vainement & je ne l'ai point rencontrée : faites-la-moi revoir de grace.

Steſilée rougit, & ne répondit point : Ariſtides s'en aperçut, & il en fut ſurpris : il voulut ſça-

voir la cauſe de ce trouble, & il acheva d'embarraſſer Steſilée: je fus ſatisfaite de la peine que je lui cauſois; mais je n'en reſtai pas là.

Je ſortis avec Ariſtides, & il me preſſa de lui dépeindre la perſonne qui accompagnoit Steſilée dans la rencontre que j'en avois faite: je m'en défendis aſſez long-tems, pour piquer davantage ſa curioſité, & donner à cette avanture un air miſtérieux qui le perſuadât de plus en plus. Je feignis enfin de me rendre, & après avoir exigé de lui un ſecret inviolable, je lui dépeignis ſi bien Themiſtocles, qu'il ne put ſe tromper au portrait que je lui en fis.

Ariſtides forma dès ce moment la réſolution de ne plus voir Steſilée; mais comme il étoit ſage, & qu'il craignoit d'expoſer la réputation d'une fille qu'il aimoit

éperduëment ; il ne ceſſa pas ſes aſſiduités tout d'un coup ; il continua de la voir, mais plus froidement ; il la vit enſuite moins ſouvent, & enfin il ceſſa d'y retourner.

Themiſtocles ignoroit ce qui s'étoit paſſé, & il l'a toûjours ignoré. Il ne voïoit plus Steſilée en particulier depuis l'avanture d'Euleuſis, & Soſtrate empêchoit toutes les autres rencontres : ainſi Steſilée ne put l'inſtruire de ce qui étoit arrivé chez elle, & peu à peu ce fait s'éfaça de ſa memoire.

J'étois cependant fort aſſidu auprès de Themiſtocles que je quittois rarement : je voulois gagner ſa confiance dans l'eſpoir frivole que je réüſſirois peut-être à m'en faire aimer : j'en voulois du moins à ſon amitié, & c'étoit le prétexte dont l'amour ſe ſervoit pour m'attacher ſans ceſ-

ſe aux pas de cet Athénien. La liberté que me donnoit mon déguiſement me fourniſſoit les occaſions de lui faire les proteſtations les plus tendres & les plus affectueuſes. Il y paroiſſoit ſenſible, & ce que je n'avois pû obtenir, comme amante, je veux dire la confiance de Themiſtocles, il ſembla me l'accorder comme ami. Il ne me cacha point l'amour dont il brûloit pour Steſilée. Quelque deſagréable que cette confidence me fût, elle m'étoit néceſſaire pour l'éxécution de mes projets.

Themiſtocles voulut que la confiance qu'il me témoignoit paſſât juſques à Steſilée, il l'inſtruiſit par une Lettre que je lui rendis, de l'amitié qu'il me portoit, & je fus de cette ſorte l'interpréte de leurs ſentimens. J'entretenois Steſilée de Themiſtocles, & je lui rendois compte

des diſpoſitions où je la trouvois : de cette maniére il ne leur fût preſque plus néceſſaire de ſe voir en public.

Cependant Soſtrate s'étoit apperçûë du refroidiſſement d'Ariſtides, & qu'enfin il avoit ceſſé tout-à-fait de voir ſa fille : elle s'en prît à Steſilée, qu'elle accabla des plus vifs reproches : elle lui défendit même de voir jamais Themiſtocles ; & afin de mettre un obſtacle ſûr à leurs entrevûës, elle mena ſa fille à la Campagne : Steſilée y paſſa quinze jours dans la plus cruelle affliction, elle ne trouvoit de ſoulagement que dans les Lettres qu'elle recevoit quelquefois de ſon amant, & la mort de Soſtrate qui arriva dans ce voïage, acheva de mettre le comble à l'affliction de ſa fille.

Soſtrate voulut éxiger de ſa fille qu'elle épouſeroit Ariſti-

Digitized by Google

des s'il revenoit à elle. Stesilée fondoit en larmes, & ne répondoit point : pourquoi, lui disoit-elle, songez-vous à des noces, quand je suis à la veille de vous perdre ? Je ne pense qu'à obtenir des Dieux qu'ils vous rendent à la vie, & vous voulez que je forme d'autres vœux : Non, ma mere, n'éxigez point cette condition de votre fille : je ne veux, si je vous perds, consacrer le reste de mes jours qu'à regretter la grandeur de cette perte. Ma fille, répondit Sostrate, d'une voix mourante, je rends justice à vos sentimens, & je ne doute pas que ma mort ne vous coûte bien des larmes ; mais le tems est un reméde contre les plus justes douleurs, & je vous blâmerois d'être inconsolable, quand vous ne pouvez détourner le coup qui vous afflige. C'est pour récompenser votre piété que je desire que

vous épouſiez Ariſtides: Rien n'eſt de ſi vertueux que lui en Gréce : vous aimez Themiſtocles ; mais il vous aime moins que vous ne penſez, & peut-être que bientôt il ne vous aimera plus : enfin que voulez-vous que ce commerce devienne ? Serez-vous toûjours ſa maitreſſe, ou eſpérez-vous devenir ſa femme ? Le premier vous deshonorera, & le ſecond vous expoſera à des dégoûts que vous n'éprouverez point avec Ariſtides ; c'eſt pour vous engager à l'épouſer que je veux lui donner tout mon bien.

Les larmes de Steſilée ne purent fléchir ſa mere, elle mourut dans ſa réſolution, & elle donna en mourant tous ſes biens à Ariſtides. Ainſi Steſilée ſe vit dans la néceſſité, ou de vivre ſans bien, ou d'épouſer un mari qu'elle n'aimoit pas. Athènes fut bien-tôt informée de cet éve-

Digitized by Google

nement : Themiſtocles en fut cruellement affligé, il vouloit partir ſur le champ pour mêler ſes larmes à celles de Steſilée ; mais elle s'y opoſa : elle craignoit d'offenſer l'ombre encore fugitive de Soſtrate, en recevant chez elle un amant contre qui ſa mere s'étoit déclarée juſques à ſon dernier ſoupir.

Je t'avoüe ma foibleſſe, Pamphile, j'étois alors ſeule contente, & je triomphois de la diſgrace de ma rivale : Steſilée, diſois-je, ſera forcée d'épouſer Ariſtides, & de cette maniere je tenterai encore une fois le cœur de Themiſtocles : Grands Dieux ! ajoutois-je, auriez-vous réſervé ce prix à ma conſtance ? Serois-je aſſez heureuſe pour inſpirer de l'amour au plus grand homme qu'Athènes ait jamais eu ?

Choſe étrange ! que la violence des paſſions : tout devoit m'é-

loigner d'Athènes, & la guerre qui la menaçoit & dans laquelle j'étois obligée de ſuivre les étendarts de Xerxès, m'obligeoit à ſortir bien-tôt de la Gréce; cependant je m'opiniâtrois dans une paſſion extravagante, j'aimois & je voulois être aimée, quoiqu'il en pût arriver.

Je fis entendre à Themiſtocles que Steſilée n'avoit deſormais d'autre parti à prendre que celui d'épouſer Ariſtides. Si vous l'aimez, lui diſois-je, vous devez le ſouhaiter vous-même. Faites cet effort ſur votre paſſion, il vous ſera bien glorieux de vous être ainſi vaincu, en faveur d'une fille aimable, que le caprice de ſa mere a réduitte à la triſte condition d'épouſer votre rival.

Themiſtocles ne pouvoit entendre parler de ce mariage: il parloit même d'épouſer Steſilée afin de réparer le préjudice que

ſa mere lui avoit fait en mourant. Ah ! m'écriai-je avec tranſport, gardez-vous bien de commettre cette faute. Vous ne devez vous allier qu'aux plus nobles familles de la République : & ſi on vous a reproché la naiſſance de votre mere, que ne diroit-on point contre celle d'une pareille épouſe ? Un mariage ſi peu convenable feroit échoüer toutes les eſpérances que vos grandes qualités ont donné de vous à vos Citoïens : Non, je ne ſouffrirai point que vous vous abaiſſiez ainſi, & je ſuis perſuadé que Steſilée n'y conſentiroit pas. Je ne ſçai même, ajoûtai-je artificieuſement, ſi elle ne ſouhaite point d'épouſer Ariſtides ; car enfin par quelle raiſon refuſer de vous revoir lorſqu'elle eſt dégagée de l'obéïſſance qu'elle devoit à ſa mere ? J'admire ſa délicateſſe ; mais je la trouve déplacée,

Digitized by Google

quand on aime comme il faut on raiſonne moins : Steſilée en l'état où elle eſt ne devoit ſonger à recevoir de conſolation que de vous. Ces diſcours faiſoient impreſſion ſur l'eſprit de Themiſtocles, & c'étoit le but auquel je tendois uniquement.

Cependant Steſilée avoit fait remettre le teſtament de ſa mere entre les mains d'Ariſtides, & il l'avoit reçû avec des ſentimens bien différens de ceux dans leſquels il avoit éte fait. On lui dît en vain qu'en le faiſant, Soſtrate avoit voulu obliger ſa fille à l'épouſer ; il rejetta cette propoſition avec dédain, & voici à peu près comme il écrivit à Steſilée ſur ce ſujet.

„ Avez-vous pû croire, Mada-
„ me, que je ſerois ſenſible au
„ preſent que Soſtrate m'a fait ?
„ & penſez-vous que je profite
„ de la néceſſité où l'on a voulu

„ vous mettre d'accomplir un en-
„ gagement auquel j'ai renoncé
„ dès que j'ai ſçû qu'il vous dé-
„ plaiſoit ? Non, belle Steſilée !,
„ rien ne peut me détourner de
„ ma réſolution ; je vous rends
„ votre bien, & je vous dégage
„ moi-même de l'obligation
„ qu'on a eu intention de vous
„ impoſer : je ne vous aurois pas
„ aſſez aimée, ſi j'étois capable de
„ vous contraindre. Je connois
„ tout le prix de votre main; mais
„ j'en ſerois indigne ſi elle vous
„ coûtoit la liberté. Votre eſti-
„ me, Madame, eſt l'unique bien
„ où j'oſe aſpirer, & c'eſt la ſeu-
„ le récompenſe que je croi pou-
„ voir éxiger de vous dans la ſi-
„ tuation où nous nous trouvons
„ l'un & l'autre. "

Une action ſi généreuſe produiſit l'effet qu'on en devoit naturellement attendre : Steſilée en fut penetrée de reconnoiſſance,

Digitized by Google

ce, & elle revint auſſi-tôt à Athenes, où dès qu'elle fut arrivée elle fit prier Ariſtides de la venir voir, il la refuſa : il n'eſt point à propos, répondit-il, que je revoie Steſilée, ſa vûë ne feroit que rouvrir une plaie qui n'eſt point encore fermée: aſſurez-la de ma part, ajoûta-t-il, à celui qui l'invitoit, qu'elle peut diſpoſer de ma vie ; mais qu'elle ne doit pas éxiger que je m'expoſe au péril de la voir.

Cette réponſe affligea Steſilée: elle écrivit la Lettre la plus touchante & la plus reconnoiſſante à Ariſtides : il fut ſatisfait de ce témoignage de ſon eſtime ; mais il ne répondit point. Steſilée jugea par ſon ſilence qu'il vouloit abſolument ſe détacher d'elle.

Elle avoit fait toutes ſes démarches ſans en conſulter Themiſtocles, & même avant que de

l'avoir vû: il en fut piqué, & je ne contribuai pas peu à lui faire ſentir ce défaut d'attention; mais il crut en connoître la néceſſité, & paſſant tout d'un coup à une autre extrémité, il fut jaloux que Steſilée dût tout à ſon rival; il crut donc qu'il devoit faire de plus grands efforts pour elle, & il lui vint propoſer de l'épouſer: il le fit ſans m'en conſulter, & il eſt vrai que j'aurois fait de vains efforts pour le détourner de cette réſolution: il ne l'avoit priſe ſeule que parce qu'il étoit bien déterminé à la ſuivre.

Heureuſement Steſilée ne ſe trouva point diſpoſée à profiter des offres de Themiſtocles: elle crut en avoir de bonnes raiſons. La répugnance que ſa mere avoit toûjours euë à cette alliance l'arrêtoit, & elle ne pouvoit ſe réſoudre à violer ſi-tôt ſes derniéres volontés; d'ailleurs elle croïoit devoir cette legere ſatisfaction

aux bontés d'Ariſtides. Epouſer ſon rival à ſes yeux, c'étoit à ſon gré une ingratitude inexcuſable; il falloit du moins différer de quelque tems, & elle tâcha de le faire agréer à Themiſtocles, qui ne put s'accommoder de ce ménagement.

Il crut entrevoir d'autres motifs, & il en fit des reproches à Steſilée : non, lui dit-il, vous ne m'aimez point, la ſeule conſidération d'Ariſtides vous arrête : vous craignez de l'offenſer en m'épouſant, & vous vous regardez encore comme un bien auquel il a droit : vous n'aimez point Ariſtides, dites-vous, & cependant cruelle! vous craignez de l'affliger en faiſant le bonheur de ſon rival.

Ingrat! reprit Steſilée, pouvez-vous me faire un crime d'un ménagement ſi raiſonnable? Je n'aime que vous, & votre cœur

peut seul faire ma félicité. Mais faut-il que notre bonheur empoisonne le repos d'un amant infortuné que sa vertu doit vous rendre respectable, tout votre rival qu'il est ? Ne me reprochez donc point quelques égards que je lui dois, ils sont justes, & c'est en manquer beaucoup pour moi, que de les trouver criminels.

Madame, répondit Themistocles, avec un air aussi froid que piquant, vous pouvez porter plus loin la reconnoissance, épousez Aristides ; c'est la volonté de votre mere, & peut-être la vôtre : je ne veux point forcer votre inclination ; optez, Madame, épousez Aristides ou Themistocles.

Que vous êtes déraisonnable, s'écria Stesilée ! quoi ! Ne connoissez-vous point d'intervalle entre ces deux extrémités ? & êtes-vous assez injuste de croire

que dès que je ne vous épouſe pas auſſi-tôt que vous le voulez, il faut que je me donne d'abord à votre rival ? reconnoiſſez votre égarement, Seigneur, & de grace ne me forcez pas à me plaindre de vous, dans le tems que vous me prétendez donner des preuves de votre amour.

Madame, interrompit Themiſtocles, la vertu d'Ariſtides me fait ombrage, & je ſuis jaloux de l'eſtime qu'il vous inſpire : je ne ſçai même ſi je ne la préférerois point au genre de tendreſſe que vous me témoignez. Je vous laiſſe y penſer, & je vous déclare cependant que je regarde encore Ariſtides comme le rival le plus dangereux, & que je vai emploïer tout mon crédit pour l'éloigner à jamais de vous.

Themiſtocles quitta Steſilée à ces mots, & elle en fut allarmée : elle connoiſſoit ſon crédit

elle paſſa la nuit dans cette crainte, & dès le lendemain elle lui écrivit cette Lettre.

„ Plus je reflêchis ſur vos der-
„ niers diſcours, & plus ils m'allar-
„ ment : je vous aime, Seigneur,
„ & les Dieux me ſont témoins
„ que je ne vois rien ſur la terre
„ de préférable à vous ; mais j'ai-
„ me en même tems votre gloi-
„ re : conſervez-la en ménageant
„ Ariſtides, & ſi vous m'aimez
„ autant que je vous aime, n'of-
„ fenſez point un homme à qui
„ je ſuis deux fois redevable de
„ mon bien.

Themiſtocles avoit quitté Steſilée outré de dépit, il m'avoit entretenuë des raiſons qu'il croïoit avoir de ſe plaindre, & j'y avois aplaudi ; mais cette Lettre acheva de l'irriter, il vint me la montrer : qu'en dites-vous, Araſpe, me demanda-t-il ? Suis-je aſſez mépriſé ? Steſilée me ſollicite

Digitized by Google

en faveur d'Ariſtides ! elle craint que je ne l'offenſe : puis-je croire après cela qu'elle m'aime véritablement ?

Je ſentis une joie incroiable en entendant ainſi parler Themiſtocles : je l'irritai ſecrettement contre Ariſtides, penſant que ce procédé achevroit d'aigrir Steſilée, & que je profiterois de la déſunion. Themiſtocles ſe crut doublement interreſſé à perdre ſon rival : il étoit ſon concurrent dans les affaires du gouvernement, & il lui diſputoit le cœur de Steſilée ; il fit ſa brigue : Ariſtides fut accuſé, & dans peu de tems il fut banni d'Athènes pour cinq ans.

Cette nouvelle mit Steſilée au deſeſpoir, elle écrivit la Lettre la plus forte à Ariſtides pour lui témoigner qu'elle n'avoit nulle part à ſon éxil : elle ſe plaignit même tout haut de Themiſtocles,

& elle refuſa de le revoir qu'il n'eût emploïé ſon crédit pour rapeller celui qu'il venoit de faire bannir.

Je ne puis t'exprimer quelle fut la fureur de Themiſtocles, il ſe crut guéri, & il ceſſa de voir Steſilée : juge de ma joie, ma chere Pamphile, je n'oubliai rien pour effacer ma rivale du ſouvenir de ſon amant. Je lui propoſai cent ſortes d'amuſemens, je ne l'entretins que de projets de guerre, & ſi je lui parlai quelquefois de galanterie, c'étoit pour lui faire entendre qu'il étoit le plus aimable de tous les hommes, & que Steſilée ne méritoit que ſa haine ou que ſon mépris.

Mais enfin, je m'aperçus que ces artifices étoient inutils, & que Themiſtocles aimoit toûjours Steſilée ; alors ma patience s'épuiſa, & je m'aperçus que mon amour ſe changeoit en fureur.

Digitized by Google

Je fis les projets les plus funeſtes contre l'amant & la maitreſſe : mon premier deſſein fut d'ôter la vie à ma rivale en quittant Athènes ; mais je crus que cette vengeance ne ſeroit pas aſſez durable, je voulois que l'ingrat crût Steſilée infidéle ; je reſolus de l'enlever en partant, afin qu'il pût penſer qu'elle m'avoit ſuivi, & qu'elle préféroit un nouvel engagement à celui qu'ils avoient depuis ſi long-tems.

Je changeai auſſi-tôt de conduite, je conſeillai à Themiſtocles de revoir Steſilée ; il falloit que je les reconciliaſſe pour aſſurer le ſuccès de mon projet. J'y réüſſis trop aiſément, je fis entendre à Themiſtocles qu'il falloit promettre quelque choſe à Steſilée ; & à Steſilée qu'il ne falloit pas ſe preſſer d'obtenir ce qu'elle demandoit. Ce fut ainſi, Pamphile, que je travaillai à ra-

commoder deux amans que je voulois perdre : ils ſe revirent, & ils ſe promirent de s'aimer plus que jamais. Je ne fus point preſente à cette entrevûë, qui m'eût peut-être trop coûté ; mais je fis tout diſpoſer pour mon départ. Un Vaiſſeau fut commandé de ſe tenir prêt à me recevoir à la rade d'Athènes, & Steſilée étant alors partie pous la campagne, ſa maiſon fut inveſtie & forcée, on l'enleva à demi morte, & on la mena ſur le bord de la mer, qui n'étoit pas éloignée : on l'embarqua dans une chaloupe, & on la conduiſit au bord du Vaiſſeau, ſans qu'elle pût ſçavoir en quelles mains elle étoit tombée : tu ſçais le reſte, ma chere Pamphile ; mais connois le nouveau trouble qui me dévore.

Je n'ai pu voir Dardanus ſans être ſenſible à ſa beauté, je ſens qu'il eſt déja maître de mon cœur,

Digitized by Google

& ma flâme pour lui eſt auſſi violente dans ſon commencement que celle dont j'ai brûlé pour Themiſtocles, l'étoit dans ſon plus grand progrès : cependant je ne puis aſſez t'exprimer mes craintes ; je me perſuade que Steſilée dont les charmes m'ont été déja ſi funeſtes, eſt encore deſtinée à m'enlever cette conquête. Je tremble qu'il ne la voie, & je ne puis pourtant l'en empêcher : Hermotime m'en a envoïé l'ordre, & tu ſçais combien il eſt dangereux de déſobéïr à ce redoutable Miniſtre. Déja je me ſuis vengée de Themiſtocles en lui enlevant ſa maitreſſe, il a cru qu'elle avoit ſuivi le faux Araſpe, & que l'un & l'autre l'avoient abuſé, il en a été cruellement irrité, & pour leur perſuader qu'il étoit inſenſible à cette perfidie, je viens de ſçavoir qu'il s'eſt marié. Que j'aurois eu de ſatis-

faction d'aprendre cette nouvelle à Steſilée, & de deſabuſer Themiſtocles ſur l'infidélité de ſa maitreſſe ; mais l'amour que je ſens pour Dardanus, me rend inſenſible pour Themiſtocles, je l'ai long-tems aimé, enſuite je l'ai haï, & aujourd'hui il m'eſt indifférent. Ma nouvelle paſſion éteint en moi toutes les autres, & ſi je ne redoutois pas les charmes de Steſilée, je la reverrois ſans envie entre les bras de ſon ancien amant.

L'infortunée fille de Soſtrate délivrée de la captivité dans laquelle on l'avoit long-tems retenuë, n'avoit ſçu à quoi attribuer la cauſe de ſon enlevement : elle n'avoit pu deviner quel étoit ſon raviſſeur, juſqu'au tems qu'Artemiſe l'en avoit inſtruite ; & depuis qu'elle en fut informée, elle ne pénétroit point non plus les motifs qui avoient engagé la

Reine d'Harlicarnaſſe à l'enlever : elle porta enſuite ſes vûës plus loin, & venant à ſonger qu'elle étoit partie d'Athènes dans le même tems que le faux Araſpe, elle prévit que cette rencontre devoit donner de véritables ombrages à Themiſtocles : il va me croire infidéle, s'écrioit-elle, & toutes les aparences me doivent faire paſſer pour telle à ſes yeux. Il ignore où je ſuis, il ignore que le crime d'une femme m'enleve à ſa tendreſſe. Comment lui pourai-je faire connoître mon innocence ? avant qu'il en ſoit informé le dépit aura éteint ſon amour. Le fier Themiſtocles ne poura ſouffrir la préference que je ſemble donner au faux Araſpe, ni que j'aie quitté un Grec illuſtre, pour l'eſclave mépriſable d'un Roi barbare.

Ces réfléxions étoient interrompuës par un torrent de lar-

mes : l'incertitude de ſon ſort achevoit de l'affliger, le Roi de Perſe commandoit qu'on eût de grands égards pour elle, il ſe déclaroit ſon protecteur ; mais quelle ſeroit la ſuite de cette promeſſe ? vouloit-on ſe ſervir d'elle pour engager Themiſtocles à trahir ſa Patrie ? elle ne pouvoit s'y réſoudre : ſon refus l'immoleroit donc au courroux de Xerxès, & la moindre peine qu'elle pouvoit apréhender étoit peut-être qu'on la fît rentrer dans la priſon, dont elle venoit d'être tirée.

Pendant qu'elle s'occupoit de ſa douleur, Dardanus vint la viſiter comme l'ordre d'Hermotime le portoit : il n'avoit rien oublié pour donner du relief à ſa bonne mine : tout ce que le faſte Perſan peut étaler, le jeune Dardanus le fît briller aux yeux de la malheureuſe Steſilée ;

Digitized by Google

cet apareil avoit été concerté avec Hermotime pour éblouir Steſilée, & lui donner une legere idée de la magnificence de la Perſe; mais cet éclat ne la toucha point : elle jetta un regard modeſte ſur Dardanus, & elle baiſſa enſuite les yeux. Elle ne vouloit inſpirer que de la pitié. Dardanus la regarda au contraire avec admiration. La triſteſſe dont le poids ſembloit l'accabler fit la plus tendre impreſſion ſur ſon cœur ; il fut charmé de ſa beauté, & comparant tout ce qu'il avoit vû d'admirable dans le Palais de Suſe, à ce qu'il voïoit alors, il crut qu'il n'y avoit rien de ſemblable aux attraits de Steſiée.

Il lui expliqua les ordres de Xerxès avec beaucoup de reſpect, & jettant enſuite ſur elle un regard tendre & paſſionné, Madame, lui dit-il, le Roi ne

pouvoit mieux montrer la ſageſſe de ſon conſeil, qu'en tâchant de vous avoir en ſa puiſſance, vous pouvez faire l'ornement de ſa Cour; mais vous êtes capable de faire davantage, & le puiſſant Monarque des Perſes doit plus conter ſur un ſeul coup de vos yeux, que ſur toutes les forces qu'il eſt prêt de faire marcher contre la Gréce.

Steſilée n'entendit point ce langage, ou elle feignit de ne point l'entendre : elle reſta ſeule, & elle paſſa dans ſon cabinet juſqu'à l'heure qu'elle devoit aller chez la Reine, à qui elle ſe crut obligée d'aller rendre viſite.

Le tems que Dardanus avoit été chez Steſilée avoit paru bien long à l'impatiente Artemiſe : il en étoit enfin ſorti, & il avoit ſenti qu'en quittant Steſilée, il s'étoit preſque arraché de lui-même. Il étoit dans l'âge où les

paſſions ſont le plus de progrès : il s'aperçut qu'il aimoit éperduëment ; mais il eût aſſez de prudence pour juger qu'il devoit cacher ſa flâme. Il craignoit les yeux clairvoïans d'Artemiſe, & comme il ſçavoit que le Roi vouloit emploïer Steſilée pour gagner Themiſtocles, il craignit qu'on ne lui fît un crime auprès de ce Prince de l'amour qu'il laïſſeroit voir pour elle.

Il trompa donc Artemiſe lorſqu'il l'entretint de la viſite qu'il avoit renduë à Steſilée : il affecta de lui parler d'elle froidement, & il ſe conduiſit avec tant d'adreſſe, que la Reine toute intereſſée qu'elle étoit à éclaircir ce ſecret, ne put encore le penetrer.

Dardanus avoit même réſolu de laiſſer deviner ſon amour à Steſilée, ne jugeant pas qu'il fut tems de lui en parler, lorſqu'elle étoit encore occupée du ſouvenir de

Themiſtocles : il ſçavoit qu'un amant de ce mérite, ne s'efface pas aiſément de la memoire : il ne ſongea qu'à voir ſouvent Steſilée, à la plaindre, à gagner ſa confiance, & à eſſaier ſi par le ſecours du tems, & des plus reſpectueuſes aſſiduités, il ne pouroit point la fléchir, & prendre peut-être quelque jour dans ſon cœur la place de Themiſtocles.

Artemiſe n'eut pas la même patience : elle aimoit & elle vouloit être aimée : elle voïoit ſans ceſſe Dardanus, elle ſoupiroit ſouvent, ſes regards s'arrêtoient quelquefois fixement ſur lui, elle avoit toûjours quelque ſecret à lui communiquer ; & alors ſes diſcours étoient accompagnés des plus fortes aſſurances de ſon eſtime. Mais il ne répondoit que par un reſpectueux ſilence, & ce ſilence étoit aux yeux d'une amante impatiente un ſujet d'in-

Digitized by Google

quiétude qu'Artemiſe voulut éclaircir : elle ſe perſuada que le reſpect pouvoit arrêter Dardanus, & que dans le rang où elle étoit élevée, c'étoit à elle à l'enhardir par quelques démarches, dont il ne pût ignorer le véritable motif.

Elle avoit les plus fortes raiſons de ne point différer. Dardanus devoit repartir dans quelques jours d'Halicarnaſſe, & il falloit qu'il emmenât Stéſilée avec lui : c'étoit pour Artemiſe un double ſujet d'embarras : Elle apréhendoit encore l'effet des charmes de Steſilée, & quelque indifférent que Dardanus eut affecté de paroître, il étoit toûjours très-dangereux d'expoſer ſans ceſſe aux yeux d'un homme capable d'aimer, une fille ſi propre à inſpirer une violente paſſion. C'étoit le premiér objet de la Reine ; mais le ſecond n'étoit

pas moins puiſſant, il falloit pour ſe raſſurer ſur ſes craintes, que Dardanus ſçût combien il lui étoit cher, & c'étoit ce qui l'inquiétoit davantage.

Elle fait agir Pamphile, & elle l'inſtruit de quelle façon il falloit ſe conduire. Pamphile rencontre un jour Dardanus ſur une terraſſe qui aboutiſſoit au cabinet d'Artemiſe, il étoit ſeul aſſis ſur un banc, & il rêvoit à ſa nouvelle paſſion : Pamphile l'aborda, & ſaiſiſſant l'occaſion de l'entretenir de ſon départ prochain ; la Reine, ajoûta-t-elle ; verra venir ce jour avec peine : je ne vous diſſimulerai point, Seigneur, qu'elle a pour vous une eſtime ſinguliére, & qu'elle ſeroit charmée de vous attacher à elle par ſes bienfaits, ſi vous n'étiez pas lié à Hermotime par les nœuds d'une particuliére amitié. Il n'eſt perſonne ici qu'elle

honore d'une plus parfaite conſidération, & qu'elle voie, ſi je l'oſe dire, avec plus de plaiſir ; une ſeule choſe l'arrête, ajoûta-t-elle en ſouriant, & en regardant fixement Dardanus, vous êtes dans un âge, où le cœur eſt rarement libre, & elle craindroit qu'une maitreſſe ne vous éloignât peut-être trop d'elle. Les Rois veulent qu'on ne ſerve qu'eux, & ce n'eſt que par un unique dévoüement à leurs volontés qu'on parvient à les fixer. Auriez-vous aſſez de courage, conclut-elle, pour former cette réſolution en faveur de la Reine? & trop partagé entre le plaiſir & le devoir, ſacrifieriez-vous l'utile à l'agréable ? ou plus ſage & plus aviſé, ſeriez-vous d'humeur à faire votre maitreſſe de la fortune, & à négliger tous les vains agrémens qui ſéduiſent les ſens, pour vous faire un établiſ-

ſement ſolide, qui ne laiſſât rien deſirer à votre raiſon?

Dardanus avoit déja trop d'expérience pour ne pas entendre le ſens de ce diſcours : il s'étoit aſſez aperçû des attentions de la Reine, ſes regards tendres & paſſionnés, ſes ſoupirs qu'elle ne contraignoit point, & les aſſurances fréquentes qu'elle lui donnoit de ſon eſtime ne l'avoient déja que trop inſtruit de ſes ſentimens. Il n'étoit pas en ſon pouvoir d'y être ſenſible : Steſilée faiſoit déja l'unique objet de ſes vœux, & il étoit réſolu de n'aimer jamais qu'elle; mais il jugeoit qu'il n'étoit pas tems de ſe déclarer aux yeux d'une Reine jalouſe, & qui pouvoit tout auprès du Roi, à qui ſon ſecours étoit néceſſaire : il crut donc qu'il lui importoit de feindre juſqu'à ce qu'il ne fût plus au pouvoir d'Artemiſe. Il eut été dangereux de rejet-

ter bruſquement des offres en aparence ſi avantageuſes : peut-être Artemiſe eût-elle pénétré juſques à ſon cœur, & de cette façon il eût infailliblement expoſé Steſilée à ſa jalouſie. Il falloit donc diſſimuler, & il le fit avec beaucoup d'adreſſe ; c'eſt-à-dire, que ſans accepter préciſément le parti qu'on lui offroit, il ſçût perſuader à Pamphile qu'il aprenoit avec beaucoup de plaiſir les diſpoſitions de la Reïne.

Tout étant concerté entre cette Princeſſe & ſa confidente, Artemiſe ſortit de ſon cabinet à un ſignal que Pamphile lui donna ; ſa preſence à laquelle Dardanus ne s'attendoit pas, ne parut point le ſurprendre ; il s'avança reſpectueuſement au-devant d'elle, & lui preſentant le bras qu'elle accepta avec un ſouris, qui paroiſſoit d'intelligence avec le cœur, elle fit ſigne à Pamphile de s'é-

Digitized by Google

carter, & elle reſta ſeule ainſi avec Dardanus.

Eh bien ! Seigneur, lui dit-elle, vous allez bien-tôt nous quitter, & les ordres d'Hermotime qui vous rapellent auprès de lui, ne vous permettent pas de faire ici un plus long ſéjour : Nous nous ſéparons quand nous commencions à nous connoître, & je vous avoüe que je ne ſuis pas inſenſible à cette ſéparation. Pour vous, Dardanus, que l'eſpérance d'une plus grande fortune attache particulierement à la Cour de Perſe, vous qui connoiſſez tout l'éclat de cette Cour ſuperbe, & qui ſans doute y avez pluſieurs ſortes d'engagemens, je ne penſe pas que vous nous quittiez avec peine : le ſejour d'Halicarnaſſe n'a pas aſſez d'attraits pour vous inſpirer le moindre regret.

Madame, répondit Dardanus, tous

tous les lieux que vous habitez me ſont reſpectables, & l'incomparable Artemiſe ne doit jamais être effacée du ſouvenir de ceux qu'elle a honorés de ſes bontés. Vos vertus, Madame, cette ſcience du gouvernement, & cette étenduë de génie qui vous rend ſi digne de la place éminente que vous occupez, & ſur-tout cette admirable connoiſſance de la guerre, ſi rare dans les perſonnes de votre ſexe, ſont peut-être les moindres qualités que j'admire en vous.

Je vous en ſçai bon gré, Seigneur, interrompit Artemiſe, & je conſens volontiers que vous m'épargniez ces loüanges, pourvû que vous m'en donniez du côté du cœur; que vous diſiez que je l'ai tendre & bienfaiſant, que je ſçai rendre juſtice au mérite, & qu'il n'eſt rien que je ne faſſe pour donner des preuves de

mon eſtime à ceux qui s'en rendent dignes. Je voudrois que vous en puſſiez juger, Dardanus, & que la ſituation de vos affaires vous mît en état de l'éprouver ; mais vous êtes cher à Hermotime, & il ne lui faut pas envier l'avantage de vous procurer un glorieux établiſſement : vous l'attendez ſans doute de lui, & la Cour d'Halicarnaſſe eſt un petit objet pour remplir vos deſirs.

Madame, reprit Dardanus, j'attens beaucoup du ſecours d'Hermotime ; mais je reſpecte infiniment tout ce qui vient d'une grande Reine : ſes bontés, ſes vertus, ſes grandes qualités..... Dardanus, interrompit à ſon tour Artemiſe ; craignez de me trop loüer, rarement la ſincérité eſt de la partie, vous êtes jeune, vous êtes très-aimable, & la Cour de Perſe a de grands char-

Digitized by Google

mes. Vous y avez ſans doute quelque tendre engagement, & je préſume que le devoir & la fortune ne ſont pas les ſeuls liens qui vous y attachent. Vous auriez peine à vous en dégager, & votre cœur veut pour ſe remplir une grande diverſité d'objets. Il faut ſe fixer ici, tout y eſt borné, & à moins que le cœur ne ſoit pris, il eſt difficile de s'y plaire, quand on a été, comme vous, élevé ſur le plus grand Théâtre de l'univers.

Madame, repartit Dardanus; ce n'eſt pas toûjours la grandeur du ſpectacle qui en fait le plaiſir, le cœur ſouvent ſe renferme dans une ſphere, qui pour être moins brillante, n'en a ſouvent que plus de charmes. Je n'ai point d'engagement à Suſe, que je préfere à celui que je pourois prendre ici; j'y ai vû tant de merveilles que je bornerois

toute mon ambition à reſter toute ma vie en cette Cour, ſi les ordres du Roi ne me rapelloient auprès de lui.

Cette réponſe étoit un compliment general qui ne décidoit point, & d'ailleurs il étoit équivoque, en ce que Dardanus en parlant comme il faiſoit, ne ſongeoit qu'à Steſilée, qui étoit alors à la Cour : cependant Artemiſe y fut trompée : elle crut ce qu'elle ſouhaita, & regardant Dardanus avec des yeux fort tendres : Seigneur, ajoûta-t-elle, il n'eſt pas impoſſible de vous fixer ici, & ſi vous êtes ſincére, je puis obtenir d'Hermotime qu'il vous permette de vous attacher à cette Cour : j'y prendrai ſoin de votre fortune, & peut-être n'aurez-vous pas lieu de vous repentir de ce choix. Elle ſe tut alors, & Dardanus ayant répondu par un ſalut reſpectueux à cet offre

d'Artemiſe, elle reſta perſuadée qu'il l'acceptoit de bonne foi.

La crédule Artemiſe ſe preſſa trop de juger : elle n'étoit déja plus jeune, & quoi qu'elle fut encore belle, ſa deſtinée étoit de ne jamais plaire à ſes amants. Dardanus ne ſongeoit qu'à la fuir : uniquement occupé de Steſilée, il attendoit avec impatience qu'on lui remît ce précieux dépôt entre les mains : il ſe flattoit de l'obtenir d'Hermotime, il ſçavoit que Themiſtocles étoit marié, & que cet engagement ôtoit tout eſpoir à Steſilée d'être jamais à lui : peut-être que le dépit éteindroit ſa premiere flâme & la rendroit acceſſible à l'offre d'un autre cœur: il ne ſembloit pas même qu'il lui reſtât de meilleur parti à prendre : retourneroit-elle en Gréce pour y voir le triomphe d'une autre ? S'expoſeroit-elle à revoir un amant qui l'avoit ſi

legérement abandonnée ? Hermotime lui pouvoit procurer un établiſſement avantageux, & devoit-elle eſpérer un ſort plus doux que celui qu'un amant jeune, aimable, & favoriſé par un Miniſtre tout puiſſant, étoit en état de lui faire ?

La malheureuſe Steſilée ne ſçavoit pas ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Dardanus : elle ne s'occpoit que du ſouvenir de ſa diſgrace : elle n'ignoroit pas que Hermotime vouloit ſe ſervir d'elle, pour tâcher de gagner Themiſtocles ; mais elle étoit fort éloignée de ſe prêter à cette négociation, & d'ailleurs elle aprit bien-tôt qu'elle n'avoit plus rien à eſpérer de Themiſtocles, qui venoit de ſe marier : cette nouvelle la plongea dans le plus violent deſeſpoir : elle ſe dit vainement qu'il s'étoit rendu trop tôt, qu'il devoit ſuſpendre ſon ju-

Digitized by Google

gement, & ne point ajoûter foi aux faits qu'il ne les eût mieux éclaircis. Ces réfléxions ne purent la conſoler : elle crut que la précipitation de ſon mariage, témoignoit le défaut de ſa tendreſſe : s'il m'eût aimée autant que je l'aimois, ſe diſoit-elle alors, il eût balancé à me condamner : l'ingrat ne m'a cruë coupable que parce qu'il a ſouhaitté que je la fuſſe, & c'eſt ce qui m'accable de douleur. Je devois mieux le connoître : ſes emportemens au ſujet d'Ariſtides auroient dû m'ouvrir les yeux : hélas ! je les aurois ouverts ſans la perfidie du faux Araſpe. Ce fut lui qui pour me mieux tromper vint me réconcilier avec mon volage amant. Malheureuſe d'avoir trop écouté un penchant fatal : c'eſt ma propre faute qui me perd.

Elle verſoit alors un torrent

de larmes, & paſſant bien-tôt à une autre extrêmité, elle cherchoit quelquefois à excuſer Themiſtocles : non, reprenoit-elle, ne lui imputons point d'avoir trop legérement cru ; j'avois toutes les aparences du crime, & la cruelle Artemiſe a ſeule cauſé mes malheurs. Themiſtocles n'a pu juger que je partiſſe d'Athènes ſi bruſquement ſans avoir du moins cherché depuis à l'inſtruire de mon ſort : il n'a pu prévenir les obſtacles que je trouverois à lui donner de mes nouvelles. Non, il n'eſt point condamnable, c'eſt à ma ſeule deſtinée que je dois me prendre de mes malheurs.

Faiſant enſuite réfléxion à ce qu'elle alloit devenir, elle en frémiſſoit de crainte & d'horreur. Hermotime, ajoûtoit-elle, s'abuſe bien groſſiérement s'il penſe que j'entrerai dans ſes vûes, & que j'irai ſolliciter un amant que

je dois me faire une obligation d'oublier ! Non, la malheureuſe Steſilée ne s'humiliera pas à ce point : elle peut mourir de deſeſpoir de ſa perte, mais elle ne fera point de démarche dont elle rougiſſe. Heureuſe ! ſi celui qui doit me remettre entre les mains du ſuperbe Hermotime, pouvoit ſe laiſſer fléchir à mes larmes, & qu'au lieu de me conduire aux pieds de cet orgueilleux Miniſtre, il daignât me laiſſer fuir aux extrémités du monde, pour y cacher ma honte & mes larmes ; & tâcher s'il eſt poſſible d'oublier quelque jour, & la Gréce & la Perſe, & tout ce que j'ai eu autrefois de plus cher.

Dardanus ne pouvoit ignorer les maux qu'elle ſouffroit, & il n'oublioit rien pour les adoucir. Ce n'étoit point en s'opoſant à ſes ſoupirs qu'il cherchoit à la conſoler : une douleur trop vi-

ve s'irrite par les remontrances : Dardanus s'y prenoit autrement il aprouvoit les plaintes de Steſilée, il les trouvoit juſtes, & il en paroiſſoit lui-même pénetré de compaſſion : peut-être même l'étoit-il, on ne peut voir ſouffrir ce que l'on aime, ſans en partager la peine. Dardanus offroit ſon ſecours à Steſilée, il lui promettoit ſa protection auprès d'Hermotime : elle étoit ſenſible à ſes aſſurances, & elle recevoit quelque ſoulagement de ſes diſcours ; mais elle n'oſoit encore lui ouvrir ſon cœur. Il falloit plus de tems pour qu'elle lui confiât ſes deſſeins : elle attendoit du moins qu'elle fût ſortie d'entre les mains d'Artemiſe.

Les aproches de ce départ ſembloient augmenter les eſpérances de Dardanus, & il avoit peine à diſſimuler toute ſa joie ; la preſence de la Reine le contrai-

gnoit, & il ſe perſuadoit que lorſqu'il en ſeroit éloigné, il auroit une peine de moins. La malheureuſe Artemiſe étudioit toutes ſes démarches, & il commençoit à ſe laſſer de ſe contraindre : enfin ce jour ſi fatal à la Reine, & ſi deſiré par Dardanus arriva : il fut introduit ſecrettement par Pamphile dans le cabinet d'Artemiſe : elle étoit cruellement agitée, elle alloit quitter un homme qu'elle aimoit éperduëment, ſans ſçavoir quand elle le reverroit, & ſi même elle le reverroit : car pouvoit-elle conter ſur des paroles qui n'étoient peut-être qu'une défaite artificieuſe ? Artemiſe étoit aſſiſe ſur une pile de carreaux : elle n'avoit rien oublié pour paroître aimable ; mais elle étoit dans une émotion qui rendoit ſes efforts inutiles. Dardanus vit ſon trouble, & il n'en profita pas : Artemiſe n'oſoit

parler, & elle craignoit de ſe taire ; mais enfin l'amour vainquit les obſtacles que la raiſon mettoit à une déclaration marquée. Artemiſe montra toute ſa tendreſſe : Dardanus en répondant avec beaucoup de reſpect, laiſſa encore juger à l'infortunée Reine qu'il n'y avoit que les ordres abſolus d'Hermotime qui l'obligeoient de partir d'Halicarnaſſe : il promit de ſe ſouvenir éternellement des bontés d'Artemiſe, & il parut pénétré de reconnoiſſance. Ces aſſurances équivoques ſemblérent calmer la douleur amére de la Reine : une grande paſſion ne laiſſe jamais de diſcernement juſte ſur les ſentimens de ceux qu'on aime. On craint, ou l'on eſpére ſuivant les diſpoſitions de l'imagination. Artemiſe ſe flatta ſans reſter entiérement perſuadée ; mais ſa ſituation aprochoit plus de

l'eſpoir que de la crainte.

Une Pallaque roïale * étoit deſtinée pour conduire Steſilée : elle y fut enfermée ſeule, & Dardanus ſuivoit à cheval, avec une eſcorte qu'Artemiſe lui donna : elle connut alors toute la violence de ſon mal, & l'eſpérance qu'elle avoit priſe tandis qu'elle avoit vû Dardanus, fit place après ſon départ aux funeſtes impreſſions de la jalouſie. Les charmes de Steſilée lui revinrent à l'eſprit : elle ſe ſouvint qu'elle avoit poſſedé le cœur de Themiſtocles, elle frémit en penſant qu'elle pouvoit encore lui ravir celui de Dardanus. Pamphile ne pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes : elle ne dormoit point, & ſi les ordres qu'elle reçut de Xerxès de ſe tenir prête pour le venir join-

* C'étoit une eſpéce de chariot fermé, qui ſervoit de voiture aux femmes & aux maîtreſſes du Roi.

dre ne lui euſſent inſpiré d'autres ſoins, elle eut été capable de ſe porter aux plus grandes extrémités.

La guerre venoit enfin d'être déclarée. Xerxès avoit envoïé demander le feu & l'eau en Gréce, qui étoient les marques de l'obéïſſance ; & ſur le refus qu'on lui en fit, il avoit réſolu de ne plus différer ſon entrée en Europe.

Le détail de cette mémorable expédition entre trop naturellement dans le plan de cette Hiſtoire pour qu'on puiſſe l'en retrancher. Hermotime s'étoit vainement flatté que l'arrivée de Steſilée à Sardis le mettroit en état de faire une puiſſante diverſion dans le cœur de Themiſtocles, dont il connoiſſoit le crédit parmi les Athéniens, & dont il redoutoit encore plus la valeur. Steſilée n'arrivoit point, & on ne ſçut ce que Dardanus étoit

devenu. La fille de Soſtrate s'étoit enfin déterminée à lui ouvrir ſon cœur, elle avoit gémi de la cruelle loi qui l'obligeoit de paroître aux yeux d'Hermotime, & elle avoit avoüé toute l'horreur de ſa ſituation.

Quelque fâcheux qu'il dût être pour un amant d'entendre ſa maîtreſſe déclarer ſans détour l'attachement qu'elle conſervoit encore pour ſon rival, Dardanus trouva néanmoins ce malheur ſuportable, parce qu'il lui fournit le prétexte de s'éloigner avec Steſilée, & de la Perſe & de la Gréce, & de tous les lieux qui pouvoient mettre obſtacle à ſa flâme. Steſilée lui faiſoit entendre qu'il n'étoit point de deſert qu'elle n'eût préféré au ſéjour de Sardis ou de Suſe : du moins, diſoit-elle, je n'y ſerois diſtraite par aucun devoir : je pourrois me livrer ſans contrainte à l'excès

de ma douleur : je pourrois emploïer tous mes momens à combattre le ſouvenir d'un amant encore trop cher à ma memoire, je l'oublierois peut-être ; & ſi je n'y pouvois réuſſir, j'aurois hélas ! la ſatisfaction de cacher ma foibleſſe aux yeux de tout le monde.

Cet aveu de Stelilée inſpira les plus douces eſpérances à Dardanus : Stelilée, diſoit-il, veut oublier Themiſtocles, & pourquoi ne contribuërai-je pas à lui procurer ce ſoulagement ? Elle cherche un azile qui l'éloigne de la Cour & de la Perſe : ne lui refuſons pas ce contentement qui achevera de m'attirer ſa confiance : je ſerai ſeul avec elle, & la ſolitude ſera peut-être favorable à ma flâme. Que ſçai-je hélas ! ſi les témoignages de mon reſpect ne la toucheront point : elle ne ſera diſtraite par aucun

autre objet. Mes ſoupirs & mes regards l'inſtruiront de mes ſentimens, elle ne poura peut-être réſiſter à une ardeur ſi reſpectueuſe.

Dardanus aïant pris cette réſolution la cacha ſoigneuſement à Steſilée, il craignoit qu'en lui en faiſant part, elle n'en pénétrât les motifs, & que cette raiſon ne l'obligeât d'y mettre obſtacle. Il tâcha de gagner ceux qui compoſoient l'eſcorte, & il y réüſſit. Il étoit aimable, & il n'étoit pas facile de réſiſter à ſes inſtances : il obtint tout ce qu'il voulut de ceux qu'il avoit intérêt de fléchir, ils promirent de le ſuivre par tout où il voudroit les conduire.

Il profita de leur complaiſance : après avoir traverſé la Carie *, au lieu d'entrer dans la

* La Carie avoit la Lydie & la Phrygie au Septentrion, & la Lycie à l'Orient.

Lydie qui en étoit frontiére, il fit prendre à Steſilée le chemin de la Lycie *, qui lui offroit une retraite dans les défilés du Mont-Taurus ¶ qui n'étoit pas éloigné, & qu'il lui fourniroit des aziles toûjours nouveaux contre les recherches d'Hermotime ou d'Artemiſe. Il ne doutoit point qu'ils n'en fiſſent de très-grandes ; mais il eſpéroit tout de ſon courage, & de ſon amour. La malheureuſe Steſilée ignoroit en quels lieux on la conduiſoit : elle ne ſçavoit pas qu'elle s'éloignoit de Sardis, où elle aprehendoit ſi fort d'arriver.

Artemiſe aprit avec un deſeſpoir inexprimable la fuite de Dardanus & l'enlevement de Steſilée : elle n'en fut informée qu'à l'arrivé d'Hermotime qui l'en inſ-

* La Lycie avoit la Carie au Midi.

¶ On apelloit ainſi une chaîne de Montagne qui régne depuis la Lycie juſqu'aux Indes.

truiſit. Pour ſurcroît de deſeſpoir la guerre, qui preſſoit, ne lui laiſſoit point le loiſir de la réfléxion : il fallut négliger les ſoins de ſon amour pour de plus importans, elle le fit avec beaucoup d'art ; mais elle en ſouffrit davantage.

Xerxès au partir de Sardis avoit pris la route d'Abydos : ce fut là que pour eſſaïer ſa puiſſance, il fit percer le Mont-Athos, afin de pouvoir y raſſembler ſes Vaiſſeaux ; & que pour s'ouvrir un paſſage en Gréce, il entreprit de joindre l'Europe à l'Aſie, & de faire jetter, ſur le Détroit qui les ſépare, un Pont dont il avoit beſoin pour faire plus aiſément traverſer l'Helleſpont * à ſon armée de terre : entrepriſe incroïable, & dans laquelle les entrepreneurs eurent à combat-

* L'Helleſpont aujourd'hui le canal de Saint Georges ou des Dardanelles.

Digitized by Google

tre, & l'impétuosité des vents, & l'inconstance des flots. L'orgueilleux Xerxès en fut tellement irrité que pour punir la mer de son insolence, il la fit battre avec des chaînes, & qu'il fit jetter des ceps dedans, comme pour lui donner des fers & la rendre plus docile & plus obéïssante *.

Avant que de se mettre en marche il voulut voir toutes ses forces rassemblées. Sa flotte s'étoit renduë des Ports d'Élée, dans l'Hellespont qu'elle couvroit presque tout. Ainsi la mer & les rivages voisins exposérent toutes ses troupes à ses yeux. Ce fut avec ce prodigieux appareil ¶

* *Justin. Herod.*

¶ Son armée étoit si prodigieuse que l'on a dit qu'elle tarissoit les plus grands fleuves, & que toute la Gréce, qu'il se proposoit d'assujettir, n'étoit pas capable de la loger. Les Historiens ne s'accordent pas sur ce sujet, parce que Herodote témoigne que son armée

qu'il s'avanca vers la Gréce, & qu'il prit le chemin d'Athènes, le principal objet de ce terrible armement.

Toute la Gréce s'étoit émûë aux aproches de Xerxès : on avoit prévû qu'il n'étoit pas poſſible de ſe défendre contre une Armée qui avoit plus de Soldats que le Païs ne renfermoit d'habitans ; mais on ne perdit pas pour cela l'eſpérance de vaincre un ennemi, que ſes propres forces embarraſſoient, & qui traînoit à ſa ſuite un butin ſi précieux, qu'il ſuffiſoit d'une victoire pour enrichir tous les Grecs.

étoit de deux millions trois cens mille hommes, que ſelon Cornelius Nepos celle de Mer étoit de 1200 Vaiſſeaux longs & de 2000 de charge ; qu'il avoit 700000 hommes de pied & 40000 chevaux dans celle de Terre. Juſtin dit qu'il y avoit 700000 hommes de ſes ſujets & 300000 de ſes vaſſaux ; & ajoûte même que ſa flotte étoit d'un million de Vaiſſeaux, ſi on s'en raporte à quelques Hiſtoriens. *Chevreau, Hiſt. du Monde, liv. 1. chap. 6.*

Digitized by Google

Toute la Gréce s'excita par des députés à concourir à la défenſe de leur commune Patrie. Leonidas avec trois cens Lacedémoniens alla s'emparer du détroit des *Thermopyles* *, paſſage qu'il falloit que Xerxès franchît pour entrer par terre en Gréce; & les deux flottes d'Athènes & de Lacedémone allérent ſe ranger le long du Cap d'*Artemiſium*, entre l'Iſle d'Eubée ¶, & les côtes de Magneſie †, endroit où la Mer de Thrace vient à ſe retrécir, & ſi prochain d'ailleurs des *Thermopyles*, qu'il étoit fa-

* Aujourd'hui Bocca di *Lupo*: c'étoit le ſeul paſſage par où Xerxès pouvoit entrer en Gréce, & qui n'avoit que vingt-cinq pas de largeur ou ſoixante, ſelon quelques uns, entre la partie meridionale de la Theſſalie, & la Mer. *Chevr. ibid.*

¶ Aujourd'hui Negrepont, Iſle de l'Archipel.

† Magneſie étoit dans la Carie ſur la riviére du Meandre; quelques-uns l'apellent aujourd'hui *Maniſſe*. Uſſer.

Digitized by Google

cile d'aprendre ce qui ſe paſſeroit des deux cotés.

Quelques bien priſes que fuſſent ces meſures, il ne fut pas au pouvoir de Leonidas d'arrêter avec trois cens hommes une armée de ſept cens mille. Le courageux Leonidas préféra donc une mort genéreuſe à une vaine réſiſtance: il entra de nuit avec ſes braves Lacedémoniens dans le Camp des Perſes, & ils y tuérent plus de vingt mille hommes, mourans eux-mêmes plûtôt accablés par leur propre laſſitude, que par les coups de leurs ennemis. Cette nouvelle aportée ſur la flotte, l'obligea d'abandonner le Détroit après qu'elle eut eſſuïé un choc avec celle des Perſes, dans lequel Artemiſe fit voir des prodiges de valeur.

L'entrée de Xerxès en Gréce y excita d'abord le trouble & la

confusion : Athènes, particuliérement menacée par les Perses, fut abandonnée par la plûpart des autres Grecs. Tous proposoient de se renfermer dans le Peloponnèse *, & d'y élever une grande muraille qui joignît les deux Mers, & qui leur servît de rempart contre les forces de Xerxès.

Ce conseil tumultueux exposoit la Gréce à une perte inévitable, le seul Themistocles la sauva : il prévit qu'il seroit inutile d'entreprendre la défense du dedans contre un Prince qui couvroit la terre d'hommes, & la Mer de Vaisseaux. Il proposa d'abandonner Athènes à la garde de Pallas, sa Divinité tutelaire; & de faire embarquer sur la flotte ce qu'il y avoit d'hommes en état

* Grande Penniſule connuë ſous le nom de *Morée*.

état de porter les armes. D'anciens Oracles vinrent à ſon ſecours, & il en fit parler de nouveaux. Le peuple aprouva ce deſſein : on envoïa les femmes & les enfans à Trezéne, & tout le reſte des habitans monta ſur la flotte. Cette réſolution courageuſe eſt la plus belle époque de l'Hiſtoire d'Athènes. Themiſtocles pour paroître emploïer tout à la défence de ſa Patrie, propoſa lui-même de rapeller Ariſtides, dont les conſeils & le courage pouvoient être ſi utiles à ſes Citoïens. Son retour ranima les eſprits, balançans alors entre la crainte & l'eſpérance ; & Themiſtocles pourvut ſi bien à tout, qu'il vainquit la timidité des uns, & qu'il fixa l'irréſolution des autres.

Toute ſon envie étoit d'engager les Perſes à combattre ; mais les autres Grecs craignant l'éve-

nement d'une bataille, réſiſtoient à cette réſolution, & Eurybiades qui commandoit la flotte des Lacedémoniens propoſoit de la ramener ſur les côtes du Peloponnèſe. Cet avis fit trembler Themiſtocles, qui n'ignoroit pas que le ſalut commun dépendoit de l'union des forces. Les deux flottes Gréques occupoient alors le détroit de Salamine : auſſi-tôt Themiſtocles ne prenant conſeil que de lui-même, dépêche un Perſan transfuge à Xerxès & lui mande que les Grecs veulent ſortir du Détroit, & que s'il manquoit de les défaire avant que leur armée de terre fut arrivée, il n'en retrouveroit plus aiſément l'occaſion. Cet avis étoit accompagné des aſſurances les plus particuliéres de ſon attachement aux intérêts de Xerxès.

Le conſeil de Xerxès fut la dupe de ce ſtratagême, qui tendoit à

engager les Perſes à hazarder le combat: Themiſtocles ayant compté que s'il pouvoit y réüſſir, la néceſſité de ſe défendre, & le courage naturel aux Grecs, leur tiendroit lieu de tout. L'Eunuque Hermotime ne pénétra point cet artifice, il crut l'avis bon, & il négligea d'attendre le retour d'Artemiſe qu'une affaire importante avoit fait repaſſer en Aſie: ce fut pour témoigner ſa reconnoiſſance à Themiſtocles, qu'il chargea Sicinus, c'étoit le nom du Perſan, de l'aſſurer que Steſilée étoit en ſa puiſſance, & qu'il la lui remettroit entre les mains dès que le ſuccès auroit juſtifié la ſincérité de ſes aſſurances.

Hermotime en déclarant que Steſilée étoit en ſon pouvoir, comptoit ſur les recherches qu'il en faiſoit faire à la priere d'Artemiſe: elle n'avoit pû lui cacher ſa foibleſſe, & le beſoin qu'Her-

motime avoit de ſon conſeil & de ſon bras, lui fit redoubler ſon attention pour retrouver Dardanus. Comme elle craignoit même qu'il ne donnât des ordres trop rigoureux, elle le pria de lui confier ce ſoin, lui laiſſant celui de remettre enſuite ſa rivale au pouvoir de Themiſtocles.

Sicinus fut inſtruit de tout par les ordres d'Hermotime, & il en informa auſſi-tôt Themiſtocles : mais l'état où les affaires d'Athènes étoient alors, ne lui permit pas d'être auſſi ſenſible à cette nouvelle, qu'il l'eût été dans toute autre ſituation. Il fut charmé d'aprendre que Steſilée n'étoit point infidéle ; mais il ne conta plus ſur le plaiſir de la revoir. Il fut plus ſenſible au deſir de ſe venger d'Artemiſe ; ce projet entroit dans celui de la Bataille qu'il cherchoit à engager : ce fut pour en aſſurer le ſuccès qu'il

fit mettre à prix la tête de cette fiére Princeſſe*.

Artemiſe aprit cette nouvelle ſans en être émûë : elle n'étoit alors ſenſible qu'à celles qu'elle attendoit de Dardanus. Un de ceux qui compoſoient l'eſcorte qu'elle avoit donnée à Steſilée étoit venu reveler tout à Hermotime. Artemiſe l'avoit libéralement récompenſé, & elle lui avoit promis beaucoup plus, s'il lui ramenoit Dardanus vivant. Hermotime lui donna les mêmes ordres à l'égard de Steſilée, & il le renvoïa auſſi-tôt avec une autre eſcorte.

Dardanus ignoroit ce qu'on projettoit contre ſa liberté, & il n'avoit point fait aſſez d'attention aux ſuites que pouvoit avoir la retraite du lâche deſerteur qui les avoit abandonnés. Il avoit conduit Steſilée au pied du Mont

* *Herod. lib. 8. cap. 93.*

Taurus, & il lui avoit enfin apris ce qu'il avoit fait pour l'éloigner de la Gréce, & de la Perſe.

Steſilée qui avoit apréhendé de tomber entre les mains d'Hermotime, eut une autre crainte, quand elle ſe vit au pouvoir d'un homme qu'elle connoiſſoit à peine, & qui faiſoit juger de ſes vûës par ſa conduite: elle lui cacha ce qu'elle en penſoit pour ne pas donner lieu à des explications qui l'euſſent encore plus embarraſſée; mais le péril où elle ſe crut ne lui parut pas moindre que celui qu'elle avoit évité.

Les lieux où Dardanus l'avoit conduite étoient charmans par leur ſituation: c'étoit une colline fertile, chargée de vignes, & bordée par une grande prairie, que le Meandre traverſoit; quelques arbres plantés par la main ſeule de la nature, fourniſſoient un ombrage impénétrable aux ar-

Digitized by Google

deurs du Soleil, & des cabanes de pêcheurs éparſes ſur les collines voiſines & ſur le bord de la riviére, ſembloient raſſurer Steſilée contre les horreurs d'une trop grande ſolitude. Dardanus fit planter une tente dans le plus beau point de vûë ; & comme alors on portoit avec ſoi dans les voïages, tout ce qui étoit néceſſaire pour les faire agréablement, Steſilée eut l'avantage de ſe trouver auſſi commodément logée, que ſi elle ne fût point partie d'Halicarnaſſe ou qu'elle fût arrivée à Sardis.

Mais elle n'en étoit pas moins inquiéte des ſuites de cette avanture : Dardanus ne la quittoit point, & il avoit pour elle des égards, & des ménagemens qui l'euſſent touchée infiniment ſi elle n'en eût aprehendé les motifs ; mais quels obſtacles le tems ne ſurmonte-t-il pas? Steſilée s'ac-

coutumoit à voir Dardanus : l'obligation de vivre enſemble les rendoit inſéparables ; & Dardanus lui parloit ſans ceſſe de ſes diſgraces, & il lui éxageroit avec beaucoup de paſſion, la part qu'il y prenoit. Peu à peu Stefilée parut plus tranquile, & elle commença de croire qu'elle s'étoit trompée, que Dardanus étoit ſeulement genereux, & que tout ce qu'il avoit fait pour elle, avoit ſa ſource unique dans l'amour de la vertu. Il étoit difficile que cette idée ne l'attachât fortement à ſon Libérateur : elle s'excita même à la reconnoiſſance, & bien-tôt elle goûta fort le genre de vie auquel ſon étoile ſembloit la réduire. La beauté de ſa ſolitude la lui rendit aimable : elle crut qu'il n'étoit point de condition préférable à celle des gens qui éloignés de la Cour, des paſſions tumultueuſes du lu-

xe & de la moleſſe, qui ſuivent par tout les Grands, ménent comme elle faiſoit une vie ſimple, qui conduit toûjours ceux, qui en connoiſſent le prix, à un bonheur preſque certain : elle penſa moins à ſes malheurs, & ſans preſque s'en apercevoir, elle perdit de vûë le ſouvenir de Themiſtocles; il ſembloit qu'il lui fût devenu plus indifférent. Etoit-ce l'effet de ſes réfléxions, ou diſpoſition à aimer Dardanus ? Elle n'alloit point encore juſques-là : elle voïoit tous les jours l'aimable Abydenien, & elle le voïoit avec plaiſir : elle rêvoit loin de lui, & ſa rêverie ſe diſſipoit inſenſiblement à ſa vûë. Les raiſons qu'elle croïoit avoir d'oublier Themiſtocles donnoient plus d'accès à l'impreſſion que les charmes de Dardanus, & que ſes reſpectueuſes aſſiduités étoient capables de faire ; en un mot,

ſans le connoître, elle prenoit des ſentimens qu'elle ne ſongeoit pas à démêler, & qui ſe confondant avec ceux de la reconnoiſſance, en devinrent peut-être plus victorieux & plus difficiles à combattre.

Dardanus plus attentif aux actions de Steſilée qu'elle-même, s'apercevoit aiſément du progrès qu'il faiſoit dans ſon cœur : il y avoit trois mois qu'il étoit ſeul avec elle, & il ne paroiſſoit pas qu'elle s'ennuïât encore de cette ſolitude : il crut qu'il pouvoit enfin hazarder une déclaration ; il la fit avec beaucoup d'art, & il ce conduiſit ſi habilement que ſe fut Steſilée qui en fit naître l'occaſion. Il fit long-tems parler ſes ſoupirs & ſes regards : il paroiſſoit ſouvent diſtrait, & il tomboit quelquefois dans des rêveries qui diſpoſérent Stéſilée à croire que le genre de vie qu'il menoit

commençoit à l'ennuïer : elle en fut inquiéte à ſon tour, ne voulant pas qu'à cauſe d'elle un homme à qui elle devoit tant, hazardât de ſe perdre, en s'expoſant à la colére du Miniſtre ; elle lui en témoigna ſa peine. Dardanus la regarda, ſoupira, & ne répondit point. Steſilée fut ſurpriſe qu'il ne s'expliquât pas : elle le preſſa de nouveau, & dans ce moment il lui échapa un ſoupir dont elle ne s'aperçut point, mais qui charma Dardanus ; il réſolut donc de ſe faire mieux entendre : jamais conjoncture n'avoit paru plus favorable pour un amant.

Belle Steſilée, lui dit-il, je vai m'expoſer à votre haine ; mais ſouvenez-vous que vous m'y forcez, & que vos ordres arrachent de ma bonche l'aveu que je vai vous faire. Je vous adore, ajoûta-t-il en ſe jettant à ſes pieds,

voilà l'unique ſujet de mes craintes : vous avez en vos mains ou ma vie, ou ma mort : décidez de l'une ou de l'autre, & ſoïez aſſurée que je ne ſurvivrai point au déplaiſir de vous avoir offenſée.

Steſilée tomba dans une profonde rêverie en entendant ainſi parler Dardanus : elle s'examinoit, & elle ſe trouvoit déja trop ſenſible à ce diſcours : elle fut étonnée que le ſouvenir de Themiſtocles ne l'irritât point contre une déclaration, qu'elle avoit crû ne pouvoir écouter d'aucun autre que de lui. Elle ne put arrêter un ſecond ſoupir : elle rougit enſuite d'avoir ſoupiré. Dardanus la regardoit fixement, augurant bien de ſon embarras ; elle s'en aperçut à la fin, & elle s'irrita d'avoir peut-être laiſſé deviner ſon trouble : le dépit qu'elle en conçut lui fit rompre un ſilence qui avoit dé-

Digitized by Google

ja trop duré : Seigneur, lui dit-elle, vous ôtez tout le prix que j'avois mis à vos ſervices, je les croïois l'effet de votre généroſité, & vous m'aprenez que je m'étois abuſée, je le reconnois trop tard, la conduite que je tiendrai deſormais vous inſtruira mieux que je ne pourois faire, du changement que votre diſcours aporte à mes ſentimens.

Steſilée ſe tut, & Dardanus tomba dans un accablement qui tenoit du deſeſpoir. Pour ſurcroît de douleur Steſilée le quitta, & elle rentra chez elle où elle reſta ſeule juſqu'au lendemain. Le malheureux Dardanus en proie à ſon deſeſpoir paſſa la plus cruelle nuit qu'il eût jamais euë : toute ſa reſſource fut de témoigner à Steſilée le regret qu'il avoit de l'avoir offenſée ; il attendit avec impatience qu'il pût la revoir, pour lui marquer le repentir qu'il

avoit de sa faute. L'infortunée Stesilée seule réfléchissoit sur la cruauté de son sort, qui ne l'avoit délivrée des mains de sa rivale, que pour la faire tomber dans des liens qu'elle croïoit plus dangereux : elle envisageoit les suites de cette déclaration, & elle se persuada bien-tôt qu'on ne manqueroit pas de publier qu'elle avoit suivi Dardanus volontairement jusques dans ce desert. Ces réflexions ne l'avoient point touchée tant qu'elle avoit cru ne le point aimer : elle en fut accablée dès qu'elle s'aperçut des dispositions de son ame.

Dardanus la revit le lendemain, & il crut ne pouvoir mieux réparer sa faute qu'en gardant alors un profond silence. Elle le revit elle-même comme un homme qu'elle apréhendoit de voir, & qu'il ne lui étoit pas libre de quitter ; la nécessité du

commerce ſembla ſeule l'obliger de le recevoir : elle parut ſérieuſe & froide. Dardanus étoit triſte & interdit : quelques jours ſe paſſérent dans des diſtractions perpétuelles : enfin l'habitude ſurmonta tout, & peu à peu la confiance ſe rétablit : Steſilée ſe flatta que Dardanus éviteroit plus ſoigneuſement les occaſions de lui déplaire, & elle vécut avec lui comme elle avoit fait avant ſa déclaration.

Mais le tems où elle devoit connoître toute ſa ſenſibilité pour lui arriva : le traître qui s'étoit engagé de les remettre l'un & l'autre entre les mains d'Artemiſe & d'Hermotime, aïant vainement tenté de les ſurprendre, réſolut d'en venir à la force, ſi la ruſe ne pouvoit réüſſir. Heureuſement Dardanus avoit ce jour-là raſſemblé tous ceux qui l'avoient ſuivi, pour une partie de chaſſe, dont

Steſilée avoit bien voulu qu'il ſa régalât. Ce fut ce tems que le traître ſaiſit pour faire ſon coup : il fut informé de cette partie, & il la crut favorable à ſes deſſeins, ſe perſuadant que les gens de Dardanus venans à ſe diſperſer, il auroit plus de facilité à éxecuter l'entrepriſe. Ceux de ſa ſuite ſe rendirent dans le bois ; & dans un endroit marqué, ils environnérent tous Steſilée & Dardanus auquel ils ordonnérent de mettre bas les armes, s'il vouloit conſerver ſa vie. Cet ordre inſolent l'irrita au lieu de l'éfraïer : il apella ſes gens, & ramaſſant ce qu'il y en avoit autour de lui, il ſe mit en état de ſe défendre. Les cris de Steſilée rapellérent ceux qui étoient plus éloignés, & ils firent tous enſemble une ſi brave & ſi courageuſe réſiſtance, qu'ils mirent leurs ennemis en fuite & ſauvérent Steſilée des mains des raviſſeurs.

Il ne fut pas difficile de deviner de quelle part le coup venoit. Dardanus & Steſilée jugérent qu'ils étoient découverts, & qu'ils n'échaperoient point aux recherches d'Artemiſe, puiſqu'elle étoit informée de l'endroit où ils s'étoient retirés. Un des raviſſeurs qui avoit été pris, avoüa tout : il n'y avoit donc pas à balancer, il falloit abandonner cet azile, ou courir les riſques de tomber une ſeconde fois entre les mains d'Artemiſe. Alors Steſilée ſentit qu'elle aimoit mieux reſter au pouvoir de Dardanus ; elle ne ſongea qu'à fuir & à ſe préſerver du courroux de la Reine : elle oublia le crime de ſon amant, ou plûtôt elle s'aperçut qu'elle l'aimoit aſſez pour ne pouvoir conſentir qu'il retournât ſous les lois de ſa rivale. Elle lui fit connoître ſes craintes, & il obéit avec joie à des ordres

qui le lioient ſi étroitement à ſa perſonne : elle le ſuivit ſans répugnance ; & leur prompte fuite trompa encore une fois la jalouſie d'Artemiſe.

Elle aprit cette nouvelle dans une conjoncture qui ne lui laiſſa pas ſentir tout ce qu'elle avoit de douloureux, & il faut avoüer qu'elle prit ſon parti avec un courage qu'on ne peut trop loüer. On étoit alors à la veille d'un événement qui devoit décider du ſort de la Guerre. Le Roi ſur l'avis qu'il avoit reçu de Themiſtocles, avoit fait occuper toutes les Iſles voiſines de Salamine par une partie de ſon armée, enſorte qu'il étoit impoſſible de ſortir du Détroit ſans être obligé de forcer la flotte des ennemis. Celle des Grecs enceinte de toutes parts, vit quelle ne pouvoit éviter le combat. Cette nouvelle répandit d'abord l'allarme ſur la

flotte ; mais bien-tôt l'habileté de Themiſtocles, ſecondée des conſeils d'Ariſtides, rétablit la confiance : la honte de s'être laiſſé ſurprendre inſpira le deſir de s'en venger, & détermina tout le monde au combat*.

Quelque confiance que Xerxès eût en ſes forces, il voulut pourtant encore conſulter tous les Chefs de ſon armée : il donna ordre à Mardonius ſon beaufrere de les aſſembler, & tous furent d'avis qu'il falloit donner la bataille. La ſeule Artemiſe y réſiſta : „ Je ne croi pas „ pas, dit-elle, qu'on puiſſe me „ ſoupçonner de lâcheté pour „ être d'un avis contraire à ce„ lui des autres : ce que j'ai fait „ auprès de l'Eubée témoigne en „ ma faveur que le danger ne „ m'effraie pas ; mais à quoi bon „ hazarder le ſalut de la flotte, „ quand on peut défaire les en-

* *Plutarh. in Themiſt.*

„ nemis ſans rien riſquer ? en te-
„ nant la flotte ennemie renfer-
„ mée dans ce Détroit, il eſt im-
„ poſſible qu'elle ne ſe diſſipe d'el-
„ le-même : ou que le Roi faſſe
„ marcher ſon Armée de terre
„ vers le Peloponnèſe, chacun
„ s'empreſſera de courir à la dé-
„ fenſe de ſa Patrie : quelque par-
„ ti que le Roi prenne, c'eſt fait
„ des Grecs ; s'il choiſit le pre-
„ mier, la flotte manque de vi-
„ vres, ſera forcée de ſe rendre ;
„ s'il prend le ſecond, il ne faut
„ pas ſe perſuader que les autres
„ Grecs négligent la défenſe de
„ leurs Villes pour la conſerva-
„ tion d'Athènes : au lieu qu'en
„ hazardant un combat, on lie
„ la partie avec des gens très-
„ expérimentés dans la Marine ;
„ & ſi malheureuſement on a du
„ deſavantage ſur mer, il eſt à
„ craindre que la perte d'une
„ Bataille n'entraîne celle de l'ar-
„ mée de terre. "

Cet avis étoit le plus ſage ; mais il ne fut point ſuivi, on en fit le raport à Xerxès qui donna de grandes loüanges à la prudence d'Artemiſe ; mais il ne put ſe réſoudre à la croire, s'étant perſuadé que le mauvais ſuccès qu'il avoit eu auprès de l'Eubée n'étoit dû qu'au défaut de ſa preſence : ainſi le combat fut réſolu*. C'étoit l'unique deſir de Themiſtocles, il fit donc avancer ſa flotte ; mais il prit le tems que le vent de Mer avoit accoutumé de s'élever & d'agiter extraordinairement le détroit ; circonſtance qui donna un grand avantage aux Grecs. Les Vaiſſeaux des Perſes rudement battus par les flots, eurent peine à garder leur rang & ceux des Grecs plus legers & plus maniables, ne faiſant que couler ſur les vagues, & tombant legérement ſur ceux des Per-

* *Herodot. lib. 8. c. 68. & ſeqq.*

ſes, tirés hors de leurs lignes, les inveſtiſſoient aiſément, de façon que le déſordre ſe mit bien-tôt parmi eux, & qu'on ne tarda pas à juger du ſuccès du combat.

Il eſt vrai qu'on ne ſe battit pas par tout avec un avantage égal. Les Athéniens mirent le trouble parmi les Navires Phéniciens; mais ceux des Lacédemoniens furent fort endommagés par les Ioniens. Ce fut ſur les côtes de Salamine que l'on combattit avec plus d'ardeur & d'opiniâtreté. Ariamenès frere de Xerxès aïant attaqué un Vaiſſeau Athénien, ſe jetta dedans, & il y reçut un coup de javelot dont il fut renverſé dans la Mer. Sa mort acheva de troubler les Perſes; & quelque émulation que leur inſpirât la preſence de Xerxès, ils ne purent en cet endroit ſoutenir, & le courage des Grecs, & la violence de la Mer.

Digitized by Google

Ce fut en cette occaſion qu'Artemiſe montra en même tems & ſa vaillance & ſon habileté : ſon Navire fut attaqué par un Commandant Athénien qui avoit entrepris de la prendre vivante : elle auroit eu peine à l'éviter, parce que le deſordre s'étant déja mis dans la flotte, le ſecours étoit fort éloigné, au lieu que les Vaiſſeaux Athéniens ſe ſuccédoient les uns les autres, & ſe preſentoient en ſi grand nombre qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle leur échapât. Dans cette extrêmité elle prend ſon parti ſur le champ, elle attaque le Vaiſſeau de Damaſythime, Roi de Calynde qui ſuivoit pourtant les étendarts de Xerxès, & elle le coule à fonds. Cette action hardie fit penſer que ce n'étoit point Artemiſe, & qu'en effet c'étoit un Vaiſſeau Grec qui combattoit pour les Grecs : ainſi par

ce ſtratagême elle évita l'eſclavage des Athéniens, & elle ſe vengea de Damaſythime avec qui elle avoit eu quelque différent. On fit cependant remarquer à Xerxès avec quel courage elle ſe battoit, & ce fut ce qui fit dire à ce Prince, que les femmes dans cette journée avoient combattu comme des hommes, & les hommes comme des femmes*.

Quelque grande que la perte des Perſes eut été, & quelque douleur que Xerxès en reſſentit, il ne voulut pourtant point encore avoüer qu'il étoit vaincu : il eût envie de faire combler le canal qui ſéparoit l'Iſle de Salamine du Continent & d'y faire paſſer ſon armée de terre ¶. Mardonius tâcha de lui relever le courage en lui inſpirant le deſſein de tourner toutes ſes forces contre

* *Herodot. lib. 8. n. 89. & ſeqq.*
¶ *Plutarch. in Themiſt.*

contre le Peloponnèſe, & s'il ne vouloit point attendre l'évenement, de lui laiſſer pour le ſuccès de cette expédition, trois cens mille hommes avec leſquels il s'engageoit de conquérir toute la Gréce. Artemiſe conſultée fut de cet avis ; & Xerxès ſur le champ la chargea de ramener ſes enfans à Ephèſe, accompagnés d'Hermotime.

Tel fut l'évenement de cette célébre expédition qui coûta tant d'hommes & tant de treſors à la Perſe. Le ſeul avantage que Xerxès en remporta, ce fut d'avoir brûlé Athènes, le principal motif de ce prodigieux armement. Il en ſortit avec autant de précipitation qu'il y étoit entré. La crainte que les Grecs ne fiſſent rompre le pont qu'il avoit jetté ſur l'Helleſpont, lui fit hâter ſon retour vers Abydos : il n'oſa même attendre qu'il fût ré-

paré pour y passer avec les débris de son armée ; & ce Roi qui s'étoit vû à la tête d'un million d'hommes, dont la flotte couvroit la Mer, qui avoit cru la mettre aux fers, & qui l'avoit fait battre avec des chaînes, se trouva trop heureux à la fin de la campagne, de pouvoir repasser en Asie dans la barque d'un pêcheur : ce ne fut point encore assez pour l'humilier ; Mardonius son beaufrere fut défait dans la pleine de Platées * par Pausanias fils de Cleombrote Roi de Lacedémone : il en coûta la vie à Mardonius & à plus de deux cens mille Perses. Leotychides l'autre Roi de Lacedémone remporta le même jour auprès du Promontoire de Mycale ¶ une derniere vic-

* Platées, Ville de Béotie entre le Mont Cytheron & Thèbes, sur le chemin de cette Ville à Mégare & à Athènes. *Strab. lib.* 9.

¶ Mycale, cap de la Mer Ionienne avec une Ville de même nom, selon Strabon ; Etienne de Byzance la met en Carie.

toire qui acheva d'assurer le repos & la liberté de la Gréce : le camp & tous les Vaisseaux des Perses y furent réduits en cendres.

Tant de disgraces jettérent la consternation dans la Cour de Perse, & bien-tôt on ne les ignora plus dans toutes les villes de l'Empire. La malheureuse Stesilée suïant les nouvelles embuches de sa rivale, sembla se rassurer au bruit de cet évenement: Elle fuïoit avec Dardanus sans sçavoir encore où fixer le lieu de sa retraite. Le mouvement que la défaite du Roi causoit dans l'Orient, rempliſſoit les chemins de troupes : Dardanus crut qu'il falloit s'arrêter, & il ne trouva point d'azile plus caché que Sardis même, se persuadant qu'on ne le soupçonneroit point de s'être retiré dans les lieux où la Cour faisoit sa résidence : il fit

agréer ſon deſſein à Steſilée, & ils prirent auſſi-tôt le chemin de Sardis.

La Reine & les Princeſſes y attendoient en tremblant le retour de Xerxès, qui s'étoit arrêté quelque tems à Ephèſe avec les Princes ſes enfans. La joie qu'on y avoit euë d'aprendre qu'il étoit échapé au péril, avoit un peu diminué la douleur qu'on avoit eüe de ſa défaite : on cherchoit même les moïens de faire oublier à ce Prince le ſouvenir de ſa honte ; & les Grands, ingénieux à flatter les Rois, tâchoient à en diminuer autant qu'il étoit poſſible, l'idée dans l'eſprit des peuples, afin que le Roi à ſon arrivée ne trouvât point dans la conſternation publique de nouveaux ſujets d'affliction.

La ſeule Princeſſe Amytis étoit toûjours triſte & rêveuſe ; le retour du Roi, ramenant Mega-

biſe, qu'elle devoit épouſer, elle vit aprocher avec douleur le tems qu'elle alloit tomber ſous les lois d'un amant qu'elle n'aimoit point : elle étoit dans ſa premiere jeuneſſe, belle comme l'étoient toutes les femmes de Perſe, capable d'une grande paſſion, & regrettant ſans ceſſe que la dignité de ſa naiſſance l'empêchât de ſuivre le penchant qu'elle avoit ſenti preſque dans l'enfance pour un amant que ſa condition mettoit trop au-deſſous d'elle.

Un jour qu'elle étoit ſortie de Sardis avec une fille qui lui étoit attachée, & qu'elle ſe promenoit loin de ſa Garde ſur les bords du Pactocle, elle aperçut une pallaque eſcortée par quelques cavaliers qui paſſoient aſſez près de l'endroit où elle étoit. Elle fut curieuſe de ſçavoir qui c'étoit, & elle l'envoïa deman-

der, on lui répondit que c'étoit une Gréque que l'on conduiſoit à Suſe. La Princeſſe fut ſurpriſe qu'on menât des femmes de Gréce en Perſe, dans le tems que le Roi faiſoit ſon ſéjour en Aſie: elle commanda qu'on lui amenât cette Gréque. Cet ordre ne plut point ni à cette inconnuë, ni à ceux qui la conduiſoient, & ils firent difficulté d'y déférer. La Princeſſe irritée de cette réſiſtance y envoïa une partie de ſa Garde, avec ordre de ſe faire obéïr : on refuſa encore de ſe rendre aux commandemens de la Princeſſe ; & comme la Garde voulut emploïer la force, ceux qui conduiſoient la Gréque ſe mirent en état de ſe défendre, & on en vint aux coups de part & d'autre. Amitys aigrie d'une déſobéïſſance faite aux portes de Sardis à des ordres ſi poſitifs, fit dire à ſes Gardes qu'ils

n'épargnaſſent perſonne, & ils obéïrent ſi ponctuellement qu'une partie de l'eſcorte prit la fuite, & que l'autre fut taillée en piéce, & l'inconnuë preſque à demi morte, fut amenée aux pieds de la Princeſſe.

Amytis fut touchée de l'extrême beauté de cette Gréque, & elle ſe repentit ſur le champ des ordres ſévéres qu'elle avoit donnés; cependant elle voulut ſçavoir les raiſons de la réſiſtance qu'on y avoit aportée. L'inconnue verſa quelques larmes, & tournant triſtement les yeux vers ceux qu'elle voïoit noïés dans leur ſang autour de ſa pallaque: Madame, dit-elle à la Princeſſe, je fuïois l'eſclavage dont j'étois menacée, & je tâchois d'éviter des fers que je voïois tout prêts: les Dieux ne me l'ont point permis. Je ne murmure point de leur cruauté, & ils peuvent de-

ſormais me livrer au joug dont je croïois m'affranchir : la mort même n'a rien qui m'effraie, & la perte que je viens de faire de mon généreux défenſeur, me rend toutes les autres inſenſibles.

Ce diſcours émut Amytis, elle ſentit qu'elle s'interreſſoit plus que jamais au ſort de cette étrangere, & elle ordonna qu'on prît ſoin de celui qu'elle regrettoit particuliérement : l'inconnuë l'indiqua, & Amytis donna ordre qu'on le ſecourût, & que s'il étoit poſſible on le rendît à la vie. Elle aprit qu'il n'étoit point mort : la belle Gréque en montra une ſi grande joie que la Princeſſe ne douta point que ce ne fût ſon Amant. Amytis envia ſon ſort, tout affligée qu'elle étoit : du moins, diſoit-elle tout bas, il lui eſt permis d'avoüer qu'elle aime. On vint alors lui aſſurer que l'inconnu avoit ouvert les

yeux, & que ſon ſang aïant été arrêté, il paroiſſoit reprendre un peu de force. Amytis ordonna qu'on l'aportât où elle étoit : la Gréque lui rendit mille remercimens de cette aſſiſtance généreuſe, & la Princeſſe ſans y penſer s'avançoit avec elle au-devant du bleſſé : à peine eût-elle jetté les yeux ſur lui, qu'elle fit un grand cri, & qu'elle s'évanoüit entre les bras de l'inconnuë.

Cet évenement imprévû cauſa un trouble fort grand parmi les femmes de la Princeſſe : l'inconnuë elle-même tomba dans une ſurpriſe qu'elle avoit peine à comprendre. Amytis revint enfin, & ouvrant les yeux, elle fit un profond ſoupir, & les tournant du côté de la Gréque : Hélas ! dit-elle, qu'ai-je fait ? je vous ravis votre amant, vous n'êtes pas la ſeule que votre diſgrace affli-

ge. Elle ordonna qu'on tranſportât le bleſſé dans une maiſon qu'elle indiqua, & qu'on prît un très-grand ſoin de lui : elle remonta enſuite dans ſa litiére, & elle enjoignit de conduire la Gréque dans le Palais.

Lorſqu'elle fut ſeule, elle s'abandonna ſans contrainte à ſa douleur. Une fille qui avoit toute ſa confiance étoit avec elle : Ma chére Zirba, lui dit-elle en verſant un torrent de larmes, c'eſt trop de diſgraces en un jour, & je ſuccombe à l'excès de celle-ci : tu m'as entendu parler ſouvent de ce jeune Abydénien, de cet aimable Dardanus, que la ſévére politique d'Hermotime a ravi à ma tendreſſe : eh bien ! aprens Zirba quelle eſt mon infortune ; c'eſt lui que tu viens de voir qui meurt peut-être par mes ordres, & que pour ſurcroît de deſeſpoir, je retrouve entre les

mains d'une rivale trop belle, hélas ! pour n'être pas aimée.

Les pleurs de la Princeſſe ne lui permirent pas de s'expliquer davantage. Dardanus avoit été envoïé dans l'enfance d'Abydos à Hermotime par Dauriſez, beaufrere de Xerxès, qui l'avoit chargé du ſoin de ſon éducation. Dauriſez avoit été tué en Carie, & Dardanus n'avoit plus eu de protecteur qu'Hermotime, qui avoit obtenu la liberté du Roi de l'élever dans le Palais où la jeune Amytis l'avoit vû ſouvent, & s'étoit accoutumée à l'aimer. Dardanus que ſa deſtinée apelloit à d'autres feux, n'avoit point été ſenſible aux charmes de la Princeſſe : il ſe renferma toûjours dans les bornes du devoir & de la plus reſpectueuſe retenuë. Amytis ignorant d'abord de quels ſentimens elle étoit animée, s'y étoit abandonnée ſans contrainte, &

ils prirent un ſi grand accroiſſement qu'elle ne fût plus maitreſſe de les vaincre : elle en donna des marques aſſez vives à Dardanus, qui ſe crut obligé d'en avertir Hermotime. Amytis étoit deſtinée à épouſer Megabyſe, Seigneur diſtingué en Perſe par la ſplendeur de ſa naiſſance, & par les grandes dignités attachées à ſa maiſon. Hermotime fut allarmé des diſpoſitions de la Princeſſe : il craignit que ſi le Roi s'en apercevoit, il ne lui en fît un crime. L'habile Miniſtre avoit éloigné Dardanus, & il l'avoit envoïé vers Artemiſe : ce dernier avoit accepté cet emploi avec plaiſir, dans la crainte qu'il avoit euë lui-même, que les empreſſemens d'Amytis ne miſſent quelque obſtacle à ſa fortune.

La Princeſſe avoit ſouffert d'abord ſon éloignement avec impatience : elle en avoit enſuite con-

nu la juſtice, & elle avoit ſçû bon gré à Hermotime de ſa prudence. Elle avoit tâché de profiter de l'abſence de Dardanus pour l'oublier ; mais elle n'y avoit pû réüſſir. C'étoit ſa premiére inclination, & ces ſortes de paſſions ſont toûjours les plus fortes. Elle avoit donc mené une vie triſte & languiſſante depuis le départ de Dardanus. Sans ceſſe attachée à cette idée, elle enviſageoit avec horreur la néceſſité qui l'obligeoit de ſuivre le choix que le Roi avoit fait de Megabiſe pour lui donner la main. Elle étoit à la veille de le revoir, il revenoit avec Xerxès qu'on attendoit à Sardis dans peu de jours.

Il eſt facile de juger combien dans une telle ſituation la rencontre de Dardanus devoit affliger la Princeſſe : elle le retrouvoit lorſqu'il falloit ſe réſoudre

à ſe donner à un autre. Pour comble d'affliction, elle le voïoit dangereuſement bleſſé, & c'étoit preſque par ſa main qu'il avoit reçu les coups qui le réduiſoient en cet état : enfin elle ne pouvoit douter qu'il ne fût engagé dans le plus tendre commerce avec cette belle Gréque, qu'il avoit ſi long-tems & ſi vainement défenduë. Ainſi l'amour, la douleur, la jalouſie, la crainte & le devoir livroient tour à tour les plus cruels combats à l'ame agitée de la Princeſſe.

Dardanus quoique fort affoibli par le ſang qu'il avoit perdu, avoit reconnu Amytis auſſi-tôt qu'il l'avoit revûë, & il avoit tremblé en penſant que Steſilée alloit être la priſonniere de cette Princeſſe : il n'avoit pas oublié les diſpoſitions de la fille de Xerxès, & quoi qu'elle ne lui eût pas déclaré la ſecrette flâme

dont elle brûloit pour lui, il n'avoit pû l'ignorer : ainſi Steſilée étoit retombé au pouvoir d'une ſeconde rivale, d'autant plus dangereuſe qu'elle étoit plus puiſſante. Dailleurs Hermotime étoit ſur le point de revenir à Sardis : il le retrouveroit, & que n'avoit-il point à craindre du couroux d'un homme qui pouvoit tout, & qu'il avoit mortellement offenſé ? S'il n'eût apréhendé que pour lui, il auroit été plus tranquille ; mais le ſort de Steſilée l'occupoit uniquement. Hermotime pour obtenir la paix de Themiſtocles lui renverroit bien-tôt ſa maitreſſe, & il ſe verroit privé de revoir jamais Steſilée par les moïens même qu'il avoit crus les plus propres à ſe la conſerver.

La malheureuſe fille de Soſtrate étoit en proie aux mêmes réfléxions : elle ſe voïoit dans le Palais de Sardis au pouvoir d'A-

Digitized by Google

mytis, & prête de tomber en celui d'Hermotime, & peut-être d'Artemiſe, qui revenoit avec les fils du Roi : Quelle étrange ſituation ! la crainte de la mort ou de l'eſclavage n'étoit pas ce qui la touchoit le plus : elle s'apercevoit enfin qu'elle aimoit Dardanus, & comment eût-elle pû s'en défendre ? quels reſpects ! quelle retenuë ! quels ménagemens ! il étoit aimable, & ſa beauté n'avoit rien d'égal ; mais Steſilée étoit moins ſenſible à ce charme qu'à tout ce que Dardanus avoit fait en ſa faveur. Il lui avoit ſacrifié ſa fortune, & pour elle il s'étoit immolé au reſſentiment de l'Eunuque Hermotime qui gouvernoit tout à la Cour de Xerxès : avec quelle diſcrétion lui avoit-il déclaré ſa paſſion, & quelle violence s'étoit-il faite depuis qu'il avoit vu que ſa tendreſſe ſembloit l'offenſer ? elle avoit ſen-

ti tout le prix de cette retenuë; mais enfin le danger où il venoit de s'expoſer pour elle étoit, une preuve ſi touchante de ſon amour, qu'elle ne put y réſiſter, ni ſe déguiſer davantage l'intérêt qu'elle prenoit à la conſervation de Dardanus.

Cependant qui pouvoit avoir cauſé le trouble extrême de la Princeſſe Amytis lorſqu'elle avoit vû Dardanus ? elle le connoiſſoit donc. Ah ! ſans doute qu'elle l'aimoit, & peut-être, hélas ! en avoit-elle été aimée. Cette ardeur pouvoit ſe rallumer aiſément. La Princeſſe étoit admirablement belle; & ſi elle étoit auſſi tendre, le moïen que Dardanus réſiſtât à tant de charmes ? Elle n'étoit donc arrivée à Sardis que pour y perdre ſon amant, lorſqu'elle s'apercevoit à quel point il lui étoit devenu cher; ou bien elle ne s'étoit arrachée

aux fers d'Artemiſe, que pour retomber dans ceux de la fille de Xerxès.

Toutes ces réfléxions agitoient la malheureuſe Steſilée, inquiéte de ſa deſtinée, & de celle de Dardanus; enviſageant de toutes parts de juſtes ſujets d'allarmes, aprehendant la vengeance d'Artemiſe, le pouvoir d'Hermotime, la concurrence ou la haine d'Amytis : Funeſtes images qui ne lui laiſſoient aucun repos, & qui lui faiſoient regretter ſans ceſſe les momens heureux & tranquilles qu'elle avoit paſſés dans les vaſtes ſolitudes du Mont Taurus.

Amytis ſe piqua de généroſité, elle chargea Zirba d'aſſûrer Steſilée de ſa protection, & elle envoïa viſiter Dardanus de ſa part : elle lui fit donner des nouvelles de ſa chére Gréque, & elle permit qu'il lui donnât

des ſiennes. Ce traitement lui cauſa quelque ſoulagement ; mais le retour d'Hermotime & celui de Xerxès lui inſpirérent bientôt de nouveaux ſujets de crainte. Pour comble d'allarmes il aprit qu'Artemiſe arrivoit inceſſamment à Sardis où elle ramenoit les fils du Roi.

Cette malheureuſe Reine n'étant plus diſtraite par les ſoins de la guerre, n'étoit alors occupée que de ceux de ſon amour. La perfidie qu'elle imputoit à Dardanus lui avoit inſpiré une triſteſſe ſombre & mélancolique, qui avoit quelque choſe de ſiniſtre. Il m'a indignement abuſée, ſe diſoit-elle ſouvent, & qui l'obligeoit de feindre ? je l'aimois à la vérité, & j'avois été bien aiſe qu'il s'en aperçût. Mais à quoi bon me laiſſer penſer qu'il n'y étoit pas inſenſible ? le traître ! ſongeoit-il à me trahir ſous

de ſi flatteuſes aparences ? Ah ! ſans doute que c'étoit ſon deſſein : il adoroit déja Steſilée, & c'étoit pour s'en aſſurer la poſſeſſion qu'il diſſimuloit. Le cruel ! m'a traitée plus inhumainement en m'abuſant par cet extérieur perfide, qu'en me faiſant connoître d'abord ſon indifférence. J'aurois peut-être trouvé le ſecret de me guérir : l'abſence, l'éloignement, la réfléxion, l'amour de la gloire, que ſçai-je, le dépit m'euſſent bien ſervie ? Mais ce n'étoit point aſſez pour Steſilée, qu'elle eût triomphé de mes foibles charmes, il falloit qu'elle joüît de mon humiliation, & que cette indigne Gréque eût ſans ceſſe une Reine attachée à ſon char : elle échape à ma vengeance, juſtes Dieux ! & vous le raviſſez à ma haine ! elle fuit avec ſon amant, & ils s'aplaudiſſent de ma honte & de ma

disgrace : hélas ! qu'ils passent d'heureux momens : qu'il est doux de fuir avec ce que l'on aime, & que le sort de ma rivale a de charmes aux yeux d'une amante qui préféreroit le cœur de Dardanus à tous les sceptres de Xerxès.

Tel étoit le trouble qui l'agitoit lorsqu'elle arriva enfin à Sardis : elle n'aspiroit qu'à en repartir pour n'être point obligée de se contraindre dans une Cour attentive à toutes ses démarches. Xerxès lui fit rendre les plus grands honneurs ; mais ils ne la consolérent point de ses pertes : tantôt elle s'irritoit contre Dardanus, & tantôt elle le plaignoit. Flottant entre l'amour & la jalousie, sentant bien qu'elle ne pouvoit être jamais aimée, prenant quelquefois une résolution généreuse, mais jamais ferme dans ce parti, elle étoit occupée tour à tour par des sentimens de ven-

geance ou de tendreſſe, qui ne la laiſſoient jamais tranquille.

Steſilée & Dardanus furent inſtruits de ſon arrivée, & tous deux ils firent prier la Princeſſe de lui cacher leur avanture : Amytis voulut en ſçavoir la raiſon, & elle l'aprit avec étonnement. Elle croïoit Artemiſe uniquement paſſionnée pour la gloire, & elle aprenoit qu'elle n'étoit pas moins ſenſible à l'amour. Cet exemple ſembla la raſſurer. Si Artemiſe, dont la renommée publioit tant de merveilles, n'avoit pû refuſer ſon cœur aux charmes de Dardanus, étoit-il ſurprenant qu'une jeune Princeſſe enfermée dans le Palais de Suſe ou de Sardis, s'y fut laiſſée ſurprendre ? elle ſe conſoloit de ſa foibleſſe par cette réflexion ; mais elle étoit inconſolable lorſqu'elle venoit à penſer que Dardanus en aimoit une autre, & qu'elle mê-

me elle alloit être obligée d'épouſer Megabiſe, revenu avec Xerxès, & qui ſe diſpoſoit dans peu à l'unir à ſa deſtinée.

Elle vit qu'elle ne pouvoit éloigner l'accompliſſement de cet engagement, que le Roi vouloit conclure avant que de retourner à Suſe, parce qu'il avoit donné le gouvernement de Sardis à Megabiſe. La Princeſſe étoit réſoluë d'obéïr ; mais elle voulut voir Dardanus avant tout. Steſilée en lui contant ſon Hiſtoire, ne lui avoit parlé que de Themiſtocles, & elle ne lui avoit rien dit de l'amour de Dardanus : la Princeſſe voulut voir s'il uſeroit de la même diſſimulation.

Il commençoit à ſe guérir de ſes bleſſures, & il étoit en état de ſortir. Elle chargea Zirba du ſoin de l'introduire dans le Palais, & cette fille zélée pour la Princeſſe, s'emploïa utilement

pour ménager cette entrevûe. Dardanus ſous des habits d'Eunuque fut conduit par Zirba dans un petit bois d'Orangers, qui n'étoit ſéparé du Pactocle que par une palliſſade de Mirtes. Un bateau qui l'attendoit en cas de ſurpriſe, étoit deſtiné pour le recevoir : la Princeſſe impatiente de le voir, ſe rendit au lieu marqué avec Zirba, qui devoit reſter dans les avenuës pour veiller à la ſureté de la Princeſſe ; & toutes les meſures étoient ſi bien priſes, que rien ne devoit troubler cet entretien.

Le malheureux Dardanus attendoit en tremblant l'arrivée d'Amytis : il craignoit les ſuites d'un entretien qui ne paroiſſoit menagé que pour l'obliger peut-être de rompre avec Steſilée : il alloit donc ou offenſer la Princeſſe par ſes refus, ou du moins expoſer les jours de ſa chére

re Gréque : enfin Amytis arriva ; elle étoit ſi émûë qu'elle eut beſoin pour ſe remettre, de garder quelque tems le ſilence : elle le rompit à la fin, mais elle le fit à propos : tout ſe borna de ſa part à demander à Dardanus l'aveu de ſon engagement avec Steſilée.

Dardanus balança d'abord s'il feroit cet aveu ; mais après y avoir réfléchi, il crut qu'il ne pouvoit s'en défendre : peut-être Amytis ſeroit-elle touchée de cette complaiſance, du moins elle jugeroit par là que ſon cœur étoit inacceſſible à toute autre tendreſſe : il lui avoüa donc qu'il aimoit Steſilée ; mais il ne put lui dire qu'il en étoit aimé ; il n'avoit ſur cela que des témoignages, & que des indices dont la foi peut aiſément tromper les amans. Il fallut même que ce fût Amytis qui l'aſſurât qu'il étoit

aimé : elle en avoit jugé avec des yeux de rivale ; mais les amans ne ſe trompent guére dans ces ſortes de jugemens.

Jamais Amytis ne s'étoit trouvée à une plus rude épreuve : elle entendoit de la bouche même de Dardanus l'amour dont il brûloit pour Steſilée. Elle eut beſoin de toute ſa conſtance pour ne pas ſuccomber à ſa douleur : enfin elle y réüſſit. Je ſuis bien-aiſe, lui dit-elle, dev ous avoir entendu, & vous avez plus gagné par cet aveu, que vous n'euſſiez fait par une diſſimulation inutile. Je veux achever de vous ſervir : je vous ai dit que Steſilée vous aimoit, je veux qu'elle vous épouſe, j'en fais mon affaire auprès d'Hermotime ; ſoïez ſûr de ma protection, & ne craignez rien de la Reine de Carie : je rendrai vains tous les efforts qu'elle fera pour vous nuire.

Dardanus ne ſçavoit que pen-

ſer de ces promeſſes de la Princeſſe : n'étoit-ce point un ſonge ou un enchantement ? il n'oſoit quelquefois y ajoûter foi : un moment après les paroles de la Princeſſe lui revenoient à l'eſprit, & il ne pouvoit alors la ſoupçonner de l'abuſer : il ſe jetta donc à ſes pieds, & les embraſſant reſpectueuſement : Non, Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer la grandeur de ma reconnoiſſance, & tout mon ſang ne ſuffiroit pas pour m'acquitter de ce que je vous dois ; non-ſeulement vous me rendez heureux, mais vous le faites hélas ! dans un tems où je deſeſperois de pouvoir jamais l'être.

Ce remerciment penſa être funeſte à Dardanus ; la Princeſſe n'étoit pas ſeule, & Zirba s'étoit laiſſé ſurprendre ; ou plûtôt tant d'avenuës conduiſoient en cet endroit, que la fin de cet en-

tretien fut entenduë par les deux perſonnes à qui on avoit le plus d'intérêt de le cacher.

Artemiſe tourmentée par ſa paſſion, après avoir long-tems erré ce ſoir-là dans les allées du bois, paſſa par cet endroit, où elle fut arrêtée par une voix qu'elle reconnut auſſi-tôt : c'étoit celle de Dardanus, elle treſſaillit en la reconnoiſſant, & elle frémit en entendant prononcer le nom d'Amytis. Dardanus étoit alors à ſes pieds, il lui rendoit grace de la promeſſe qu'elle venoit de lui faire. La Reine d'Halicarnaſſe ne douta point qu'il ne fut aimé d'Amytis ; mais que Steſilée étoit-elle devenuë ? où l'avoit-il laiſſée ? étoit-elle auſſi dans le Palais de Sardis ? Ces ſoins ne touchoient plus Artemiſe. Un dernier objet fixoit ſa jalouſie : c'étoit la Princeſſe ; elle oublioit ſon ancienne rivale pour

celle-ci, & déja elle ne ſongeoit plus aux tourmens que Steſilée lui avoit cauſés ; ſa douleur même redoubla, & c'étoit la ſeule ſituation dans laquelle le retour de Dardanus pouvoit la deſeſpérer : c'étoit la fille de Xerxès qu'elle avoit à combattre, Amytis la plus belle perſonne de Perſe, & que la dignité de ſa naiſſance mettoit ſi fort au-deſſus de ſa vengeance, qu'il falloit ſe réſoudre à la voir triompher impunément.

Elle étoit dans une ſi grande agitation qu'elle n'avoit pas aperçu un homme qui étoit aſſez proche d'elle, & qui avoit entendu comme elle les derniers diſcours de Dardanus : c'étoit Megabiſe, il avoit vû Artemiſe de loin, & il l'avoit ſuivie ; ſoit curioſité, ſoit deſtinée, il s'étoit attaché aux pas de la Reine d'Halicarnaſſe, & il s'étoit arrêté com-

me elle. Dardanus ne lui étoit pas inconnu, & sa voix avoit frappé son oreille. On juge bien quelle dut être sa peine, quand à quelques mots que la Princesse prononça, il eut apris que c'étoit à elle que Dardanus adressoit ses remercimens.

Cette rencontre avoit des circonstances trop humiliantes, pour que Megabise y fut indifférent. La distance qu'il y avoit de Dardanus à lui, attachoit une si grande honte au choix de la Princesse, qu'il eut peine à ne pas éclater. Artemise l'aperçut dans ce moment, & sa surprise lui fit faire un mouvement qui obligea la Princesse & Dardanus de s'éloigner : la précipitation avec laquelle ils le firent, confirma les soupçons d'Artemise & de Megabise.

Ils se joignirent alors, & la Reine n'étant pas maitresse du

premier mouvement, qu'ai-je entendu, Seigneur, dit-elle? & ſe peut-il que la Princeſſe Amytis.... Mais non, retenons un ſoupçon qui l'offenſe; je me ſuis peut-être abuſée; & ce vil mortel qui rendoit des remercimens ſi ſinguliers à la Princeſſe, ne parloit point ſans doute de la fille de Xerxès: il en avoit quelque autre en vûë, & je crains que les aparences ne m'aient ſéduite moi-même.

Megabiſe feignit d'entrer dans cette fiction; mais ſon ame étoit en proie aux plus cruelles atteintes: Artemiſe en feignant de l'appaiſer, l'aigriſſoit encore. Il lui demandoit des conſeils qu'il n'écoutoit point: il la quitta peu après, & il rentra chez lui pénétré de la plus vive douleur: cette nuit fut pour cet amant une nuit d'horreur. La Princeſſe inquiéte elle-même du bruit qu'elle avoit entendu, en aprehendoit les ſui-

tes, & Dardanus heureuſement ſorti du Palais, apréhendoit avec juſtice d'avoir été reconnu. Pour Artemiſe, elle étoit devorée par les tourmens de la plus cruelle jalouſie.

Le fier Megabiſe ne put ſouffrir la préférence qu'Amytis accordoit à Dardanus, & il en vint faire le lendemain ſes plaintes à Xerxès. Hermotime étoit avec le Roi : ſa preſence n'arrêta pas Megabiſe ; il conta ſa diſgrace à Xerxès : ce Prince qui l'aimoit, parut extrêmement ſenſible à cet outrage ; il ne conſulta que ſon reſſentiment, & ſur le champ il donna ordre qu'on cherchât Dardanus, & qu'on le livrât au dernier ſuplice.

Un ordre ſi cruel fit frémir Hermotime qui protegeoit Dardanus : il ignoroit par quelle avanture il ſe retrouvoit à Sardis, d'où il le croïoit fort éloi-

gné : il ignoroit de même comment il avoit revu la Princeſſe, après l'enlevement qu'il avoit fait de Steſilée ; mais ſans ſe donner le tems d'éclaircir ces différens faits, il crut devoir emploïer tout ſon crédit pour ſauver les jours de Dardanus : il remontra reſpectueuſement à Xerxès qu'il devoit aprofondir cette accuſation, & qu'il avoit peine à croire que Dardanus fût à Sardis. Megabiſe s'impatienta de l'obſtacle qu'Hermotime vouloit mettre à ſa vengeance, & ſans attendre la réponſe du Roi, il dit à Hermotime qu'il en devoit croire ſon témoignage ; & que s'il en vouloit un ſecond, il pouroit y joindre celui de la Reine d'Halicarnaſſe.

Hermotime crut qu'il étoit enfin tems de parler, & que c'étoit fait de la vie de Dardanus, s'il ne ſe hâtoit de le ſauver : Sei-

gneur, dit-il à Megabiſe, vous n'avez pas beſoin du témoignage d'Artemiſe pour en être cru; mais je crains que vous ne vous ſoïez abuſé ſur le crime que vous faites à la Princeſſe. Les amans ſont gens faciles à ſe laiſſer ſurprendre, & ſouvent ſur de fauſſes aparences ils condamnent les démarches les plus innocentes; cependant, Seigneur, quoiqu'il en puiſſe être, je défendrai les jours de Dardanus juſqu'au dernier moment de ma vie, & je ne ſouffrirai point qu'on livre au ſuplice le fils de Dauriſez.

Le fils de Dauriſez! s'écria Xerxès; Hermotime, que m'aprenez-vous-là? Seigneur, répondit le fidéle Miniſtre, c'eſt un ſecret que je ne puis plus vous taire, des raiſons aſſez puiſſantes m'ont juſques ici arrêté; mais puiſqu'il s'agit de ſa vie, je ne dois pas différer à vous inſtrui-

re du ſort de Dardanus : oüi, Seigneur, il eſt fils de Dauriſez & de la petite fille d'Intaphernes, l'un de ceux qui contribuérent tant avec votre auguſte pere à délivrer la Perſe de la tirannie des Mages. Un himen ſecret avoit uni Dauriſez avec l'unique héritiére de l'audacieux Intaphernes : Vous ſçavez la cauſe de ſa diſgrace*, Dauriſez que le feu Roi honoroit d'une bienveillance particuliére, n'oſa déclarer ſon mariage, qui juſques ici vous a été caché. La malheureuſe femme de Dauriſez mourut en donnant le jour à Dardanus : elle avoit ſuivi ſon époux ſur l'Helleſpont, & ce fut dans la Ville d'Abydos qu'elle perdit la vie en devenant mere d'un fils. Dauriſez y fit élever le jeune Dardanus juſques au tems qu'il me l'envoïa : Vous ſçavez, Sei-

* *Elle eſt en note dans l'Hiſtoire d'Anytis.*

gneur, que depuis le feu Roi honora de son alliance ce même Daurisez en lui donnant la Princesse votre sœur : il est mort dans la Carie en combattant glorieusement pour la défense de l'Empire. La crainte de causer de l'ombrage à la Princesse votre sœur en donnant un frere aîné à ses enfans, m'a seule retenu ; mais le danger que court aujourd'hui Dardanus, me fait rompre le silence : épargnez, Seigneur, le sang d'un ami illustre, & qui vous étoit allié de si près : ne condamnez point la Princesse sans l'entendre ; trop de délicatesse aura séduit Megabise, Amytis n'est point coupable, ou du moins on ne lui peut reprocher qu'une faute d'imprudence : écoutez-là, Seigneur, & soïez aussi bon pere qu'ami clément & généreux.

Ces discours touchérent Xer-

xès : Megabiſe lui-même parut ébranlé ; la memoire de Dauriſez étoit encore ſi chére à la Perſe, & le Roi l'avoit honoré d'une amitié ſi ſinguliére, qu'il céda auſſi-tôt aux remontrances d'Hermotime : on fit retirer Megabiſe, & on manda la Princeſſe, on fit ſeulement chercher Artemiſe, afin qu'elle fût témoin de la juſtification d'Amytis.

Elle ignoroit ce qui ſe paſſoit, mais elle crut n'avoir rien à craindre : comme elle apréhendoit d'avoir été entenduë & qu'on n'en eût fait un raport peu fidéle au Roi, elle étoit réſoluë de tout avoüer : l'ordre qu'elle reçut de ſa part ne la ſurprit donc point : elle vint auſſi-tôt. Hermotime lui expliqua en peu de mots ce qui avoit obligé le Roi de la mander, & il cita Artemiſe pour témoin de l'entretien qu'elle

avoit eu avec Dardanus. La Princeſſe crut que la Reine l'avoit accuſée, & comme elle ſçavoit la paſſion violente qu'elle avoit pour le fils de Dauriſez, elle ne douta point qu'un ſentiment de jalouſie ne lui en eût trop fait dire : elle crut qu'il lui ſuffiroit de tout aprendre au Roi pour ſe venger d'Artemiſe.

Ce dénoüement devoit cauſer un mortel déplaiſir à la Reine ; Amytis en ſentit quelque ſoulagement, & jettant auſſitôt un regard mépriſant ſur Artemiſe : Seigneur, dit-elle, en s'adreſſant au Roi, une Gréque eſt enfermée dans ce Palais, je n'ai pû lui refuſer ma protection contre une rivale puiſſante qui la perſécute ; & qui vouloit l'enlever aux vœux d'un amant qui n'eſt devenu criminel que pour l'avoir trop aimée. Cet amant eſt Dardanus, & cette Gréque eſt

Steſilée. J'avoüe que j'ai fait venir Dardanus dans ce Palais pour m'inſtruire de ſon hiſtoire, il me la conta hier, & je lui promis Steſilée; ce fut dequoi il me rendit grace à genoux : voila tout mon crime, Seigneur, qu'on mande Dardanus, & qu'on ſçache de lui ſi j'ai fait quelque choſe de plus.

Amytis avoit évité de nommer Artemiſe ; mais elle en avoit aſſez dit pour deſeſpérer la Reine d'Halicarnaſſe. Steſilée étoit à Sardis dans le Palais & ſous la protection d'Amytis : Dardanus l'aimoit, & elle l'aimoit auſſi : la Princeſſe leur avoit promis ſa protection, & ils alloient être unis à ſes yeux : elle en fut outrée de douleur & de jalouſie : elle eut peine à les cacher aux yeux de Xerxès.

L'habile Hermotime s'aperçut du trouble de la Reine, & il en

connut le ſujet : il engagea le Roi à congédier la Princeſſe, & emmenant enſuite Xerxès, il laiſſa du moins la liberté à la malheureuſe Artemiſe d'aller gémir chez elle de la cruauté de ſon ſort.

Il n'eſt pas facile de peindre l'état où cet évenement imprévû la réduiſit : elle ne connoiſſoit pas même encore l'excès de ſes maux. Dardanus reconnu par le Roi pour fils de Dauriſez, redoubla le deſeſpoir d'Artemiſe, parce que le bonheur de ſa rivale en augmentoit. Xerxès inſtruit par Amytis des lieux où Dardanus étoit retiré, le fit venir à Sardis, & en preſence de toute la Cour, il déclara le ſecret de ſa naiſſance, & il voulut qu'il fût reconnu pour fils de Dauriſez, & qu'il joüît de toutes les dignités attachées à ſa maiſon. Le tendre Dardanus re-

çut toutes ces marques d'honneur avec une modeſtie qui ſembloit l'en rendre plus digne. Sa plus grande joie étoit d'en faire joüir ſa chére Steſilée : elle avoit enfin été avertie du changement arrivé dans la fortune de ſon amant & dans la ſienne, & elle n'avoit pû ſe diſſimuler la joie qu'elle en avoit reſſentie. On lui avoit permis de le revoir, & elle lui avoit avoüé la tendreſſe qu'elle avoit pour lui. Le Roi aplaudit à leurs feux, & conſentit à leur union : elle fut ſuivie de celle d'Amytis & de Megabiſe. La triſte Princeſſe envia plus d'une fois le bonheur de Steſilée : elle eût alors pû aimer Dardanus ſans honte ; mais il étoit trop tard ; il fallut renfermer dans le fonds de ſon cœur des feux dont l'opiniâtreté eût irrité le Roi : elle épouſa Megabiſe qu'elle ne put jamais aimer.

La ſeule Artemiſe furieuſe de voir tous ſes projets évanoüis, ne put ſuporter le bonheur de ſa rivale : la haine prit la place de l'amour, ou plûtôt cette derniére paſſion ſe déguiſa ſous les aparences de la premiere : elle fit de vains projets pour ſe venger ; mais après l'avoir inutilement tenté, elle prit le parti qu'elle crut le plus convenable à la ſituation de ſon cœur. Elle revint dans ſes Etats ; elle n'y put reſter long-tems : la réputation du cap de Leucade ſubſiſtoit encore. Artemiſe réſolut d'y avoir recours : elle quitte une ſeconde fois Halicarnaſſe, & elle va chercher ce Promontoire fameux, ſi funeſte à tant d'amans, & célébre encore par le trépas récent de la malheureuſe Sapho. Cet exemple ne put l'arrêter : elle s'abuſa peut-être, ou plûtôt elle eut deſſein de mourir. L'Hiſ-

toire assure qu'elle se précipita du haut de ce Roc memorable, & qu'elle perdit ainsi la vie. Infortunée de n'avoir pû vaincre l'amour : au-dessus des hommes par sa vaillance & par ses exploits ; fort au-dessous des femmes mêmes par ses foiblesses, & par la facilité avec laquelle elle céda à des passions, qu'on n'a reçûës de la nature, que pour aprendre à les dompter. Themistocles aprit ces deux évenemens avec indifférence, & d'autres avantures le consolérent bien-tôt de la perte qu'il avoit faite de Stesilée.

Fin du sixiéme Tome.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DU SIXIE'ME TOME de l'Hiſtoire ſecrette des Femmes Galantes de l'Antiquité.

TUllie, fille de Servius Tullius, ſixiéme Roy de Rome. Page 1

Percale, ſous Cleoméne & Demarate, Rois de Lacedémone. 155

Hiſtoire de Cleoméne & de Demarate, Rois de Lacedémone, & de Percale fille de Chilon. 184

Anytis, fille de Darius Hyſtaſpide, troiſiéme Roi de Perſe. 246

Hiſtoire de Gygée & de Metiochus. 308

Artemiſe I. Reine d'Harlicarnaſſe. 389

Hiſtoire d'Artemiſe, de Themiſtocles, d'Ariſtides & de Steſilée. 400

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google